

Au bord de la Méditerranée, au milieu d'un étang, il y a un îlot habité par des pêcheurs. Cet îlot est réuni à la terre ferme par une légère passerelle qu'un coup de vent un peu violent suffit à emporter. Dans la saison des tempêtes, les habitants demeurent longtemps cernés par les vagues que ne peuvent franchir les bateaux à fond plat utilisés pour la pêche.

Le Clamadou n'est pas un roman ; et il n'y a pas moyen de le faire entrer dans une catégorie littéraire. Élevant parmi les maisons de l'île une maison pour la pensée et pour le songe, il est tout le patrimoine poétique d'un endroit né du vent et de la mer. Il prolonge et précise sous une forme littéraire l'isolement d'une petite race sans histoire, qui vit en marge de la nôtre ; aussi près et aussi loin de nos mœurs que le livre de Pierre et Maria Sire des œuvres réputées semblables.

Joë Bousquet, 1936

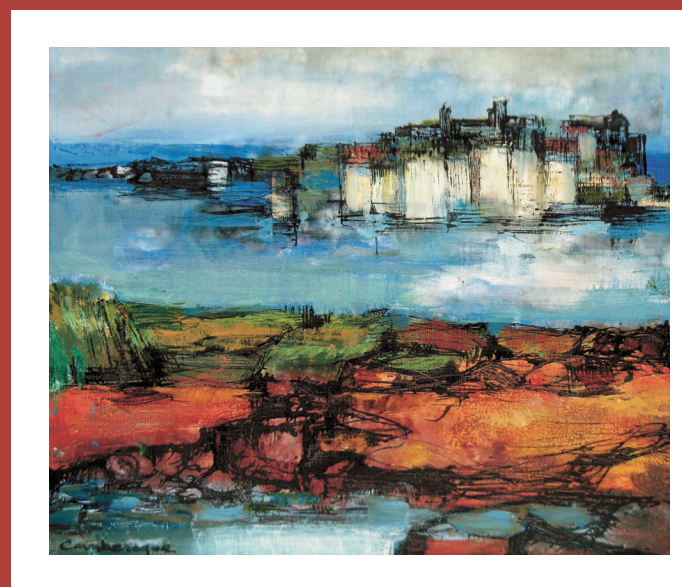
Dans *Le Clamadou*, Pierre et Maria Sire évoquent la société des pêcheurs qui vivait sur l'île de la Nadière, située dans l'étang de Bages et de Sigean, sur la commune de Port-La-Nouvelle.

Pierre et Maria Sire

Le Clamadou

Pierre et Maria Sire

Le Clamadou



Présenté par Christiane Amiel

Couverture : Jean Camberoque, *La Nadière*
Cliché Georges Gardon



€ 14,00

Garae Hésiode
Parc naturel régional de la Narbonnaise en Méditerranée

Pierre et Maria Sire

Le Clamadou

Présenté par
Christiane Amiel

Pierre et Maria Sire au-delà du mythe

La mort double

Lorsque le 11 mars 1945, Pierre Sire meurt brutalement à l'âge de 55 ans, il laisse derrière lui une œuvre inachevée : des manuscrits en préparation, romans, poésies, essais... Le 27 avril 1946 paraît, à l'initiative du Comité des Intellectuels de l'Aude, un ouvrage d'hommage, intitulé *Pierre Sire*, recueillant un ensemble de témoignages élogieux et émus de l'intelligentsia locale et extra locale puisqu'à côté des noms de Joë Bousquet, René Nelli, Michel Maurette, Jean Camp, Henri Féraud, Ferdinand Alquié, Guy Pelissier, on trouve ceux de Jean Ballard, directeur de la revue marseillaise des *Cahiers du Sud*, et de l'écrivain Claire Charles-Géniaux. Mais, à côté de ces signatures, attendues puisque ce sont celles des amis, d'autres, déjà, nous interpellent sur le statut particulier de cet homme. Il s'agit de celles de R. Belaubre, M. Chaussade, J.Grelier, personnages aujourd'hui disparus de la mémoire collective, mais figures institutionnelles de l'époque. De l'avant garde intellectuelle carcassonnaise quelque peu entichée de vapeur de soufre aux représentants des services de l'Etat, Pierre Sire fait l'unanimité autour de lui, par la grâce, semble-t-il, de ce que les uns et les autres appellent, simultanément ou à tour de rôle, sa « haute philosophie », sa « morale », sa « bonté », son « charisme », sa « vie exemplaire » et même sa « sainteté »...

En page de garde l'ouvrage récapitule ses œuvres parues et annonce celles à paraître : *Marthe et le village* (roman), *Les cloches de l'avent* (roman), *Anthologie illustrée des écrivains audois*, *Le vigneron de Coursan*, *Notes, pensées et vers*, *Montségur*, *Le surréalisme*, *Correspondance* (lettres de P. Sire). Les amis de Pierre Sire ont donc de quoi nourrir le souvenir du disparu. Or il faudra attendre 1955 pour que

paraisse aux éditions des Cahiers du Sud, *Marthe et le village*, dont la rédaction était complètement achevée bien avant sa mort. Et depuis plus rien. Une plaque commémorative apposée sur sa maison à la Cité de Carcassonne, son nom donné à un petit jardin public au pied de l'antique citadelle. Mais plus rien de lui dans la revue *Folklore*¹ dont il fut l'un des fondateurs, plus rien de sa plume dans les *Cahiers du Sud*... Comment comprendre ce silence, cet oubli, autour de l'œuvre ?

Peut-être, et en partie, par la réserve dans laquelle s'enferme alors Maria, que tout le monde décrit comme la compagne idéale, le double confondu : « c'était vraiment une âme dans deux corps »,² « Pierre et Maria Sire étaient indissociablement liés et formaient un de ces rares couples si parfaitement accordés que leur rencontre tient du miracle »,³ « cet être exceptionnel qu'était Sire nous apparaissait, à nous ses amis, comme une espèce d'être mythique, évadé des méditations platoniciennes, où l'unité de l'idée qu'il incarnait confondait dans un même sentiment d'amitié lui-même et la compagne qui vivait dans et par son ombre. Pour ma part, je n'ai jamais bien su si Sire était Pierre ou Maria et, après tout, il est possible que la personnalité de cet homme se dédoublât dans son incarnation visible »⁴. Pierre mort, Maria n'écrira plus. Or, jusqu'à présent, hormis quelques articles touchant au folklore, les deux époux avaient écrit d'une même voix et sous une même signature, Pierre et Maria Sire, ou même Pierre Maria Sire, abrégée souvent en P.M.⁵. Difficulté de retoucher, d'amender, de corriger, les manuscrits communs, c'est-à-dire de continuer *seule* l'œuvre commune ? Ce qui, pour d'autres, irait de soi, apparaîtrait comme un nécessaire devoir de mémoire ou une façon d'éterniser l'autre en soi et d'affirmer la puissance d'un amour que la mort physique ne saurait suffire à détruire, semble, dans le cas de ce couple *indissociablement uni*, tout simplement impossible. L'un est l'autre, l'un

ne peut exister sans l'autre. Autant Maria, ainsi qu'en attestent les nombreux feuillets et notes rédigés de sa main, a certainement pris plus que sa part dans l'écriture commune, autant semble-t-elle frappée de paralysie littéraire à la disparition de son mari. Son combat pour le souvenir de Pierre portera tout entier sur l'œuvre déjà pleinement accomplie au moment de sa mort. Peu importe, finalement, s'il n'y aurait rien ajouté ou changé que Maria ne puisse faire, comme elle l'a si souvent fait dans le passé. Mais, maintenant, Pierre n'est plus et Maria non plus ne peut écrire. Il lui appartient seulement de veiller à l'avenir du passé. Longtemps, elle se battra pour trouver un éditeur à ce *Marthe et le village* dont ils avaient achevé ensemble l'écriture.

Mais, à la lecture des comptes rendus nécrologiques de Pierre Sire, à celle des textes recueillis dans l'hommage des Intellectuels Audois, une autre explication émerge. Le portrait qu'ils tracent est, à proprement parler, *biographique*, dévoilant, de son enfance au jour de sa mort, toutes les étapes, toutes les facettes de la vie *exemplaire* de cet homme, instituteur exceptionnel, combattant courageux et profondément humain, résistant « prêt à tout affronter pour servir ses convictions »⁶, poète, folkloriste, romancier, moraliste, philosophe, animateur infatigable de la revue *Folklore* dès 1938, des Amis de Montségur dans les années 1940, du Comité des Intellectuels de l'Aude au lendemain de la Libération, ami exquis et sans faille, époux admirable... « Pour quelques uns d'entre nous, il a été le meilleur de nous mêmes. Avec lui, c'est toute une richesse intime et féconde que nous avons perdue » constate, à sa mort, son compagnon de jeunesse, Jean Camp. « J'ai vécu dans l'amitié de Pierre Sire. Il m'a aidé à me former, il a tourné mon esprit vers la création » renchérit Joë Bousquet⁷, et encore Ferdinand Alquié : « L'idée que Sire existait me consolait-elle toujours, l'idée qu'il y eut au

monde un Sire me réconciliera-t-elle longtemps encore avec les choses. Sire m'a rendu plus aisée la tâche de vivre, et je sais, dès à présent, qu'il m'aidera un jour à renoncer à cette existence qu'il m'apprit à aimer⁸. « Quand un Pierre Sire disparaît c'est le monde qui devient un peu plus mauvais » dit, à son tour, René Nelli⁹, paraphrasant une parole albigeoise.

Dans tous ces témoignages, chacun égrène, comme les perles d'un chapelet mortuaire, les vertus morales de l'ami trop tôt disparu. Et, déjà, l'œuvre - à peine présente sous la forme de quelques notules et poèmes - semble reculer devant la vie exemplaire de l'homme. Paradoxalement, le livre que les Intellectuels de l'Aude rédigent en son hommage apparaît comme une deuxième mise au tombeau, un enterrement définitif de l'écrivain. Figé dans l'imagerie épinalienne d'un être *bon*, élevé au rang de guide spirituel détaché des habituelles mesquineries du monde - « Ce n'était pas tout à fait un homme de notre siècle »¹⁰ -, Pierre Sire y acquiert une stature hors du commun, quasi surnaturelle qui le désigne comme un personnage *honorable*, et dont chacun de ceux qui l'ont connu garde, enfoui, au plus profond de lui, la vivante mémoire. Mais, il y a plus encore. Tout en célébrant ses qualités de romancier, de poète et de folkloriste, ses amis dévoilent, très explicitement, ce qui, pour eux, a valeur de fait essentiel : chez Sire, l'homme a, toujours, primé sur l'œuvre, la valeur morale de l'individu sur ses qualités littéraires et scientifiques. Joë Bousquet, admirateur de la première heure, intéressé, dès 1931, par la dimension poétique de *L'Homme à la poupée*¹¹, est certainement un des rares à avoir très clairement et très explicitement reconnu en P.M.S. un *grand écrivain* :

« Pierre Sire, en collaboration avec notre amie Maria Sire qui le complétait si parfaitement, avait écrit un grand roman, et qui restera : *L'Homme à la poupée*. Les problèmes psycho-

logiques l'intéressaient. Il aurait pu sans s'engager dans une difficile ascèse devenir un écrivain de qualité.

Comme tant d'autres, il aurait grandi sans entrer dans sa propre vie.

Ce qui me paraît le mieux marquer la destinée exceptionnelle de Pierre Sire c'est cette espèce de révélation qu'il eût, sans doute vers la trentième année et qui présente à la fois un aspect moral et littéraire. Il avait observé avec une tristesse affectueuse que les hommes demeuraient instables et incomplets ; que leurs désirs cultivaient cette insuffisance. Il les voyait malheureux. Après de longues lectures et de patientes méditations, il allait découvrir une vérité qui deviendrait la clef de son art poétique : l'écrivain est un homme qui cherche ce qu'il a déjà trouvé. Il nous met les larmes aux yeux en nous apprenant ce que personne n'ignorait. Il nous rend ce que nous sommes, et grandit de tout notre être le champ de notre conscience. Jamais il n'aurait porté si loin ses certitudes s'il n'avait pas reçu le merveilleux don de sympathie et de charité qui fait le grand écrivain »¹².

L'éloge de l'écrivain que fait René Nelli, est plus ambigu : « *L'Homme à la poupée, Le Clamadou* enchanteront longtemps les Occitaniens et même le public français »¹³. De même celui de Jean Ballard qui adopte, par moments, un ton par trop académique : « Si l'ambition n'est pour rien dans les travaux littéraires de P.M.Sire, il faut y voir surtout le besoin de servir ses pareils en leur donnant le meilleur d'eux-mêmes, en les entraînant dans leur rêve de bonté et d'amour. Car cette œuvre est toute de ferveur, d'adhésion à la vie, de confiance en l'homme »¹⁴. Mais cette double

vision, somme toute assez condescendante, ne trouve-t-elle pas sa source chez l'auteur même ? C'est, du moins, ce que rapporte Jean Ballard :

« En Pierre Sire, l'écrivain se découvrait peu. L'homme insensible aux vanités, un des plus riches spirituellement que j'ai connus, faisait à la vie la part si belle et se répandait si généreusement sur les êtres qu'on oubliait presque cet aspect de sa personnalité. Lui parlait-on de son œuvre, il éludait le propos et dirigeait l'entretien sur les thèmes qui l'avaient poussé à écrire, les types qui avaient fixé son attention »¹⁵.

Occupés tout entiers à rendre hommage à l'homme, les amis de Pierre Sire n'ont-ils pas, comme ils le faisaient déjà parfois de son vivant, *oublié* qu'il était écrivain, ou, du moins, sous estimé le fait ? Bouleversés par une mort qui les confrontait au sentiment de deuil et de perte irréparable, qui les renvoyait aux doutes et aux souffrances de leur propre existence, ne se sont-ils pas aussi précipités, comme en une cure cathartique, dans la construction d'un monument hagiographique, destiné autant à nourrir la mémoire du disparu qu'à leur permettre d'y survivre sereinement ?

Aujourd'hui, le temps a passé, Maria est morte le 10 décembre 1960, à l'âge de soixante trois ans. Peu à peu, faute de témoins oraux pour l'entretenir, le mythe s'efface, s'enfonce doucement dans l'amnésie collective. La rumeur populaire se souvient encore, mais de moins en moins, de Pierre et Maria Sire, « je crois qu'ils ont écrit un livre ». Le temps est venu, maintenant, de se tourner, en toute objectivité, vers leur œuvre et de la lire, ou de la relire, pour elle-même, non pas dans l'oubli de son double auteur mais dans la surprise et le plaisir de sa redécouverte.

Du côté de chez Maria

« Maria, d'une sensibilité frémissante, avec ses yeux lumineux et tendres, son sourire enfantin, ses petites tresses disposées en macaron de chaque côté de son front bombé, me faisait penser à une Vierge de Memling pour qui les soins du ménage comptent peu. Et plus ses tâches de directrice d'école devenaient lourdes et plus Pierre Sire s'efforçait d'aplanir à sa femme les soucis matériels. »¹⁶

Voilà les seules lignes issues du recueil d'hommage à *Pierre Sire* qui réservent une place particulière à Maria et ne se contentent pas de la présenter comme « la compagne qui le doublait comme un miroir et qu'il mirait lui-même »¹⁷. Le fait qu'elles soient d'une femme, Claire Charles-Géniaux, n'est certainement pas anodin. Il ne s'agit pas d'accuser de machisme les intellectuels de Carcassonne, mais de pointer le doigt sur la difficile posture qu'avait choisi d'assumer Maria. En effet, si sur la couverture des trois romans figure en entier le double nom de *Pierre et Maria Sire*, la plupart des articles parus dans des revues sont signés *P.M.S.* ou *P.M.Sire*. En adoptant cette signature unique, Maria faisait fi de tous les modernes préjugés de l'époque, puisque, au moment où les revendications des femmes se faisaient de plus en plus fortes, elle choisissait, abandonnant son prénom réduit à une simple initiale, de vivre et d'agir dans l'ombre de son mari. Elle refusait ainsi toutes les conventions sociales, qu'elles soient d'arrière ou d'avant garde. Car Maria était, certainement, une *féministe*, la lecture de ses romans ne laisse aucun doute. Paquita dans *Le Clamadou*, Marthe dans *Marthe et le village* sont des héroïnes à la conquête de leur indépendance, qui se battent contre l'ordre établi, refusent de se soumettre à la loi des hommes, réfutent l'idée du mariage, de la vie au

foyer, de la maternité comme seul moyen d'épanouissement.

La meilleure preuve de *l'émancipation sociale* de Maria réside dans la réussite de sa vie professionnelle et dans son engagement constant et passionné à faire que l'école joue le mieux possible son rôle d'instrument de promotion et de libération des êtres humains. Et il est important de noter que cette vocation et ses convictions s'inscrivent dans un contexte familial tout entier placé sous le signe de l'école. Maria, en effet, naît le 6 juillet 1897 à Montredon-des-Corbières de parents instituteurs, Corantine et Antoine Nougues. Sa mère, entrée à l'Ecole Normale de Filles en octobre 1878 fait partie de la première génération d'institutrices. Sa sœur aînée Joséphine fait aussi l'Ecole Normale, devient institutrice et épouse Alphonse Tort, instituteur, lui-même fils d'instituteurs, et ami de Pierre Sire, condisciple de l'Ecole Normale. La mémoire familiale a gardé le souvenir que Maria, dès son plus jeune âge, était une élève très brillante, à tel point que l'Inspecteur d'Académie demanda à son père de la faire rentrer au lycée. Celui-ci refusa arguant de deux raisons, dans lesquelles on retrouve, de façon exemplaire, les valeurs d'égalité et de dévouement attachées aux conceptions du métier d'instituteur : « Sa sœur a fait l'Ecole Normale et il ne faut pas qu'il y ait de différence de traitement entre elles. Et puis, deuxièmement, nous sommes instituteurs, nous sommes au service de l'enseignement du peuple »¹⁸. Maria, donc, n'alla pas au lycée, mais à l'Ecole Normale d'où elle sortit en 1916 pour être nommée institutrice à Dernacueillette. C'est dans ce village qu'elle aurait entendu raconter l'histoire d'un homme blessé à la guerre qui est à la base du roman *L'Homme à la poupée*. En 1918 elle est nommée à Coursan, et se retrouve ainsi à exercer dans ce que l'on pourrait presque appeler l'école familiale puisque, là, ont travaillé, successivement ou en même temps, son père, sa mère, sa sœur et son

beau-frère.

Après son mariage avec Pierre Sire, en 1919, c'est un premier poste double à La Nouvelle jusqu'en 1923 - c'est là que l'idée du *Clamadou* germera. Puis un deuxième à Caillau, de 1924 à 1934 où ils font la connaissance du peintre Achille Laugé. Et enfin l'installation à la Cité de Carcassonne où Maria assumera, à partir de 1941, les fonctions de directrice jusqu'à sa retraite en 1953, cependant que Pierre sera d'abord nommé au collège du Bastion, puis au Petit Lycée de garçons, en Ville Basse. En 1930 Maria demande à passer le concours pour l'obtention du Certificat d'Aptitude à l'Inspection des Ecoles Primaires. Malgré un rapport très favorable de l'Inspecteur Primaire de Castelnaudary, la demande ne semble pas avoir abouti, et Maria, malgré ses compétences unanimement reconnues ne sera pas Inspecteur des Ecoles. Il semble bien qu'elle se soit heurtée là, en tentant de s'introduire dans un milieu institutionnel jusqu'alors réservé aux hommes, à une forme de misogynie larvée.

De toutes façons, la question de la lutte des femmes n'est pas pour Maria une découverte. Dès son enfance, par l'exemple de sa mère, puis par celui de sa sœur, elle a été habituée à l'idée de l'égalité des sexes, notamment dans le monde du travail. Mais, en même temps, elle voyait bien qu'autour d'elle, à Montredon et à Coursan, dans les familles de ses camarades de classe, les choses se passaient souvent autrement. Vouées aux tâches domestiques, passant de la tutelle paternelle à celle de l'époux, les femmes étaient loin d'avoir acquis leur autonomie. Souvenons nous que le droit de vote ne leur fût accordé qu'en 1944. Maria aurait pu être à la pointe du combat pour l'émancipation féminine, et elle l'a certainement été dans sa vie professionnelle. Dans sa vie privée aussi, mais d'une façon différente, puisque ici il ne s'agissait plus de revendiquer une égalité en principe reconnue mais de rechercher plus pro-

fondément la place et le rôle de la femme dans le monde. *L'amour fou* d'André Breton sort en 1937, et, dès les années 1930, lorsqu'il commence à s'intéresser au catharisme, René Nelli va découvrir dans l'amour courtois et l'*Erotique des troubadours* un sujet dont il poursuivra l'étude tout au long de sa vie¹⁹. Dans la chambre de Joë Bousquet, le thème de l'amour est, aussi, fréquemment abordé. Et un soir du mois de mars 1941, René Nelli fait une longue intervention devant le cercle des amis réunis dans la maison de Pierre et Maria Sire, à la Cité. Déplorant la moderne égalité des sexes qui virilise la femme et « décourage l'idéalisation *qui est l'acte même d'aimer* », il plaide pour la réinvention de l'amour : « l'amour sera métaphysique ou ne sera pas »²⁰. Si l'on se réfère à ce contexte philosophique, la fusion intellectuelle du couple Sire prend un sens tout particulier. Ce qui aurait pu passer pour de l'effacement de la part de Maria ou même de l'adhésion à des valeurs archaïques, n'est-il pas, au contraire, le signe d'une extrême audace et la mise en pratique de théories véritablement révolutionnaires ?

Que se serait-il passé si, au lieu de Pierre, Maria était morte, prématurément ? Un livre d'hommage à *Maria Sire* aurait-il vu le jour, où Pierre y aurait été décrit comme vivant *dans et par son ombre* ? On est tenté de répondre que la chose paraît improbable. Mais, au fond, la question mérite-t-elle d'être posée ? La perception sociale des faits est souvent réductrice et caricaturale. Le risque de l'incompréhension, du détournement de la pensée ou de son édulcoration ne saurait jamais justifier l'abandon et la mise en œuvre des convictions intimes de l'individu. Ce qui me semble important de retenir à propos de ce couple, à la fois exemplaire et atypique, c'est la volonté de recherche et de mise en pratique d'une nouvelle philosophie de l'entente amoureuse susceptible de transcender les règles habituelles de l'élaboration littéraire.

Il ne paraît pas davantage pertinent de s'interroger pour savoir qui, dans cette écriture commune, faisait quoi, et qui, peut-être, en faisait le plus ? L'acte d'écrire est certainement le plus intime qui soit, et le fait d'écrire à deux ressemble à une impossible gageure. La chose n'avait pas manqué d'intriguer les amis écrivains de Pierre et Maria Sire, « comment faites-vous pour écrire tous les deux, comme ça ? » leur demandaient-ils souvent. La réponse technique se trouve certainement dans les manuscrits dont on pourrait comparer les versions, les dates... Mais à quoi cela servirait-il ? A défaire ce que Maria et Pierre ont longuement œuvré ensemble à construire ? Sans nier l'intérêt qu'il pourrait y avoir à comprendre comment fonctionnait cette écriture à la fois une et duelle, il me semble plus légitime de laisser dans l'ombre - comme l'ont voulu les auteurs - les secrets de la création.

Pierre Maria Sire est un écrivain unique, auteur d'une œuvre inachevée. Pierre et Maria Sire sont deux écrivains engagés dans une singulière aventure littéraire et métaphysique.

La voie du roman

Le Clamadou s'ouvre par une dédicace à Joë Bousquet. On sait que celui-ci a toujours été séduit par la beauté des paysages lagunaires qu'il connaissait depuis l'enfance pour avoir passé de nombreuses vacances chez son grand-père paternel, viticulteur à La Palme, petit village du littoral audois bordé par l'étang. Autour des années 1930, Joë Bousquet revient fréquemment passer le mois d'août à la plage voisine de La Franqui, où sa sœur possède une maison. La dédicace du *Clamadou* prend en compte, certainement, son attirance pour cet univers d'eau, de ciel et de mer mêlés qu'il évoque longuement dans *Le cycle des contes de Lapalme* et dans *Le Roi du Sel*. Mais elle ren-

voie aussi à la connivence intellectuelle qui l'unit à Paquita, l'adolescente révoltée contre la fatalité du monde. La trame ontologique du roman, fait écho en effet aux préoccupations du poète. Paquita n'incarne pas seulement la rébellion contre l'ordre social, elle est, plus profondément, une héroïne de conte philosophique. De l'angoisse et du refus panique de l'enfant - « Je ne veux pas mourir, moi ; je ne veux pas mourir » - devant le corps d'un noyé à la révélation du pouvoir de l'amour : « voici donc le moyen d'écartier la hantise de la mort », jusqu'à son refus de se soumettre à la fatalité de son destin, son histoire est le récit d'un apprentissage métaphysique. Face à la résignation des pêcheurs « superstitieux au point de n'oser jamais intervenir dans leur propre destin, dociles à la rose des vents et à la fatalité des équinoxes », elle s'interroge sur le sens de la vie : « cependant, nous ne sommes pas faits d'eau pour couler ainsi au gré du vent ». En suivant son désir « de changer d'âme et de visage, et de corps, et d'avenir, de remonter le cours des prédictions lointaines, de ne plus se résigner aux jours toujours pareils et à la mort qui les clôt », elle va déclencher l'hostilité des femmes soumises du Clamadou. Alors, autant pour échapper à leur colère que pour tenter enfin d'accéder à la vérité intérieure de son être, elle partira vers un ailleurs paré du prestige « des lieux où le rêve devenait tangible, où l'on ne savait quel mystère se proposait avec un visage si limpide, qu'on se sentait, à chaque seconde, à l'instant de le percer »²¹.

Avoir explicité le contexte de cette dédicace à Joë Bousquet permet sans doute de mieux saisir la dimension universelle du *Clamadou* et de le débarrasser de la trop étroite étiquette de « roman régionaliste ». Écoutons maintenant la définition du mot « roman » par Pierre Sire :

« La succession et l'étendue sont indispensables au roman. Chaque instant, chaque geste doit être en puissance dans le passé et, en se

modifiant et en s'appuyant sur le présent, préfigurer les ébauches possibles des gestes et des instants à venir.

A travers ces repentirs, ces retouches et ces tâtonnements, le romancier cherche à identifier le temps à la durée intérieure du personnage, et l'espace (c'est-à-dire l'infinité des formes en germe dans l'espace) à la forme idéale qui serait le rêve de notre chair.

Ainsi peu à peu, avec la complicité du temps et de l'espace, le romancier met au monde des personnages dont les apparences particulières ne sont que le rayonnement d'une nécessité intérieure »²².

A lire ces quelques lignes, publiées dans le recueil d'hommage, on comprend qu'en choisissant la forme romanesque - que l'on peut aujourd'hui juger quelque peu désuète et mineure mais qui, dans les années 1930, était en plein épanouissement -, il s'agit moins pour l'écrivain de se soumettre à la loi d'un genre que de la dépasser pour tenter de rendre compte, au-delà des apparences, de la vérité de « l'homme intérieur dont nous sommes faits », selon l'expression de Joë Bousquet²³. Aussi convient-il de considérer avec une certaine circonspection le sous titre de *roman* qui accompagne les trois ouvrages essentiels de Pierre et Maria Sire, *L'Homme à la poupée*, *Le Clamadou*, *Marthe et le village*. En fait toute une série de qualificatifs complémentaires peuvent - et ont pu - servir à désigner plus précisément ces livres : *roman psychologique*, *roman social*, *roman terrien*, *roman régionaliste*, *roman ethnographique*, *roman poétique*, et pourquoi pas *roman romanesque*. Et c'est vrai qu'ils sont tout cela, mais aussi, en même temps, rien de tout cela. Parce qu'ils sont au-delà de tout cela, parce que leur recherche d'appréhension de l'« homme total que nous sommes au-dedans de nous »²⁴

aboutit à une forme littéraire *inclassable*. Jean Ballard s'interroge d'ailleurs sur la pertinence d'une définition du genre : « Quelle est la frontière entre le roman et le poème ? Bien avisé qui peut le dire avec de telles œuvres ? »²⁵. A propos de *Marthe et le village* René Nelli écrit : « Si le beau roman de Pierre et Maria Sire était un roman *terrien* - il est en réalité tout le contraire-, par son ampleur, par sa poésie pénétrante et nette, il nous réconcilierait avec le genre »²⁶. « Paquita n'est pas un personnage de roman, elle est une héroïne de légende » écrit Joë Bousquet, dans un compte rendu du *Clamadou* ; plus haut, il a déjà averti le lecteur : « il reste un grand effort à accomplir pour en saisir la beauté quand on s'est borné à apprécier en lui un roman remarquable. Et il faudra chercher cette beauté derrière les caractères qui nous paraissaient incompatibles avec l'idée que nous nous faisons d'un roman »²⁷.

Tout en ayant l'air de suivre une des modes littéraires du moment, P. M. Sire oriente donc le *roman* vers une voie nouvelle, et, par là même, s'expose au risque d'être mal compris et mal apprécié. Car cette veine *inclassable* a de quoi décontenancer le lecteur non averti qui se contenterait de n'y chercher que ce qu'il s'attend à y trouver. Ainsi, s'explique, par exemple, le malentendu fréquent qui, parce que l'auteur s'est beaucoup intéressé au folklore²⁸, assigne un contenu ethnographique à l'œuvre littéraire. Or si celle-ci intègre une réelle connaissance ethnographique, elle n'en fait jamais un usage *en soi*, mais, au contraire, l'utilise de façon parcimonieuse, très ciblée, très subtile et presque invisible. Lorsque Pierre et Maria Sire écrivent *Le Clamadou*, leur ambition est de raconter une aventure humaine et non pas d'étudier la vie matérielle, les mœurs et coutumes des hommes qui habitent les étangs. Cela ils le feront plus tard, dans un article de *Folklore* de 1941 intitulé « La Pêche sur le littoral audois »²⁹, nous donnant, là, l'occasion de bien saisir, à travers un exemple par-

ticulier, la différence entre littérature et ethnographie. Dans le roman, écrit en premier rappelons-le, figure, en effet, un motif traditionnel mais sous une forme telle qu'il est très difficile pour un non spécialiste d'y retrouver la trace de la croyance populaire : pour tenter d'empêcher le départ de Paquita, le Grand Guzas, amoureux éconduit, ne trouve d'autre solution que de lancer sa vieille barque - son *betton* - contre celle, toute neuve de la jeune fille pour la couler, « nous allons voir si le bois vieux vaut plus que le bois neuf »³⁰ maugrée-t-il. Qui pourrait imaginer que les romanciers mentionnent là un trait d'ethnographie locale ? Personne à ce moment là, tous les lecteurs de *Folklore* quelques années plus tard, lorsque P.M.Sire y rapporte une histoire issue du répertoire oral traditionnel : « Un pêcheur rentre avec un *betton* neuf qu'il est allé prendre à La Nouvelle. C'est un événement. On s'approche du *betton*, on l'examine, on discute. Seul, un vieux pêcheur avare, farouche, un peu sorcier, craint de tous, se tait et hausse les épaules. Le lendemain, première sortie du *betton* neuf pour la pêche. Tous les pêcheurs sont là. Accord à peu près unanime : il a bonne tenue. Le vieux sorcier se dirige alors vers sa vieille barque : - Tu sors lui demande-t-on ? - Oui. Il faut voir si le bois neuf vaut mieux que le vieux. Et il coule le *betton* neuf. »³¹

Un autre aperçu de façon discrète d'utiliser les données de l'ethnographie pour nourrir le roman en lui donnant un ancrage dans la réalité de la culture autochtone apparaît dans le nom d'un personnage central, le Grand Guzas. Si pour le lecteur ordinaire ce surnom peut paraître bien choisi, parce qu'il renvoie vaguement à une idée de « Grand Gosier » ou de « Grande Gueule », si pour un connaisseur de l'occitan il peut être immédiatement traduit par « Grand Gueux », seul un ethnographe averti peut le reconnaître comme un signe qualificatif très pertinent, porteur d'un sens beaucoup plus précis et beaucoup plus

négatif. En effet dans les contes de tradition orale, plus exactement dans les récits qui mettent en scène les noms des cinq doigts de la main, Grand Guzas, qui désigne le médian, est « le géant féroce, la force dans la perfidie et la trahison, l'ogre »³².

Avec ces deux exemples, l'on voit bien que l'on est aux antipodes des romans généralement dits *régionalistes* ou *ethnographiques*, tels par exemple ceux écrits, à peu près à la même époque ou légèrement plus tôt, par un autre couple d'écrivains languedociens, ariégeois plus précisément, Marie et Raymond Escholier³³, et qui sont, aujourd'hui encore, pour les chercheurs, une riche mine de renseignements sur les coutumes et les croyances populaires.

Le Clamadou est-il l'île de La Nadière ?

« Ce que la religion, l'art, la littérature expriment du génie d'une race est plus ou moins déformé et voilé par le génie particulier du créateur et les exigences de l'élaboration intellectuelle ou technique. »³⁴ Ces mots, écrits par P.M. Sire en ouverture d'un article de *Folklore* consacré au « Bestiaire provençal », laissent clairement entendre que, même dans le cas où le romancier serait aussi ethnographe, l'on ne saurait confondre les deux types de travail. L'un est soumis aux règles de la création poétique et laisse donc une large place à l'imagination et à l'invention personnelle, l'autre se fonde sur la stricte observation des comportements sociaux. Entre les deux disciplines, des passerelles existent cependant, et, pour s'en convaincre, il suffit de lire l'œuvre de P.M. Sire : les personnages de ses romans sont, à la fois *universels* et *spécifiques*, traversés par toutes les tensions humaines et pétris de culture locale, d'autre part ses analyses ethnographiques, précises et détaillées, sont ancrées dans la recherche du *génie créateur* du peuple

cherchant à expliquer le monde et à trouver des moyens pour y vivre, « à travers le folklore nous assistons à la re-création du monde»³⁵.

On a longtemps cru, et dit, que le *Clamadou* était l'île de la Nadière, située dans l'étang de Bages et Sigean, en face du port de La Nouvelle. Minuscule îlot de 100 mètres de long sur 50 de large, la Nadière, aujourd'hui désertée³⁶, était habitée, jusque dans les années 1940 par quelques familles pauvres de pêcheurs. Instituteurs à La Nouvelle de 1919 à 1923, Pierre et Maria Sire ont bien sûr connu le lieu, et sont même revenus le visiter au moment de l'écriture du roman, autour de 1930. Ils ont également jugé bon de se documenter auprès des pêcheurs de la région, confiant, pour cela, à Joséphine, la sœur de Maria, et à son mari Alphonse, tous deux alors en poste en Coursan, le soin d'organiser une réunion suivie d'un repas avec quelques informateurs. La Nadière et les mœurs des pêcheurs de l'étang, ont, c'est incontestable, inspiré *Le Clamadou*. Cela suffit-il à dire que l'île du *Clamadou* est l'île de la Nadière, et que les deux territoires, littéraire et matériel, se recoupent exactement ? Comme pour d'autres questions soulevées par la singularité de l'œuvre de Pierre et Maria Sire, aucune réponse strictement tranchée ne saurait apparaître comme pertinente. La vérité est à rechercher du côté de la nuance, dans l'entremêlement de propositions contradictoires. *Le Clamadou* est et n'est pas La Nadière. C'est dans ce nœud, à la jonction de *l'abstrait* et du *concret*, de la *création littéraire* et de *l'observation du monde*, que se situe, exactement, le lieu du roman, dans un espace transfiguré par le pouvoir des mots, « c'est la réalité qui est la poésie » disait déjà Joë Bousquet³⁷ à propos de la description du village dans *L'Homme à la poupée*. Il en est de même dans *Le Clamadou* où les paysages, les éléments naturels, les personnages, et, même, les situations les plus triviales apparaissent, d'un bout à l'autre du roman, saisis

dans une sorte *d'instant poétique*. La référence au monde du conte est constante et donne au *Clamadou* une atmosphère particulière de lieu intemporel où se rejoignent le passé mythique et le présent.

Sur la carte de Cassini de 1772, l'île de la Nadière figure sous le nom de *Bourdizou*,³⁸ et à peine plus haut vers le nord, une pointe située sur la terre ferme s'intitule *L'Amadou*. Sur une carte illustrant l'article « La Pêche sur le littoral audois » paru dans le numéro 24 de *Folklore* (p. 202), la Nadière porte son nom actuel cependant que *L'Amadou* s'est transformé en *Clamadou*³⁹. Pierre et Maria Sire n'ont certainement pas choisi au hasard d'adopter ce terme. Le *clamador* c'est, selon le *Dictionnaire occitan-français* de Louis Alibert, un « endroit où l'on clame », *clamar* c'est « crier, appeler, porter plainte, réclamer », le *clam*, c'est la « plainte, la clameur, l'énergie... ». De la voix de la mère de Paquita qui égrène, comme pour ne pas les oublier et en transmettre quelque réalité concrète à sa fille, les noms des villages de son pays, à celles des marins qui se plaisent à répéter sur un ton incantatoire les syllabes exotiques des villes lointaines où ils firent jadis escale, en passant par les clameurs de la mer et du vent, le roman du *Clamadou* est, tout entier, un récit de *cris*. D'abord celui de Paquita, adolescente révoltée par l'absurdité du monde, ensuite la plainte démultipliée des habitants de l'îlot, attachés à leur bande de terre comme à une prison, liés par les fils d'un destin auquel ils ne conçoivent pas d'échapper, ensuite encore la rumeur bourdonnante des femmes jalouses, qui, soudain, éclate en une folie meurtrière contre Paquita, « *la cal nega*, il faut la noyer », jusqu'à l'ultime évocation sur laquelle se clôt le roman, lorsque les derniers pêcheurs quittent, pour toujours, leur île :

« Alors, Céline poussa un cri :

- La porte ! j'ai oublié de la fermer !

- Voilà bien des idées de femme, grogna l'hom-

me, on ne viendra pas nous voler les murs, maintenant !

La barque s'éloignait.

- Cette porte va frapper toute la nuit, dit Céline en se signant.

Une seconde les rames et les respirations restèrent suspendues ; ils croyaient entendre ces coups qui seraient le dernier bruit, le dernier appel du Clamadou. »

Comme dans les deux autres romans de Pierre et Maria Sire, *L'Homme à la poupée* et *Marthe et le village*, le mythe et la réalité se mêlent et s'entrecroisent sans cesse dans *Le Clamadou*. Mais, peut-être, y a-t-il, ici, du fait de la dimension insulaire du lieu, une totale concordance entre l'esprit et la matière, le territoire littéraire et le site physique, la condition psychologique des personnages et l'endroit géographique où ils habitent. L'île de la Nadière ou du *Clamadou* apparaît en effet comme une métaphore de l'univers clos, de l'enfer intérieur dans lequel se débattent toujours les héros siriens. *Seuls* et *étrangers* au monde qui les entoure, prisonniers de leur corps, de leur culture, ou de leur environnement, ils sont, comme Paquita étouffant dans l'îlot minuscule du *Clamadou*, des êtres caractérisés par une profonde insularité ontologique.

Et c'est, peut-être ce qui pourrait expliquer l'engouement quasi passionnel que ce livre a suscité et suscite encore chez les amoureux de ce pays d'étangs et de petites îles qui parsèment les lagunes de l'Aude et du Roussillon. *Le Clamadou* n'est pas l'histoire romancée d'une petite communauté de pêcheurs du littoral, il ne raconte pas l'univers disparu de la Nadière, il est la voix du vent et des mille rumeurs, naturelles et humaines, qui habitent les étangs. Il est, aux confins indéfinis de la terre et de la mer, un lieu hanté par tous les mirages du monde des îles.

Notes

¹ Le numéro 39 de l'été 1945 est dédié « à la mémoire de Pierre Sire en qui la Terre d'Aude avait retrouvé sa conscience »

² Témoignage direct Henri Tort-Nouguès, juillet 1995.

³ Claire Charles-Géniaux, in *Pierre Sire*, p. 94.

⁴ Henri Féraud, in *Pierre Sire*, pp. 69-70.

⁵ Il faut cependant signaler que si nous ne connaissons aucun texte signé exclusivement Maria Sire, il en existe quelques uns parus sous la seule signature de Pierre Sire.

⁶ Joë Bousquet, in *Pierre Sire*, p. 78.

⁷ 1946, p. 90.

⁸ in *Pierre Sire*, p. 133.

⁹ 1945, p. 414

¹⁰ René Nelli, 1945, p. 414.

¹¹ 1931, p. 395.

¹² in *Pierre Sire*, pp. 13-14.

¹³ 1945, p. 414. Texte repris dans *Pierre Sire*, p. 115.

¹⁴ in *Pierre Sire*, p. 122.

¹⁵ in *Pierre Sire*, p. 121

¹⁶ Claire Charles-Géniaux in *Pierre Sire*, p. 92.

¹⁷ Jean Ballard in *Pierre Sire*, p. 121.

¹⁸ Témoignage direct Henri Tort-Nouguès, juillet 1995.

¹⁹ Parmi les principales publications sur le thème de l'amour, on peut citer : « Fragments d'une érotologie », *Cahiers du Sud* n°151, mai 1933 ; *L'Amour et les mythes du cœur*, Paris, Hachette, 1952 ; *Erotique des troubadours*, Toulouse, Privat, 1963 ; *Erotique et civilisations*, Paris, Librairie Weber, 1972.

²⁰ In Jean Ballard, 1943, p. 399 et p. 401.

²¹ Cette double connivence, fondée sur le monde des étangs et sur une interrogation métaphysique du rôle du destin, se retrouve dans le roman de Jean Mistler, *La Route des étangs*, (Grasset, 1971), publié vingt ans après la mort de Joë Bousquet. Dans sa courte préface Jean Mistler rapporte que « ce livre a pour point de départ une histoire véritable que mon ami Joë Bousquet m'avait raconté vers 1930 », et il insiste sur le rôle de « catalyseur » qu'a joué le poète dans la rédaction de l'ouvrage.

²² Pierre Sire in *Pierre Sire*, p. 127.

²³ Joë Bousquet in *Pierre Sire* p. 16.

²⁴ C'est encore une expression utilisée par Joë Bousquet, in *Pierre Sire*, p. 16.

²⁵ in *Pierre Sire*, p. 126.

²⁶ 1956, p. 139.

²⁷ 1936, p. 260 et p. 259.

²⁸ Il est à noter que si P.M.S est très présent, physiquement et intellectuellement, dans la revue *Folklore*, dès sa fondation en 1938 et jusqu'à la mort de Pierre Sire en 1945, cette activité d'ethnographe a débuté bien après celle de romancier : *L'Homme à la poupée* est paru en 1931, et *Le Clamadou* en 1935.

²⁹ N°24, octobre 1941.

³⁰ *Le Clamadou*, pp. 231-233.

³¹ « La pêche sur le littoral audois », p. 201.

³² Daniel Fabre et Jacques Lacroix, 1974, tome 1, pp.115-116. Il s'agit d'un jeu d'apprentissage de la prime enfance nommé *jòc de las petetas* (jeu des poupées), *jòc des detons* (jeu des petits doigts) ou *joguet* qui croise des contes types merveilleux (Jean de l'Ours et le Petit Poucet) et des légendes étiologiques autour de Gargantua, le géant constructeur. Le petit doigt est dit *Pichòt nanet* (Petit nain), l'annulaire, *Gargantua* (Grande Gorge), le médian, *Grand Gusàs* (Grand Gueux), l'index, *Leca-plats* (Lèche-plats), et le pouce, *Tua-pesolhs* (Tue-poux).

³³ Voir par exemple : *Le sel de la terre*, Edgar Malfère, 1924 ; *Cantegril*, Paris, Bernard Grasset, 1925 ; *L'Herbe d'amour*, Paris, Albin Michel, 1931. Parus sous la seule signature de Raymond Escholier, ces romans doivent cependant beaucoup à Marie Escholier, mais il semble qu'elle ait choisi, plus encore que Maria Sire, de rester dans l'ombre de son mari. On peut, cependant, lire, paru, mais à titre posthume, sous la plume exclusive de Marie Escholier, le journal qu'elle tint durant la première année de la guerre de 1914, *Les saisons du vent*, Carcassonne, GARAE, 1986, avec une postface de son fils, Claude, qui s'attache notamment à faire le point sur la place de sa mère dans l'écriture commune (p. 147-148).

³⁴ P.M.S. 1943, p. 292.

³⁵ P.M.S. 1943, p. 292.

³⁶ L'Association des Amis de la Nadière tente aujourd'hui, en partenariat avec la commune de La Nouvelle et le Part Naturel Régional de la Narbonnaise de réhabiliter le site. Plusieurs projets sont en cours, notamment celui d'un musée des pêcheurs, et, dans le cadre de l'opération « Archives du sensible » la collecte cinématographique des témoignages des derniers habitants de l'île.

³⁷ 1931, p. 395.

³⁸ Document aimablement communiqué par Marc Pala que nous remercions ici.

³⁹ Ce nom est certainement à rapprocher de l'occitan *bordigos*, pièges à poissons constitués par des palissades de roseaux et de joncs.

Références bibliographiques

Ballard, Jean, 1943 « Soirée languedocienne. Entretiens dans la Cité », *Cahiers du Sud*, numéro spécial *Le génie d'oc et l'homme méditerranéen*, pp. 390-405.

Bousquet, Joë, 1931 Compte rendu de *L'Homme à la poupée* par Pierre et Maria Sire, *Cahiers du Sud*, n°132, pp. 394-396.

- 1936 Compte rendu de *Le Clamadou*, par Pierre et Maria Sire, *Cahiers du Sud*, n°181, pp. 258-260.

- 1946 « Pierre Sire », *Cahiers du Sud*, n°275, pp. 90-93.

Fabre Daniel et Lacroix Jacques, 1974, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, PUF, 2 volumes.

Nelli René, 1945 « Pierre Sire », *Cahiers du Sud*, n°271, pp. 414-415.

- 1956 Compte rendu de *Marthe et le village* par Pierre et Maria Sire, *Cahiers du Sud*, n°335, pp. 138-139.

Pierre Sire, 1946, Comité des Intellectuels de l'Aude.

Sire Pierre et Maria, 1935, *Le Clamadou*, Paris, H.-G. Peyre.

Sire P.M.S., 1941, « La Pêche sur le littoral audois », en collaboration avec Isabelle Narbonne, H.P. Bourjade, A. Carbonel et F. Vals, suivi d' « un glossaire des termes languedociens employés par les pêcheurs du littoral audois » par Louis Alibert, *Folklore*, n°24, pp. 195-234.

- 1943, « Bestiaire provençal », *Cahiers du Sud*, n° spécial, « Le génie d'oc et l'homme méditerranéen », pp. 292-300.



*Pierre et Maria Sire
Une vie, une œuvre*

Repères chronologiques

- 1^{er} décembre 1890. Naissance de Pierre Marius Sire, à Coursan, fils de François Sire et de Marie Delrieu, viticulteurs.
- 6 juillet 1897. Naissance de Maria Françoise Nougès à Montredon des Corbières, fille d'Antoine Nougès et de Corantine Stublein, instituteurs.
- 1^{er} octobre 1901. Corantine et Antoine Nougès sont nommés à Coursan où ils finiront leur carrière.
- 1^{er} octobre 1907. Pierre Sire rentre à l'Ecole Normale de Carcassonne.
1910. Pierre Sire fonde avec Jean Camp *Le cri de Saint-Pierre*.
- 1^{er} octobre 1910. Pierre Sire est nommé instituteur à Bram.
- 1^{er} novembre 1913. Pierre Sire est détaché comme instituteur au Collège français de Madrid où il remplace Jean Camp.
- 1^{er} octobre 1913. Maria Nougès rentre à l'Ecole Normale de Carcassonne.
- 20 septembre 1916. Maria Nougès est nommée institutrice stagiaire à Dernacueillette.
- 26 septembre 1918. Maria Nougès est nommée institutrice adjointe à Coursan. L'école de Coursan, à cette époque, est placée sous le signe de la famille Nougès : Corantine, la mère de Maria y a pris la retraite en 1917, Antoine, son père y exercera jusqu'à 1927, sa sœur Joséphine y a été nommée en 1913, et Alphonse Tort, le mari de cette dernière qui y a déjà été de 1909 à 1912, avant son service militaire réintègre ce poste, après la guerre le 30 juillet 1919.
- 1^{er} mai 1919 Pierre Sire est instituteur adjoint à

Castelnaudary.

2 août 1919. Mariage de Maria Nougès et de Pierre Sire à la mairie de Coursan.

1^{er} octobre 1919. Pierre et Maria sont en poste double à La Nouvelle.

1^{er} octobre 1922. Pierre et Maria sont nommés à Cailhau où ils resteront dix ans. Le changement avec La Nouvelle a été demandé pour des raisons de santé, Maria souffrant d'anémie et supportant mal l'air de la mer.

1931. Parution de *L'homme à la poupée*.

1^{er} octobre 1932. Les Sire s'installent place du Château à la Cité de Carcassonne. Maria est nommée à l'école de la Cité, Pierre au collège du Bastion.

1^{er} octobre 1933. Pierre est nommé au Petit Lycée de garçons, en classe de 8^{ème}. Il sera ensuite affecté en classe de 7^{ème}.

1935. Parution de *Le Clamadou*.

1938. Parution du premier numéro de la revue *Folklore*.

1943. Parution du numéro spécial des Cahiers du Sud *Le génie d'oc et l'homme méditerranéen*.

11 mars 1945. Mort de Pierre Sire.

1946. Parution de *Pierre Sire*, hommage édité par le Comité des Intellectuels audois.

30 décembre 1952. Maria prend sa retraite d'institutrice.

1955. Parution de *Marthe et le village*

10 décembre 1960. Mort de Maria Sire dans sa maison de la Cité.

Repères bibliographiques

* Pour les articles de revues nous signalons, entre parenthèses, à la fin de la référence, la signature sous laquelle ils ont parus : P.M.S., P.M.Sire, Pierre et Maria Sire, Sire, P.S., P.Sire, Pierre Sire.

Romans

Pierre et Maria Sire, *L'homme à la poupée*, Paris, Alphonse Lemerre, 1931.

Pierre et Maria Sire, *Le Clamadou*, Paris, H.G. Peyre, 1935.

Pierre et Maria Sire, *Martbe et le village*, Paris, Cahiers du Sud, 1955.

Contributions à la revue *Folklore*

Articles

« La Ramado de Coursan », *Folklore* n°1, 1938, pp. 13-14. (P.M.S.)

« Folklore préhistorique de l'Aude », *Folklore* n°5, 1938, pp. 77-80. (P.M.S.)

« Folklore préhistorique de l'Aude, suite », *Folklore* n°6, 1938, pp. 95-96. (P.M.S.)

« La Révolution française et les prénoms », *Folklore*, n°17-18, pp. 286-293. (P.S.)

« Extrait d'une lettre de Mr Sire à Mme Tiffy », *Folklore* n°19, 1940, p. 320 (à propos de la mort de Fernand Cros-Mayrevieille). (Sire)

« *Briso-fer* ou Le Roi des Poissons », conte recueilli par Gaston Maugard, traduit par P.M.Sire, *Folklore* n°22, avril 1941, pp. 99-118. (P.M.S.)

« Le Petit *Tinhousset* », conte recueilli par Madame Bandet, traduit par P.M.S., *Folklore* n°23, juillet 1941,

- pp. 168-171. (P.M.S.)
- « La femme selon la sagesse populaire languedocienne », avec Henri Féraud, *Folklore* n°23, juillet 1941, pp. 177-179. (P.Sire)
 - « La pêche sur le littoral audois », avec Isabelle Narbonne, H.P. Bourjade, A. Carbonel et F. Vals, *Folklore* n°24, octobre 1941, pp. 195-234. (P.Sire)
 - « *Folklore de la Cité de Carcassonne* », avec H. Féraud, *Folklore* n°29, numéro spécial, pp. 149-210. (P.M.S.)
 - « Les surnoms et la vie du groupe », *Folklore* n°34 printemps 1944, pp. 83-89. (P.M.S.)

Comptes rendus d'ouvrages

- Delbouille Maurice, *Les Noël's Vallons*, nouvelle édition, avec textes inédits établis à l'aide des notes d'Auguste Doutremont. *Folklore* n°12, février 1939, p. 54. (P.M.S.)
- Lammens H. *L'Islam. Croyances et institutions*, Imprimerie catholique, Beyrouth, *Folklore*, n°12, février 1939, p. 54. (P.M.S.)
- « Bibliographie », avec René Nelli, *Folklore* n°36, automne 1944, p. 142. (P.M.Sire)

Contributions à la revue *Les Cahiers du Sud*

Articles

- « Eaux mortes », *Cahiers du Sud*, n°161, 1934, pp. 284-293 (extrait du *Clamadou* qui n'est pas encore paru) (Pierre et Maria Sire)
- « Cabaret », *Cahiers du Sud*, numéro spécial *Le génie d'oc et l'homme méditerranéen*, 1943, pp.110-111. (P.M.S.)
- « Bestiaire provençal », *Cahiers du Sud*, numéro spécial *Le*

génie d'oc et l'homme méditerranéen, 1943, pp. 292-300. (P.M.S.)

Extrait d'une lettre de Pierre Sire dans « Le carnet des absents », n°222, mars 1940, pp. 188-189.

« Un homme » (en hommage à Gabriel Bertin), *Cahiers du Sud*, 1^{er} semestre 1945, n°271, pp. 361-363. Texte repris dans *Hommage à Gabriel Bertin*, supplément au n°271, pp. 5-7. (P.M.S.)

« Un vigneron rêve de sa vigne », *Cahiers du Sud*, 1946, n° 275, pp. 94-104. (P.M.S.) (il semble qu'il s'agisse d'un extrait d'un roman inédit en préparation. Le texte est à la suite de l'article de Joë Bousquet, « Pierre Sire », dans une rubrique intitulée « Souvenir de Pierre Sire ».

Comptes rendus d'ouvrages

Joseph Conrad, *Au bout du rouleau*, N.R.F., *Cahiers du Sud*, n°142, 1932, pp. 476-479. (P.Sire)

André Maurois, *Le cercle de famille*, Grasset, *Cahiers du Sud*, n°144, 1932, pp. 647-648. (Pierre Sire)

Roger Martin du Gard, *Vieille France*, N.R.F., *Cahiers du Sud*, n°157, 1933, pp. 826-827. (P.Sire)

Panaït Istrati, *Le bureau de placement*, Rieder, *Cahiers du Sud*, n°163, 1934, pp. 502-503. (P.M.Sire)

Geneviève Fauconnier, *Claude*, *Cahiers du Sud*, n°166, 1934, pp. 747-748. (P.M.Sire)

Joseph Delteil, *En robe des champs*, Grasset, *Cahiers du Sud*, n°169, 1935, pp. 151-153. (P.M.Sire)

Jacques de Lacretelle, *Les aveux étudiés*, N.R.F., *Cahiers du Sud*, n°171, 1935, p. 337. (P.M.Sire)

E. Dabit, *Un mort tout neuf*, Rieder, *Cahiers du Sud*, n°172, 1935, pp. 421-422. (P.M.Sire)

Gaston Mourenet et Gabriel Bertin, *Ce qui pourrait être*, *Cahiers du Sud*, *Cahiers du Sud*, n° 173, 1935,

- pp. 502-503. (P.M.Sire)
- Claire Sainte Soline, *Journée*, Rieder, *Cabiers du Sud*, n°176, 1935, pp. 692-693. (P.M.Sire)
- Clarisse Francillon, *Chronique locale*, Gallimard, *Cabiers du Sud*, n°176, 1935, pp. 702-703. (P.M.Sire)
- Claire Sainte Soline, *D'une haleine*, Rieder, *Cabiers du Sud*, n° 180, 1936, pp. 167-168. (P.M.Sire)
- Rose Celli, *L'envers du tapis*, N.R.F., *Cabiers du Sud*, n°180, 1936, pp. 168-169. (P.M.Sire)
- Jacques de Lacretelle, *Les Hauts-Ponts*, N.R.F., *Cabiers du Sud*, n°181, 1936, pp. 250-254. (P.M.Sire)
- André de Richaud, *L'amour fraternel*, Grasset, *Cabiers du Sud*, n°193, 1937, pp. 306-308.
- Font aux Cabres*, pièce en trois actes de Lope de Vega, traduite et adaptée par Jean Cassou et Jean Camp, *Cabiers du Sud*, n°196, 1937, p. 450. (P.M.Sire)
- Georges David, *La remise aux cailles*, Eds. Sociales Internationales, *Cabiers du Sud*, n°198, 1937, pp. 598-599. (P.M.Sire)
- Marie-Louise Pailleron, *A la brebis sans tâche*, *Cabiers du Sud*, n°199, 1937, pp. 683-684. (P.M.Sire)
- Paul Bringuier, *La défaite du matin*, N.R.F., *Cabiers du Sud*, n°200, 1937, pp. 753-754. (P.M.Sire)
- André Corthis, *Le cœur forcé*, N.R.F., *Cabiers du Sud*, n°200, 1937, pp. 754-755. (P.M.Sire)
- Claire Charles Géniaux, *Des Causses à l'Aubrac*, Stock, *Cabiers du Sud*, n°201, 1938, pp. 77-78. (P.M.Sire)
- Percival Wilde, *La boutique du diable*, Stock, *Cabiers du Sud*, n°209, 1938, p. 731. (P.M.Sire)
- Claire Sainte Soline, *Le haut du seuil*, Rieder, *Cabiers du Sud*, n°212, 1939, pp. 66-67. (P.M.Sire)

Contributions à d'autres revues

- « L'aveu posthume », *Nouvelle Revue du Midi*, juin 1925, n°6, pp. 356-360. (Pierre Sire)
- « Le jongleur de Notre-Dame-de-Marcelle », *Contacts*, juillet 1930, pp. 32-35 (sur Joseph Delteil). (Pierre Sire)
- « Bouchard de Marly au château de Cabaret », *Pyrénées, Cahiers de la Pensée française*, n°2, *Actualité des troubadours*, septembre-octobre 1941, pp. 207-210. (P.M. Sire)

Sur Pierre et Maria Sire

Comptes-rendus d'ouvrages

- Bousquet Joë, « *L'homme à la poupée* », *Cahiers du Sud* n°132, 1931, pp. 394-396.
- Estève Claude, « *L'homme à la poupée* », *Nouvelle Revue Française* n°215, 1931, p. 351.
- Bousquet Joë, « *Le Clamadou* », *Cahiers du Sud* n°181, 1936, pp. 258-260.
- Nelli René, « *Marthe et le village* », *Cahiers du Sud* n° 335, 1956, pp.138-139.

Nécrologie

- Nelli René, « Pierre Sire », *Folklore* n°39, été 1945, p. 23. (le numéro s'ouvre par cette dédicace : « A la mémoire de Pierre Sire en qui la terre d'Aude avait retrouvé sa conscience ce fascicule est dédié » (p. 22).
- Nelli René, « Pierre Sire », *Cahiers du Sud*, 1^o semestre 1945, n°271, pp. 414-415.
- Bousquet Joë, « Pierre Sire », *Cahiers du Sud* n°275, 1946, pp. 90-93.
- Pierre Sire*, Comité des Intellectuels de l'Aude, 1946.

Allusions

Ballard, Jean, « Soirée languedocienne. Entretien dans la Cité », *Cahiers du Sud* n°spécial *Le génie d'oc et l'homme méditerranéen*, 1943, pp. 390-405.

PIERRE ET MARIA
SIRE

LE CLAMADOU

ROMAN



ÉDITÉ AVEC UN BOIS INÉDIT GRAVÉ
PAR AUGUSTE ROUQUET

I

Léotard Garric releva le dernier verveux, largua la voile et se dirigea vers le Clamadou. Le vent arrière soufflait frais de la mer et le léger bettou filait en patinant sur son fond plat. A l'ouest, les roseaux des Oulous effrangeaient le soleil couchant qui fardait de rose la surface déserte de l'étang. Presque toutes les barques étaient rentrées. A l'Est, vers Tournebelle, la voile du Grand Guzas n'était encore qu'une aile de mouette au ras de l'horizon.

« Avec sa manie de braconner, celui-là se fera coffrer un de ces quatre matins, pensa Léotard. Et il conclut à voix haute :

« Il ne l'aura pas volé. »

Le couchant s'éteignait lentement sur les vagues ; le Clamadou approchait. A contre-jour, l'îlot noir ressemblait à une vieille barque renversée. Cependant, à mesure que le bettou avançait, des lignes et des taches colorées se détachaient : une dizaine de maisons, assises sur le roc bas se doublaient d'une image tremblée. Et, attachés à des piquets minces comme un trait de fusain au-dessus de l'eau, une vingtaine de bettous entouraient l'îlot d'une couronne dansante.

Maintenant, Léotard distinguait nettement sa maison. Sur le seuil, dans le rectangle noir de la porte ouverte, un enfant, les mains en porte-voix, hélait le pêcheur :

- Hôôô!...

Mais ses appels, trop courts, ricochaient sur l'étang et se perdaient dans le clapotement des vagues bien avant la barque qu'ils essayaient d'atteindre.

C'était Paquita, sa nièce. Léotard sourit. Son frère, marin au long cours, avait ramené d'Espagne, l'autre année,

la petite et la mère.

- Elles seraient trop seules là-bas, à Villagoyosa. Je te les laisse. Ma femme aidera la tienne et Paquita ira à l'école avec tes gosses... Je t'enverrai ce qu'il faudra tous les trois mois.

Il était reparti. Il revenait rarement, quand son bateau mouillait à Port-Vendres ou à Cette.

Léotard entendait maintenant les appels de Paquita. Il amena la voile, attacha le bettou à son piquet...

- Bonjour tio.

Elle le tirait pas la main, l'obligeait à courir. En trois enjambées, la petite plage fut franchie.

La maison comme toutes les autres, n'avait pas d'étage. Les murs blanchis, où l'humidité posait des traces luisantes, s'ornaient de calendriers de plusieurs années. La fenêtre et la porte ouvraient sur l'eau et les rideaux se peluchaient à chaque pli, rongés par le soleil et l'air marin. Quelques casseroles pendaient au-dessus de l'évier. Un buffet bas portait une rangée de tasses devant une rangée de bouteilles. En face, un lit de fer bordé carré, comme un lit de soldat. Autour de la table, que recouvrait une toile cirée, décolorée par plaques, étaient déjà assis les enfants, dont l'aîné avait quatre ans, et Térésa, la belle-sœur. Céline, la femme de Léotard, servit la « bourride » d'anguilles...

Térésa parlait peu. Depuis cinq ans qu'elle habitait le Clamadou, elle avait appris une langue bizarre où se mêlaient son parler natal, le français, le patois languedocien et des mots d'argots rapportés par les pêcheurs des ports où ils avaient passé. Mais elle pensait toujours en espagnol. Et quand des matelots Tarragonais ou Valenciens, à l'ancre dans le port de Palus dont les lumières s'allumaient en ce moment au bord sud de l'étang, venaient par curiosité voir le Clamadou dans sa solitude d'eau, la jeune femme les reconnaissait tout de suite. Elle les apostrophait à mots rapides et chantants dans sa langue retrouvée comme un

climat heureux. Un jour, Céline avait surpris sa belle-sœur qui dansait, enveloppée dans un châle à franges tandis que trois jeunes marins scandaient une jota en claquant des doigts et en frappant des mains.

- C'est une chèvre que mon frère a prise, disait Céline aux femmes du Clamadou.

Léotard ne comprenait pas que la Térésa languit au Clamadou. Il aimait sa vie de pêcheur et le petit îlot où il était né, avec ses dix maisons basses posées au hasard sur le roc qui par endroits perçait, décharné. De l'aurore au crépuscule, le soleil n'y faisait tourner que des ombres géométriques; seul un figuier rachitique s'obstinait à vivre à l'abri du vent de Cers, derrière la maison de la Bessoune. De quelque côté qu'on se tournât l'eau régnait. Elle chantait sous les plan-chers, léchait les murs et les barques, comme une bête ronronnante.

Tous ceux du Clamadou connaissaient ce langage. Un changement de rythme dans la vie de l'étang éveillait les pêcheurs la nuit, les rendait soudain attentifs au milieu d'un repas. Ils prêtaient l'oreille... Sur les bettous et sur le roc les vagues claquaient aux jours de Marin comme des gifles, la porte de la cuisine battait deux ou trois coups rapides avec de longs intervalles de silence, pendant lesquels la respiration plus lente et plus grave de la mer devenait perceptible, portée jusqu'au Clamadou par la hausse des eaux que le vent poussait du port par le goulet.

Par temps de Cers un ruissellement d'averse chantait la fuite de l'étang ; courtes et pressées les vagues couraient en un rire haletant et crispé.

- La mer avale, disaient-ils. Demain...

Un piétinement multiple marquait l'incertitude des heures où le temps allait changer. Les vagues se bousculaient, se coupaient ; un malaise sonore naissait de ces milliers d'infimes chocs sans résultats. Tout dansait sur place, sans décision, jusqu'à ce que du lointain de l'air ou des

fonds inconnus où naissent les courants, un appel traçât une route aux élans désordonnés. D'autres jours, une plaque d'étain semblait posée sur le visage liquide. Le vert tournait au gris métallique ; aux rames l'eau était morte. Puis, la surface frissonnait comme un épiderme : sur une glissière de moire, dans le oulouement lent des vagues longues qui avalaient le vol des mouettes, le vent faisait son entrée comme le roi d'un pays de caprices ; les petites voiles latines se dressaient en un geste de salut ; les bettous parlaient...

Le Clamadou vivait avec l'eau, tout entier soumis aux mêmes forces qu'elle.

Et Léotard y trouvait sa raison de vivre. Son enfance, privée de courses à travers champs, d'escalades, de fruits, de nids dénichés et de vendanges, avait projeté sur l'étang tous les chemins de son rêve. Tout petit il dut apprendre à mesurer ses gestes à l'étroitesse et à l'instabilité du bettou qui l'emmenait, le dimanche, vers le port. Ecolier, la longue et haute passerelle de planches disjointes qui, par temps calme, permettait de rejoindre les chemins des Salins, soulignait d'un trait brun l'image qu'il faisait gambader dans le miroir mouvant.

Par gros temps, l'enfant restait emprisonné dans l'îlot, feuilletant un livre de classe, jouant sur la petite plage ou taillant un bateau dans un morceau de planche.

Les fêtes venaient de l'eau : retours heureux des barques aux jours des pêches abondantes, coquillages bizarres ramenés du fond de l'étang ou de la mer...

On savait au Clamadou que les Garric avaient le don de l'eau. Seul le Grand Guzas restait incrédule. Leurs filets se déchiraient rarement. Même les années où le sort, à l'assemblée des prud'hommes, leur attribuait une mauvaise parcelle, ils réussissaient des pêches fructueuses. La famille entière s'enorgueillissait du dit-on des gens. Mieux que personne, le père de Léotard, le vieux Garric, savait

interpréter les reflets et les signes, les couleurs des fonds et des risées... Il savait, pour l'avoir entendu de son grand-père, qu'il faut la bienveillance du ciel et la fidélité aux morts pour que les choses obéissent à un homme. Il n'avait rien oublié des histoires et des sentences que lui avait transmises ses vieux, et, au gré des jours et des pêches il les confiait à Léotard. Il parlait peu, le plus simple conseil de prudence devenait doux comme un secret, précieux comme un fétiche dont dépendait la faveur de l'eau.

II

Depuis quand Léotard Garric savait-il nager ? Il ne lui restait aucun souvenir d'une époque antérieure. Il lui semblait que, tout petit enfant il se mouvait déjà dans l'eau avec l'instinct des animaux jeunes. Il se rappelait mieux ses premières lignes, qu'il amorçait de vers de vase et qu'il jetait d'un bateau amarré. Son père lui apprit à manier les légères rames d'un bétou dès qu'il eut les bras assez solides pour les soulever. A chaque départ, le pêcheur répétait le même conseil :

- Appuie sur ta main gauche.

Car l'enfant, plus fort et plus habile de la droite, avait tendance à laisser lentement virer la petite barque. Il s'appliquait, les dents durement serrées, cherchant avec tout son mince corps ce balancement à la suite du geste dont le rythme soutient l'effort des rameurs. Très tôt son souffle devenait court et précipité. Le père soulignait d'un grognement sans explication chaque faute, et le bétou dansait à contre-temps au moindre retard d'une rame sur l'autre, embarquait une vague aux virées. Quand la fatigue s'accusait trop, sans rien dire, l'homme se soulevait. L'enfant changeait de place avec lenteur, sachant qu'un faux mouvement déplaçait tout l'équilibre de la barque. Il s'asseyait à la pointe, les jambes allongées dans le fond, et soudain, il faisait corps avec le coup de rames de son père.

C'étaient d'heureux instants sans paroles. Chaque geste amenait la réponse obéissante de l'eau. Derrière eux les vagues se refermaient comme des lèvres. L'étang les portait avec un bruit de caresses. Tout se soumettait : le bétou glissait sur son fond plat comme un traîneau.

Léotard Garric trouvait ainsi les points de repère de son adolescence dans les souvenirs de son apprentissage de pêcheur. Tous ses souvenirs se moiraient des reflets de l'eau. Tous dansaient, doublés et fluides, dans deux milieux

impénétrables l'un et l'autre. Et l'homme ne savait plus lequel était le véritable, de ses deux visages qui se regardaient à travers la surface de l'étang comme des deux côtés d'un glace sans tain.

Céline, fille d'une voisine, compagne des jeux de son enfance, l'attirait par l'admiration qu'il lisait dans ses yeux aux jours de lutte nautique. Forte fille de pêcheur, elle tenait le gouvernail quand il lançait le filet, rasant au plus près les pieux de soutien et nouant avec solidité les amarres du nœud des Garric. Elle partageait sa vie sans qu'il lui fit jamais la complaisance d'une causerie, accoutumée à ne point interroger les hommes, avec la docilité des femmes restées primitives, heureuses de la dure force de leur maître. Les enfants venaient au monde, poussaient autour des jupes de leur mère, et se pliaient, dès qu'ils pouvaient le comprendre, à la règle de discipline et de silence établie autour de leur père.

Tout était bien, semblable au passé, aux maximes transmises par les vieux qui détenaient la sagesse. L'avenir, épars sur l'eau se donnerait graine à graine ; chaque jour tomberait dans sa maturité. Chaque soir ne se préoccupait que des travaux du lendemain. La pêche nourrissait la famille, et les coups de filet les plus abondants permettaient quelque petit luxe : des boucles d'oreilles pour l'aînée des petites filles, un miroir pour orner le mur de la chambre, le recrépissage de la façade... Le Clamadou connaissait le don des Garric et s'inclinait devant cette force comme devant une suzeraineté sur tout l'étang.

- Il y a du bonheur pour tout le monde, si on sait ne le chercher qu'à portée de sa main, pensait le pêcheur au milieu de ses enfants dressés à l'admirer.

Teresa ne comprenait pas les longs silences de son beau-frère. Au mariage de Céline elle avait dansé et chanté, grisée par la promenade au port, par l'émotion de sa belle-sœur, par les bruits de la fête. La présence de son

mari légitimait cette joie. Les deux hommes s'entendirent du premier coup : le marin au long cours gardant parmi ses souvenirs d'enfance la nostalgie des parties de pêche du Clamadou, le marin de l'étang parlant de la mer avec la sobriété et la justesse de ceux qui connaissent les mauvais jours de l'eau.

- Quand je serai loin, Léotard, disait le capitaine, occupe-toi de Teresa et de Paquita.

Et, tourné vers sa sœur :

- Céline, tu as choisi « un homme ».

La petite fille avait alors quatre ans. Elle parlait un bizarre espagnol-patois-français où saillaient brusquement des mots de poissonnière. Le jeune oncle aimait la voir jouer autour de lui, dans la maison, glissant sans bruit sur ses pieds souvent nus, avec une afféterie déjà féminine. Elle tournait ses poignets en gestes gracieux pour la chanson qu'on chante à tous les enfants de France :

Ainsi font, font, font

Les petites marionnettes...

Mais elle riait plus fort aux jotas d'Espagne que sa mère rythmait du claquement des castagnettes. Un à un les tendres muscles de l'enfant s'éveillaient à la danse. D'instinct les petites hanches imitaient les ondulations lascives, le rejet brusque des bras et du visage, l'appel des talons...

Et lorsque Céline lançait d'un ton réprobateur :

- Mais regarde donc ta petite, Teresa, la mère enlevait l'enfant à bout de bras, la mangeait de baisers :

- Querida! Querida! Hija mía...

Les enfants de Léotard vécurent avec leur cousine comme des frères, reconnaissant son autorité d'aînée et la supériorité de sa malice. Elle menait les jeux, fine et sèche comme une chèvre, capricieuse aussi, avec des crises d'orgueil où elle giflait ceux qui n'obéissaient pas assez vite. Très souple cependant, lorsque son oncle et sa tante étaient

là, elle acceptait leurs réprimandes sans répliquer, disait oui, d'une voix douce et paraît sa docilité de câlinerie.

L'influence maternelle primait tout dans ce cœur. De bonne heure Paquita sentit sa mère différente des autres femmes du Clamadou, et, dans la plus petite différence crut voir un sujet d'orgueil. Elle accentuait à plaisir, devant les autres gamins, ses attitudes ; se drapait avec ostentation dans un châle fleuri, méprisait la « bourride » de poisson pour glorifier la « paella a la Valenciana ». La jeune maman, nostalgique et fiévreuse pendant les trop longues absences de son mari apportait à son amour pour son enfant une sorte de fureur. Des heures, elle la caressait, la paraît, lui répétait des tendresses et des comparaisons où elle l'exaltait par d'emphatiques éloges. Fait de sa propre chair, le petit être à la peau dorée, dont le corps aux tons chauds semblait pétri de terre d'Espagne, incarnait le pays natal. Et la mère appelait par leurs noms les villages lointains de son enfance, pour que dans les jeunes yeux qui les ignoraient se lève une image, une lueur qui les lui rende un instant comme par une incantation. Torrente Liria, Villagoyosa... Les syllabes d'eau et de soleil recréaient des plages heureuses et, sur les coteaux, des villages de printemps dormaient, couchés dans les orangers... Elle apprenait à Paquita les danses avec tous leurs pas, les chansons avec tous leurs trémolos et, dans ses récits, les processions et les courses de taureaux animaient toutes les journées de sa jeunesse d'une telle foule que l'étang tout entier n'aurait jamais pu la contenir. Et les yeux de la petite fuyaient sur la solitude de l'eau.

Au beau temps, parfois, une gamine apportait des fleurs qu'elle avait cueillies de l'autre côté de l'étang, et les enfants s'émerveillaient d'une bête à bon Dieu restée dans le bouquet. On lui chantait :

« Calinette, calinette, enseigne-moi le chemin du ciel. »

Et brusquement, du grain de corail qui grimpa sur un index tendu, des ailes sortaient... La coccinelle s'élançait, mais les enfants savaient qu'elle ne pouvait passer l'eau. Certaines revenaient se poser sur les brins d'herbe salée et le vent les emportait. D'autres se noyaient à la première tentative d'évasion.

Les nuits d'hiver, la mère et la fille, serrées l'une contre l'autre dans leur lit étroit, entendaient les cris qui signalaient le passage des vols de courlis :

- Oïga, Paquita.

Les oiseaux chuchotaient, se répondaient... Un long signal, presque un chant, soulignait un envol.

Certains soirs, ils restaient longtemps sur le Clamadou. On les devinait là, tout près. Ils s'appelaient d'un toit à l'autre, dans le noir ; ils se parlaient, comme s'ils voulaient se garder éveillés, pour ne pas succomber à la fatigue après la longue étape ; comme s'ils avaient peur de ne plus pouvoir repartir, de mourir dans ce désert d'eau et d'ombre.

Leurs appels rauques lacéraient la nuit d'angoisse et de désir, lançaient par dessus l'étang endormi des antennes de départ. Et dans l'obscurité de la cabane, si petite au milieu de l'eau morte, les deux paires d'yeux semblables restaient ouverts, larges, pour deviner à travers les minces murs, ces évasions qui chantaient vers le sud.

- Escucha, Paquita... Ils s'en vont... Demain... qui sait ?.. ils se poseront peut-être sur le toit de la maison à Villagoyosa.

Les courlis s'éloignaient. Derrière eux, lentement, s'effaçait le sillage de leurs cris qui se dissolvaient, comme des perles de clarté, dans les ténèbres.

- Villagoyosa, répétait la mère...

Et le vent qui passait sous la porte, paraissait plus froid quand la chaleur de ce nom s'éteignait.

Aux longs crépuscules de décembre, la mère et

l'enfant guettaient, au bout de la passerelle, l'instant où le phare commencerait à briller. Le chemin d'eau qui glissait de l'étang vers la silhouette lointaine du port devenait plus sombre à chaque minute sous le ciel pâle.

On ne pouvait jamais voir l'étincelle à la seconde exacte où elle s'allumait. Tout à coup, on la voyait incertaine et clignotante, mais on devinait qu'elle vivait déjà depuis quelques instants, confondue avec les dernières flammes du jour. La lueur paraissait s'alimenter de nuit, plus précise, plus chaude à mesure que le Clamadou se tassait sous des ténèbres plus épaisses. Et quand rien ne vivait plus qu'elle, elle jouait avec ses reflets. Elle semait le long du canal, là-bas, des relais de flamme les lampadaires plus faibles, qui s'allumaient bien après le premier signe du phare. Quand l'eau de l'étang reflétait assez de nuit, le doigt de lumière y traçait une longue traînée brillante, sillage fictif d'un départ illuminé. Et, au bout de ce geste précis comme un appel, s'ouvrait le port.

Rentrée chez elle, l'espagnole, avec ses beaux yeux sombres, répétait le clignement du phare : deux battements légers des paupières, la demi clarté d'un regard. Puis la nuit. Puis, larges ouvertes, les pupilles éclatantes, pendant trois secondes, appelaient dans l'eau du miroir, avec un reflet d'argent posé dans l'iris. Deux battements, un silence, un long regard...

Un matin, Paquita se réveilla seule. Le chapelet de sa mère entourait en sautoir la statue de la Sainte Vierge, sur la cheminée. La fugitive l'avait probablement laissé pour protéger et consoler l'attente de la petite fille, mais elle avait emporté ses médailles bénites et le plus beau de ses châles fleuris. Paquita resta sur son lit, assise de longues heures, attendant patiemment un retour dont elle ne doutait pas. Quand elle eut faim, elle se mit à pleurer. Le soir seulement, les pêcheurs se rappelèrent qu'un bateau avait quitté le port dans la nuit.

- Et tu te souviens, disait la femme du Grand Guzas à la Jeanne du Rouquet, que nous l'avons vue un jour avec cet Espagnol du *Torino*, en revenant des oranges ?

Et, tapotant les joues de la petite qui, les yeux levés, la regardait, avide de savoir :

- Ne pleure pas, va, petite. Pour ce que tu as perdu...

Perdue! Le mot arracha d'un coup les images sous lesquelles l'enfant avait caché sa crainte, toute la journée... Sa mère était perdue... perdue.

Alors, elle pleura, sans cris, comme elle n'avait jamais pleuré.

III

Céline ne cachait à personne ce qu'elle pensait de sa belle-sœur :

- J'avais toujours dit que ce n'était pas une femme pour mon frère, cette créature. Elle venait de je ne sais quel pays et elle ne pensait qu'à son pays. Elle ne faisait qu'un chant pour se le rappeler. Et des danses ! et des manières de parler qui ne semblaient pas chrétiennes! Enfin ! nous voilà avec cette petite dans la maison...

- Mais son père vous paiera bien la pension ?

- Oh! elle ne manquera de rien!

On avait dit à l'enfant que sa mère n'était pas perdue ; qu'elle était allée faire un voyage en Espagne, pour revoir sa famille. Paquita acceptait la nouvelle avec la crédulité de son âge, à qui tous les actes des grandes personnes sont également et ensemble étranges et naturels. Au milieu de ses petits cousins, de ses petites cousines, elle comptait les jours, au début, comme pour un exil. Mais elle sentit vite qu'il déplaisait à tout le monde qu'elle parlât de la disparue. Et dès lors la pensée secrète amorça en elle toute une vie intérieure.

Parce qu'elle était la plus grande, elle aidait sa tante dans les soins du ménage, et cédait le plus souvent aux caprices des bébés. Brusquement, de petite fille seule avec une maman qui songeait surtout à la parer, à lui raconter les merveilles d'un pays inconnu, à lui en apprendre la langue et les coutumes, elle devenait l'aînée d'une famille gênée dans deux pièces trop étroites. Elle apprit d'abord qu'il sied de se taire en présence d'un homme. Son oncle la fixait souvent, quelques secondes, quand elle lançait quelques phrases d'un chant. Puis il regardait sa femme. Celle-ci exprimait leur pensée commune par un hochement de tête :

- Cette petite est tout le portrait de sa mère.

A un clou du mur pendait la clef de la maison où Paquita était née. Peu à peu dressée aux besognes ménagères, Paquita s'inquiétait d'aller ouvrir les volets, balayer le sol, pour le retour qu'elle n'osait évoquer. Léotard et sa femme s'attendrissaient de ce soin, et comme ils devinaient que cela lui faisait plaisir, la laissaient s'attacher seule à cette inutile besogne.

La petite fille entraît chaque fois avec la peur de l'ombre, saisie dès la porte par l'odeur de la pièce où l'humidité du plancher ne s'aérait guère. Mais une fois la fenêtre ouverte, elle n'éprouvait plus qu'un bien-être très doux et très ému. Elle faisait sans hâte son ménage de poupée, s'attardant à enlever la poussière des objets qui venaient d'Espagne, dépliant quelques robes et un châle resté dans l'armoire. Toute cette peine prise lui semblait une preuve que l'absente allait revenir. Cette maman si mystérieusement disparue ne sentirait-elle pas que Paquita mettait toute sa tendresse à lui préparer un heureux retour ? Quelquefois même elle mettait le couvert, avec deux verres devant chaque assiette. Quand elle pouvait avoir des fleurs elle en parait la table puis elle allait attendre, au bout de la passerelle, attendre comme si souvent, à la même place, un être si pareil à elle avait longtemps attendu.

Les crépuscules se succédaient sur la face de l'étang. Ils passaient, tous différents les uns des autres, parfois dorés comme des fleurs de soleil au cœur noir, coupées et flottant sur l'eau, parfois rouges comme des oeillets pourpres. Tout fleurissait cette surface ingrate où Paquita cherchait le bêtou qui lui porterait le bonheur. Les petites barques fondaient dans le soir. Seul le mouvement des rames décelait bientôt leur place, par un bruit doux comme un froissement de soie. La nuit resserrait encore l'étroit îlot de maisons. D'un seuil à l'autre, des voix échangeaient des mots, des mots qui hésitaient et tremblaient dans le noir comme pour chercher un secours avant la traversée de la

nuit. Lorsque le Marin soufflait, l'étang se gonflait du rauque affolement des vagues qui s'acharnaient au loin contre des rocs perdus, et jetait au seuil des maisons une menace sourde et contenue que les cabanes amplifiaient comme une caisse de résonance. Ces soirs-là, le Marin éveillait dans l'ombre les mêmes mots apeurés :

- Cette pauvre Léontine...

- Je l'ai connue, moi, disait une voix de vieux. Elle était mariée depuis trois ans quand c'est arrivé. C'était son second petit ; il n'avait pas tout à fait un an...

Et le vent emportait sur l'étang les images que ressuscitaient les voix :

- C'était venu sans qu'on s'en doute, ce coup de mer. L'eau avait arraché les portes... La mère ne s'est pas aperçue tout de suite que le berceau n'y était plus. Et rien à faire pour le chercher : on n'aurait pas fait dix mètres sur les bettous... Et puis on n'y voyait rien de rien... On l'a retrouvé le lendemain du côté de Souteyrane...

Chaque heure posait, instable, sur le sol incertain.

Par les plus belles nuits d'été, quand l'almanach promettait des pluies d'étoiles filantes et que la chaleur du jour pesait encore dans les maisons basses, les filles s'allongeaient au bord de l'eau sur les tramails roulés ; les garçons, dans leur chemise sans manches et leur pantalon de toile restaient debout pour offrir une plus grande surface de leur corps au moindre souffle frais venu de l'étang. Les femmes s'asseyaient au seuil de leur porte, surveillant la respiration des enfants qui, dans leurs lits étroits, feignaient de dormir. Alors naissaient de merveilleuses histoires. Habituées à se héler de barque en barque, toutes ces voix portaient jusqu'au groupe le plus éloigné. Les hommes évoquaient l'un pour l'autre de lointaines escales. Les noms les plus sonores et les plus doux passaient, mêlés sans vain souci géographique, chacun paré d'un souvenir de matelot qui le marquait d'un caractère de courte halte. Entre deux

récits se creusait un trou de silence où coulaient doucement des chuchotements d'amoureux et le clapotement des vagues. Puis, revenus des lointaines plages du passé, d'autres souvenirs abordaient. Tantôt la voix brutale du grand Guzas les arrachait violemment à la nuit ; tantôt ils apparaissaient par saccades : la voix hésitante du Rouquet semblait les chercher à tâtons. Mais quand parlait Léotard ils émergeaient de l'ombre comme une voile solitaire que l'aube et l'aurore recréent amoureusement avec des caresses de lumière. Et quand il se taisait, seul vivait le bruit des vagues. Au delà de leur regard, les hommes regardaient s'effacer des sillages...

Les femmes songeaient à certains mots de leurs nuits ; à des caresses qui leur avaient parues étranges. Quels rêves, quelles femmes d'ailleurs étreignaient-ils alors ?

La Régine, qui avait connu d'autres hommes avant le Grand Guzas, rageait :

- Fichez-nous donc la paix avec vos histoires de par là-bas. Vous n'étiez pas dégoûtés de faire l'amour avec ces négresses sans nez et ces jaunes aux yeux de travers, qu'on leur donnerait le bon Dieu sans confesser.

Les autres femmes riaient, d'un rire trop fort, qui sonnait faux. Les hommes haussaient les épaules :

- C'est comme celui qui n'a pas fait la guerre, avait dit un jour Léotard ; il ne peut pas comprendre. Tout ça, ça ne peut pas s'expliquer.

Et, de l'autre côté de la nuit le regard des mâles rejoignait un monde où la vie prenait tous les visages du désir ; un monde où se discernait mal le rêve, du réel. Tantôt ils cherchaient avec obstination dans un fouillis d'images. Un nom de bâtiment en lettres bleues, des mouches sur une table de lupanar, des plantes bizarres un air de boîte à musique, un rire canaille de femme, une aube glacée de départ, tournaient sous leurs paupières ; mais ce

qu'ils cherchaient sans le savoir, ce qu'ils souffraient de ne pouvoir assez souvent retrouver, c'était l'émotion irremplaçable, l'exaltation qui les avaient un instant révélés à eux-mêmes et dont ces images n'étaient que l'affabulation.

Mais, certains soirs, un peu plus d'éther ou d'iode dans le vent, un cri inattendu de foulque dans les roseaux de Sainte-Lucie, un clapotement particulier de l'eau contre les bettous, éveillait spontanément l'écho d'un silence perdu, la pulsation d'une coulée de désir, l'impulsion d'un geste de meurtre dans une chambre d'escalier... et c'était soudain, magiquement dépouillé de nuit et de feuillage, le jaillissement d'une source, la résurrection d'un instant sans limites où l'homme plongeait comme au cœur de sa vie.

Ils saisissaient tout ce qui se présentait d'autrefois et d'ailleurs. Ils tâchaient de ne rien oublier. Ce nom étrange d'instrument de musique, entendu un soir de bordée ?

- Y a rien à faire ! disait Le Rouquet. Je peux pas me rappeler.

Il s'acharnait à le retrouver...

- Qu'est-ce que ça fait ! disait une voix.

Découragé, il n'insistait pas. Mais il sentait confusément que rien n'était insignifiant des choses évoquées. Ce nom oublié... C'était peut-être lui qui allait ranimer une joie ou une douleur perdue.

Et toujours se mêlait à la moindre des phrases l'incantation des noms propres : Brindisi, Stamboul, Port-Saïd, Djibouti... Les femmes et les jeunes filles les recevaient comme un chapelet chatoyant et précieux que les hommes leur auraient rapporté en cadeau de leurs envolées à travers les océans, car ces syllabes contenaient l'essence de tous les pays qu'elles ne verraient jamais.

Elles les prononçaient à leur tour, mêlant les îles d'Océanie aux ports méditerranéens, indécises dans leur voyage sentimental mais si tendues qu'elles étreignaient le monde d'un seul rêve. Un monde qu'elles imaginaient avec

des ciels de carte postale, des paysages hétéroclites où, sous de grands feuillages anonymes des amoureux tirés à quatre épingles s'embrassaient sur la bouche... Ou bien c'était, dans un port plein de soleil et de mâts, des femmes agitant des mouchoirs et des marins sur un pont, jetant des baisers... Et c'était aussi des villes qui toutes ressemblaient à Perpignan, la seule qu'elles connaissaient, mais plus belles, avec de luxueuses vitrines et des « Magasins du Bon Marché » immenses, multicolores, pleins de musique, où l'on soldait pour presque rien des choses splendides...

Paquita évoquait les pays lointains avec les couleurs vives des cartes de son atlas. Ils vivaient, puzzle défait à son gré, puis reconstruit au hasard des itinéraires que les marins avaient suivis. Les récits se classaient, se détruisaient l'un l'autre ; les noms restaient dans l'air, s'appelant par leurs sonorités mal éteintes, redits quelquefois dans une chambre ouverte par un enfant couché qui voulait se les rendre familiers et protecteurs. Paquita les sentait vibrer vers le ciel, salués par les traits brillants des chutes d'étoiles, par le halètement lumineux du phare. Ils devenaient de plus en plus pressants, de plus en plus serrés dans leur condensation plus expressive à mesure que la nuit s'avavançait. Et la petite fille sentait enfin le village s'émouvoir sur son rocher, osciller à l'appel du flot, avalé par l'aspiration de la mer, comme s'il soulevait après des siècles, son ancre scellée. Et, fermant les yeux, par tout son corps, elle partait avec l'îlot et toutes ses maisons vers un voyage qui effleurait tous les noms.

*

Une longue passerelle haut perchée sur ses longues pattes tordues, relie Le Clamadou aux rives d'un canal qui traverse l'étang, de Perpignan au Palus. Il faut avancer en tâtonnant sur les vieilles planches disjointes et chaque pas l'ébranle toute.

Le matin, Paquita partait pour l'école, les livres suspendus dans le dos par une ficelle, car elle devait garder ses mains libres pour aider ses petits cousins à passer. Une fois sur le bord du canal dont le ruban d'eau jaunâtre allait s'amincissant, elle laissait les gamins marcher seuls et, les yeux tournés vers la mer pour y chercher l'annonce d'elle ne savait quelle venue, elle sentait tout son corps s'émouvoir d'attente et de liberté. Au bout du canal, quand il fallait passer le goulet pour gagner la rive droite du port, c'est elle qui, les mains en porte-voix, criait :

- Oooh ! François.

Et, de la cabane, de l'autre côté de l'eau, une voix répondait :

- Oooh !

Mais, quand il avait reconnu les menus clients quotidiens, le passeur ne se hâtait pas. Sa navette à filet lancée, il se disait « Un nœud de plus.. » sachant bien, dans sa vieillesse, que la reprise d'un travail mécanique demande toujours un effort neuf. Paquita attendait, patiente, avec de brefs regards sur les garçons qui, déjà, commençaient à manger le pain emporté. Puis le bac arrivait, ventru et lourd, disproportionné à sa frêle charge et chaque fois l'homme plaisantait :

- Sautez juste, brigands ! et pas dans le canal ! Je ne veux pas mouiller mon costume pour aller vous chercher dans l'eau.

A l'école, au milieu des cris aigus, des bousculades de la récréation, Paquita se dilatait d'aise, les yeux brillants, les cheveux fous, donnée avec passion à tous les jeux, souhaitant d'en commencer le plus possible dans le moindre temps, entreprenant d'âpres rivalités d'adresse avec les plus fines de ses amies. On aimait l'avoir avec soi dans son camp ; c'est elle qui, agile et rusée, décidait le plus souvent du gain de la partie. Son nom voltigeait sans cesse :

- Ici, Paquita ! Viens avec nous !

- No ! Conmigo, hoy ! criait une petite espagnole en la tirant par la blouse...

Les heures de classe n'étaient pour elle que des heures d'attente : attente du jeu qui permettait à son corps de déployer son enfance. Paquita savait sans faute les chants des rondes, ceux qui obligent les gestes avec lesquels on lance la balle, ceux qui marquent le « coup double » quand on saute à la corde. Elle tenait là le premier rang de l'école. Et les petites filles qui faisaient tourner la corde chantaient :

*Assise à l'abri du bois,
Un, deux, trois ;
J'entendis une voix douce,
Qui me dit tout doucement,
Un, deux, trois ;
Relève-toi fillette
Assise sur l'herbette,
Quitte tes parents
Et va dans un couvent,
Un, deux, trois ;
J'ai ça dans la tête
Je veux me faire sainte ;
J'ai ça dans le cœur :
Je veux me faire sœur...*

Et, tout en dansant dans la corde, Paquita faisait des rêves pieux.

Souvent, à la sortie des classes, un groupe de garçons arrêtait les filles qui attendaient leurs frères...

Ce soir-là, un grand cri accueillit les filles sur le seuil :

- Un noyé ! Il y a un noyé !
- Tout le petit peuple frémissait de curiosité.
- Où est-il ?

- Sur la plage.
- Qui est-ce ?
- C'est le chef pilote qui l'a trouvé ce matin à sept heures. Personne ne le connaît.
- Si ! Y en a qui disent que c'est un pêcheur de Gruissan...

- Que non ! C'est un du *Mallorque* qui est parti avant-hier. C'est le petit des « Tamaris » qui me l'a dit.

Anne demande :

- Il est jeune ?

- De trente à trente-cinq ans. Il est presque tout nu ; c'est les vagues qui l'ont déshabillé...

Paquita écoute, figée. Les plus âgées des filles, qui ont entendu maintes fois des histoires semblables, demandent :

- Il y a longtemps qu'il était dans l'eau ?

Et le garçon, avec une moue :

- Il est bien changé.

- On dit que les vagues les rejettent le troisième ou le neuvième jour...

- On va le voir ?

Les garçons prennent les devants. Paquita suit, hésitante, crispée, retenant à demi ses cousins avides de voir. La plage est très loin de l'école. Le village, emprisonné par l'étang et des marécages, allonge jusqu'au phare, le long du canal, un cordon de maisons basses. Les enfants vont, sur le chemin chauffé à blanc croisent des groupes qui s'en retournent en gesticulant. De loin en loin un myrtier maigre, un tamarin tordu et poussiéreux... Sur l'eau, seule, comme abandonnée, la drague.

De temps à autre, des enfants s'échappent du groupe en courant, jouent à saute mouton avec les bornes d'amarre. Les fillettes sont loin maintenant, derrière... Les grandes parlent des morts, de la mort, si différentes de ce qu'elles étaient l'heure d'avant, dans la cour de l'école.

Celle qui parle baisse quelquefois la voix, qui devient soudain plus grave, et sur son visage d'enfant passe un instant le masque de ses quarante ans. Paquita écoute ; cette angoisse qui serre sa gorge de plus en plus fort à mesure qu'elle approche du mort, elle ne sait pas ce que c'est et elle a peur. Les garçons sont loin, à présent, vers le phare... Pas un feuillage vrai, pas une ombre vivante dans cette immobilité de soleil et d'eau au-dessus de laquelle plane une odeur de vase, d'oranges pourries et d'iode...

Passées les dernières maisons, avant le môle, un groupe noir apparaît au bord de la plage, parmi les algues du dernier coup de mer. Près du groupe, les filles hésitent. L'une d'elles saisit le bras de Paquita, serre, s'arrête :

- Tu n'as jamais vu de mort, Paquita ?

- Non.

Elles se regardent, puis s'avancent à petits pas.

Le cadavre reste sans défense devant tous ces yeux, comme il fut sans défense au gré des vagues devant les poissons qui laissèrent sur sa chair l'empreinte de leur bouche ronde. Paquita se perd dans la contemplation des détails qu'elle a entendus évoquer cent fois aux récits du soir du Clamadou : cette barbe et ces cheveux qui ont poussé dans l'eau salée, ces pauvres bras immobiles qui n'ont pas pu soutenir leur effort contre la vague, ces yeux qui regardent ailleurs... Elle tremble de pitié et d'horreur. Autour d'elle se croisent des mots indifférents :

- C'est peut-être un suicidé...

- Il y a au moins trois jours qu'il est dans l'eau...

- Je ne voudrais pas mourir comme ça, murmure

Anne, serrée contre Paquita.

- Mais les vrais morts, dit Paquita, on leur ferme les yeux, et la bouche... Et on leur met un beau costume ?

- Oui ; c'est sa mère qu'il faudrait, ou sa bonne amie... J'en ai vu un, une fois : il avait l'air de dormir. Celui-là, il a l'air d'avoir mal encore.

Paquita voudrait éviter à cette chair les soufflets froids des vagues. Elle sent confusément que ce corps n'a pas semé la trace de douleur qui le relierait au sol qu'il a quitté. La peine qui doit venir de ce mort n'a pas trouvé l'être sur qui elle devrait se poser. Elle plane autour de lui, incertaine, puis revient, lourde, au front froid qui reste seul à la porter. Quelque part, au delà du cercle d'horizon qui emprisonne cette peine, l'homme est encore vivant dans le regard de tout ce qu'il aimait...

- Il était mortel, dit Anne. Nous sommes tous mortels.

Et, étendant la paume de sa main, largement ouverte :

- Tiens, regarde.

Son index suivait les brisures des lignes qui dessinaient un M dans sa chair tendre. Paquita interrogeait des yeux...

- M, dit l'autre, ça veut dire mort. Je suis mortelle, tu vois, c'est écrit là.

Paquita regardait sa propre main

- Et moi ? est-ce que je l'ai aussi, moi ? et son doigt essayait de limiter dans l'entrelacs des signes la lettre fatale...

- Oui, toi, toi aussi ; tout le monde.

- Tout le monde ?

- Non, se reprit Jeannette, à voix basse. Il y a des hommes, dans un pays où mon père est allé, qui ont un V dans le creux de la main et non un M... Un V ça veut dire Vie éternelle. Ils ne meurent jamais. Seulement, ils changent de pays de temps en temps pour que personne ne sache leur secret. Les autres hommes seraient trop jaloux...

Paquita rêve :

- Un V ? moi aussi j'en ai un...

- Bête ! c'est le milieu de ton M.

- Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! dit Paquita,

prête à pleurer ; je ne suis pas mortelle...

Le vent s'est levé, rabattant le sable le long du cadavre que, peu à peu, les spectateurs abandonnent. Les fillettes partent, leurs jambes nues fouettées par les embruns que soulève le Marin, les dents serrées pour arrêter la poussière de sable que l'air humide et salé colle sur leurs lèvres et sur leurs joues...

Arrivée au Clamadou, Paquita crache, souffle comme un chat.

- Ce vent m'a fait manger de la terre...

- Le proverbe dit qu'il faut manger un plein sac de terre avant de retourner à la terre, répond sa tante en riant.

Alors, Paquita éclate en sanglots :

- Je ne veux pas mourir, moi ; je ne veux pas mourir.

Sa tante hausse les épaules :

- Tu es toujours la même folle, ma pauvre petite. Si on ne mourait pas, on serait malheureux. Voudrais-tu toujours rester comme la vieille Rouquette, sans dents, qui dégoûte, qui embarrasse, qu'on bouscule ?

Paquita rêve... La vieille édentée et bavant qu'elle voit manger sa soupe au seuil de sa porte, qu'elle a entendu malmener... ou le pauvre cadavre livré sans défense à tant d'inconnu ? Mais pourquoi ça, ou ça, si laid, si pauvre ? Elle ne veut pas, et elle se révolte... Comment sa tante peut-elle se résigner à cette mort, ou à cette vie ? S'il y a un pays au monde où la mort et la vieillesse n'atteignent pas les hommes, Paquita les découvrira. Toute sa faiblesse ne l'effraye pas. Elle vit dans un monde de légendes où rien n'est impossible. Et, petite devant le soir, elle rêve d'asservir le temps et l'espace.

IV

C'était un crépuscule pourpre et brun. L'eau, couleur de bure, privée de transparence par la lumière oblique, se plissait comme une étoffe. Sur chaque vaguelette les rayons du couchant allumaient des étincelles qui dansaient. La voile de la barque, prise dans toute sa hauteur par la clarté rougeâtre se balançait pareille à une haute flamme. Et les chuchotements de l'eau derrière le gouvernail, avec ses gouttelettes brillantes dispersées vers l'immense feu d'artifice horizontal de l'étang, emplissaient le silence.

Le bois foncé du bateau glissait, matière sortie de la terre des rives qui, dans le lointain avaient la même couleur. Brunes aussi, les mains du vieux Garric, sur la barre, bougeaient à peine, faites de terre et de bois, tachées par instant d'éclaboussures de couchant qui disparaissaient aussitôt sans avoir pu les animer. Léotard manœuvrait la voile ; le père et le fils menaient la barque vers le poteau qui tendait leur filet : mince verticale noire sur le brasier liquide ; et le vent manœuvré devait y conduire juste les pêcheurs comme il le faisait chaque jour avec son habitude d'obéissance.

Confiant, Léotard ne regardait guère la direction. Etonné soudain, et inquiet, il se tourna vers le vieux... Les distances avaient été mal prises : le bateau passait à dix brasses du pieu. Et le retour, contre le vent, était difficile il fallait tirer une bordée, virer de bord, brasser la voile... Mais l'inquiétant surtout était l'inexplicable maladresse du vieux réputé entre tous les pêcheurs pour la sûreté de son coup d'œil.

Il barrait maintenant avec rage, à droite, à gauche, mal suivi par la voile que Léotard n'orientait pas assez vite au gré du vieux. Le bateau piquait du nez, se redressait comme un animal fouetté, les bancs grinçaient dans leurs

encoches :

- Dépêchons-nous, la lune va se lever...

Enfin, le piquet atteint, la pêche levée, les derniers nuages dévêtus de leur pourpre et voilés par la nuit, le chemin du retour tracé à l'arrière par un sillage qui ne flambait plus, le père dit :

- Je suis un homme fini. Je ne sais plus tenir une barre. Ça n'arrive à un Garric qu'au moment de la mort.

Dès lors le taciturne parla. Il lui semblait qu'il devait léguer aux siens tous les secrets de l'eau, les mille histoires de l'étang dont le sens mystérieux, surtout sensible à ceux de sa famille devait un jour être perçu par son fils, ou les enfants de son fils. Des choses tant de fois dites devant lui, il regrettait de ne les avoir pas encore répétées. Il s'obstinait à montrer comment étaient faites autrefois les *paladièros*, ces filets de 15 à 30 brasses qui desservent les poches du *guanguï* et du *trabacco*.

- Portez-moi des *cénils*, petits.

Les enfants lui portaient un fagot de ces menus roseaux qui poussent au bord de l'étang :

- Un nœud... là, je croise... pour le plomb... Et on prenait plus de poissons qu'avec les *paladièros* en corde d'aujourd'hui : les *cénils*, c'est des naturels de l'étang, comme eux ; et ils se méfiaient moins...

Il contait comment son père, et lui-même, savaient à l'avance les sautes du vent ou les caprices de l'eau en écoutant dans la main les vibrations de la barre ou de la drisse ; comment ils prévoyaient la venue du Cers ou du Marin, à des changements presque imperceptibles de couleur sur l'étang. La nuit, dans, leur sommeil, parmi les mille bruits du silence, ils discernaient les fluctuations de rythme ou les dissonances qui présageaient l'évènement insolite dans la vie des choses.

- Ma femme me disait tout le temps : Tu l'arrangeras cette porte ! on ne peut pas dormir tous les jours de

grand Cers. C'est qu'elle ne savait pas, elle, ce que me racontait cette porte qui battait dans la nuit. En ce moment tenez, vous ne l'entendez pas, vous autres ? moi si... Ecoutez...

Et le battement léger de la porte vivait seul, un instant, comme le cœur de la nuit... Mais le vieux seul savait l'interpréter :

- Ça, c'est sa chanson des jours de Grec.

Il souffrait des regards incrédules, des haussements d'épaules incompréhensifs, plus encore des rires étouffés...

- Tout ça, disait le Grand Guzas, quand le vieux n'était pas là, c'est des couillonnades.

- C'est vrai, disait Le Rouquet, qu'il est de plus en plus piqué.

- Moi, il me fait peur, des fois, avec ses contes, disait une femme.

Comment leur faire comprendre ? Des brutes ! Heureusement Léotard, lui, comprenait. Il sentait ces choses, même quand on ne trouve plus de mots pour les dire. Et il en avait des secrets dans sa tête, et dans tout son corps, le vieux : tous ceux qu'il n'aurait pas le temps de révéler, qu'il ne saurait pas communiquer, ou qu'il oublierait, les Garric en seraient appauvris jusqu'à la fin de leur race. Et il fouillait dans ses bruits et dans ses images avec application, vidant sa mémoire pêle-mêle, comme un sac, mélangeant la pêche et les légendes, les récits de coups de mer et les histoires d'amour. Et pour la curiosité d'écouter ce silencieux, les femmes et les pêcheurs du Clamadou venaient veiller autour du feu qui, seul, le soir éclairait la cuisine. Les enfants ne perdaient pas un mot, retenant dans ce fouillis, des détails qui déclenchaient sans raison apparente leurs éclats de rire, ou sur lesquels ils greffaient des rêves d'aventures... Et Paquita sentait que toute une vie d'homme s'exprimait là, à la veille de sa fin, et cherchait désespérément dans son étalage, ce qui pourrait rester d'el-

le de plus précieux, ce qu'elle pouvait léguer de sa plus mystérieuse substance.

- Autrefois... disait le vieux...

Ce mot ouvrait chacun de ses récits, revenait, après chaque arrêt, émergeait des silences pour agiter à nouveau le feuillage du passé. Il désignait les temps héroïques qui se situaient au delà de son enfance. Dans cet autrefois, seuls précis, vivaient les visages de son grand-père et des pêcheurs de cet âge. Et le vieux avait besoin de ces traits connus pour incarner les ombres plus lointaines qu'il évoquait. A toutes il donnait les attitudes, les gestes et les inflexions de voix des hommes qui avaient étonné ses regards d'enfant. Et tout ce qui aurait paru invraisemblable aujourd'hui devenait véridique rien que par cette entrée en matière qui suffisait à créer l'atmosphère où le peuple situe ses contes, qu'il rêve tout haut, parfois jusqu'à en mourir.

Et Paquita écoutait, cherchant devant ce mur de temps la brèche par où sa forte jeunesse pourrait pénétrer dans le climat des merveilles.

- Autrefois l'étang était plus profond et plus grand. Même moi, enfant, j'ai traîné le *guangui* aux endroits où vous marchez à sec aujourd'hui. Et les courants ! ils allaient bien plus fort que maintenant. Je me souviens que le vent soufflait par caprices, comme pour s'amuser, et non par bêtise comme depuis que j'ai les cheveux blancs. Il fallait savoir ce qu'il voulait. On y mettait longtemps ; mais quand on connaissait bien toutes ses fantaisies, alors on savait manier une voile.

Le vieux se taisait et poursuivait le songe dans le silence. Des gestes s'ébauchaient en lui qu'il n'aurait pas su dire parce qu'il aurait fallu recréer tout ce qui les avait amorcés ; des choses trop difficiles à expliquer : une répercussion inattendue des vagues dans le bois du bateau et dans les muscles de l'homme, un arrêt imperceptible de la brise, une odeur fugitive...

Et puis, sans transition, la voix reprenait :

- Autrefois, derrière ces collines, à main gauche des Pâtis, il y avait un château que des hommes venus d'Espagne ont brûlé. Le maître était un homme riche. Tout ce qu' on peut voir d'ici était sien, et plus loin encore : la terre et l'eau ; même la mer jusqu'ouù vont les barques de pêche. Et mauvais ! Les pêcheurs le trouvaient dur à cette époque où les pauvres se menaient sans compliment. Sa femme était une grande dame ; on ne la voyait presque jamais...

L'homme partit un jour pour un long voyage. On raconte qu'il était allé faire la guerre aux Turcs avec des marins de Banyuls, de Collioure, de Port-Vendre et de Mallorca. Ils étaient partis une dizaine de mille, de Collioure, et ils avaient pris Constantinople. Ils étaient restés longtemps là-bas. Il y en a qui disent que la dame languissait, toute seule dans son château. D'autres qu'elle passait du bon temps avec ses pages. Un beau jour le maître revint : il amenait une fille magnifique, une fille comme on n'en voit pas dans nos pays... Si belle que le seigneur ne la quittait presque jamais. Il était jaloux comme un homme habitué à commander. Et il fallait bien que sa femme supportât cette étrangère dans la maison...

Le vieux parlait dans la nuit avec sa voix détimbrée par l'âge, comme désincarnée et venue du fond des temps, à travers les souffles de tous les vieux qui connurent et transmirent cette histoire. Autour des maisons serrées pour écouter, luisait l'étrang. Et derrière, loin, des halos tristes sous lesquels dormaient des villages, écrasés entre la terre et les ténèbres, plus seuls dans le noir que les vaisseaux sur la mer... Et les pêcheurs écoutaient, crédules à tout ce que disait la voix sans visage.

- Cette fille ne voulait pas faire le signe la croix et elle parlait d'autres dieux que le nôtre. Elle était folle de son corps. Elle se peignait les joues de traits bleus, le bout

des seins et les talons en rouge, et elle sortait les pieds nus dans des sandales qui laissaient voir ses ongles brillants comme ceux des mains. Elle criait contre la poussière des chemins et forçait les paysans à balayer devant elle ; ou bien elle faisait dérouler des tapis devant ses pas. Elle aimait se moquer des femmes qui torchaient des enfants sales, sur la pierre de leur porte. Elle leur montrait les pierres brillantes qu'elle portait sur un lourd bandeau d'or autour du front, en plusieurs bracelets reliés par des chaînettes tout le long de ses bras. Elle avait des ceintures, des colliers et des bagues comme une statue de la Vierge. Mais on la savait païenne rien qu'aux anneaux travaillés qu'elle faisait tinter à ses chevilles.

- Regardez, disait-elle aux femmes pauvres, avec le prix de mes bijoux vous mangeriez tous cent ans ; mais il me les faut pour être belle.

Elle s'échappait la nuit pour aller retrouver des amants dans les cabanes des pêcheurs. On pouvait l'avoir pour rien ; elle n'était jamais saouïe de caresses. Aux jours de beau temps elle courait le long de l'étang, cherchant l'abri d'une barque pour se donner à n'importe qui sur un lit de filets. On entendait ses cris de chatte ensorcelée dans la nuit. Tous les marins du Clamadou la connurent, puis des pèlerins qui suivaient le chemin de Saint-Jacques pour aller en Espagne...

Paquita regarde tout autour de l'étang le sol où tant de baisers s'égrenèrent. L'herbe courte, les joncs bruns, les plantes grasses à l'odeur d'iode rongent le bord de l'eau qui se défend, reprend sa place par plaques où s'allume toutes les trois secondes le faisceau du phare. Bataille de la terre et de la mer, lutte amoureuse... Combien de couples d'amants se sont aimés au bord de cette eau depuis la belle sorcière peinte du conte !

La femme du seigneur la surveillait, pour se venger. Elle la surprit un soir. Elle alla chercher son mari et lui mon-

tra la fille qui, dans une barque, au milieu des roseaux, prenait son plaisir avec un pêcheur.

Le maître ne dit rien à sa maîtresse sur le moment. Mais il prit une grande colère contre sa femme. Il l'avait vue un jour entrer dans la chambre de l'ennemie, fouiller dans les armoires et les coffrets... Il se rappelait comme ses mains tremblaient en maniant les bijoux et les étoffes. Et puis il lui en voulait surtout de lui avoir dévoilé ce qu'il aurait voulu se cacher toujours pour ne pas perdre les caresses de l'étrangère. Et il la fit enfermer dans une chambre du château.

Alors il chercha comment il se vengerait de sa maîtresse. Quand elle rentra il lui dit seulement :

- Fais-toi belle pour cette nuit ; il y aura une grande fête sur l'étang.

Il fit préparer deux barques, avec des tapis et des coussins, et des branches de pin pour les éclairer.

Elle avait mis sa robe brodée de fils d'or, toutes ses bagues, tous ses colliers et sa couronne. Avec son miroir d'argent pendu à sa ceinture et ses yeux brillants, elle lui ressemblait comme la lune. Quand il fit tout à fait nuit, les deux amants montèrent dans leur barque et les serviteurs les suivirent dans l'autre.

Couchée sur les coussins elle fixait les yeux des rameurs qui connaissaient tous le goût de son corps...

A l'endroit le plus profond de l'étang, les barques s'arrêtèrent. Les torches éclairaient à peine autour des rames une eau que la nuit épaississait.

Les hommes ne surent pas si la fille croyait encore à un jeu quand on attachait ses jambes et ses mains aux anneaux des rames avec des chaînes d'ancre. Puis on souleva une petite planche du fond et on chargea la barque de lourdes pierres pour qu'elle s'enfonce tout droit. La païenne ne dit plus un mot, ni pour demander son salut, ni pour qu'on priât pour son âme.

L'eau montait lentement, mais on voyait la barque s'enfoncer sans que la femme bougeât les yeux ni les lèvres. Personne n'osait parler, et, avec le bruit des vagues on n'entendait que le crachement des branches de pin allumées qui s'enfonçaient dans l'eau.

L'amant, debout dans l'autre bête, regardait... Et tous ces marins et leur maître auraient accepté la mort pour la posséder encore une fois, plus belle que jamais et attachée, dans la fumée des branches de pin qui flambaient sur toutes les facettes de ses diamants.

Lorsque la châtelaine sut que la maîtresse avait emporté tant de richesses dans sa tombe, elle voulut les lui reprendre... Alors le seigneur fit garder l'étang, toutes les nuits. Des veilleurs portaient des lumières, de distance en distance comme des cierges autour d'un mort. D'autres parcouraient l'eau sur des barques éclairées...

Les femmes, les enfants regardaient, cherchaient les torches gardiennes qui protégeaient le dernier sommeil et les bijoux de la païenne.

- Qui sait ? songea tout haut Léotard... Peut-être en cherchant bien...

- D'autres ont essayé, reprit le vieux. J'en ai connu... Mais les sables des coups de mer, les herbes du fond, la vase... Personne n'a jamais rien ramené. D'ailleurs ! un conte des anciens ! peut-être qu'ils l'avaient rêvé...

La voix se tut. La nuit reprit lentement sa place...

*

Les maisons du Clamadou tournaient vers l'étang un mur sans fenêtres, aveugle, rechigné, enduit par plaques d'un eczéma de salpêtre. Dans le prolongement de la passerelle deux murs parallèles amorçaient un tronçon de rue qui crevait aussitôt en hernie dans quelques mètres carrés de terrain vague, s'étranglait entre deux autres murs, et se

glissait sous l'eau à travers les filets, les algues et les barques. Cette ébauche de rue coïncidait avec le diamètre de l'îlot. Dans le demi cercle qui regardait vers Sainte-Anne quelques maisons ouvraient sur une petite place la bouche de leur porte, toujours béante, seul éclairage de la première pièce et, pêle-mêle, jetaient au vent les criaileries des enfants et des mères, la fuite des chats devant les balais, les étendards du linge ou des filets à sécher. Les seuils, jamais clos, servaient de bancs aux vieux qui cherchaient un peu de vie au milieu des bruits familiers, comme si la chaleur des jeunes eût pu les réchauffer un peu.

On sut vite sur la place que le vieux Garric radotait. Céline le rabrouait comme un enfant sans parvenir à endiguer ce flux de souvenirs livrés en vrac à la curiosité de tous.

- Il n'ira pas loin ton vieux, ma pauvre...
- Ça fait peine de voir changer un homme.
- Lui qui ne parlait jamais... c'est mauvais signe.

On s'éloignait de l'homme comme d'un mauvais présage.

Paquita le recherchait, hantée par la légende de la belle morte qui gardait sa parure au fond de l'étang, obsédée par le signe d'un secret qu'il fallait découvrir. Elle écoutait tous les mots tremblés par la vieille voix qui bientôt allait se taire, triant les ornements inutiles, cherchant, à travers ces paroles sans double sens, le message que souhaitait tant transmettre celui qui devait partir.

C'étaient des contes de tous les pays du monde où jamais il n'était allé. Les récits des marins, ses anciens camarades, vivaient dans le cerveau du pêcheur d'étang qui ne savait quitter son bettou que pour le port, et, déformant de bonne foi les images depuis si longtemps reçues, il racontait à la petite une enfilade de mirages. Le vieux et l'enfant les voyaient se lever, au bout de leur regard, au fond de la longue allée d'eau du port, entre le feu rouge et le feu vert

qui jouaient, charnières de la porte du monde.

Là-bas les forêts d'arbres sacrés fumaient vers le ciel, avec des feux de bois précieux qui parfumaient l'air pour des mois. Les lits étaient de bois de santal, et quand on y avait dormi, on gardait des mains si odorantes qu'on perdait le goût de tout ce que l'on mangeait et même le parfum des roses. Les îles du Pacifique, luisantes de nacre, restaient closes comme des vierges dans leur bague de corail...

- C'est dans une de ces îles que vivait cette reine si belle que... Attends petite ; attends que je débrouille les mailles.

Elle laissait chercher le vieux, sans impatience... Elle aurait attendu des heures. Le temps ne bougeait plus dans son cœur...

- C'était un roi ; un roi d'une île sans eau; sans eau pour boire, tu comprends petite ? Sans source, sans fontaine. Rien que de l'eau de pluie dans les citernes de corail... Il réunit ses soldats un jour, et il dansa avec eux la danse des batailles. Le lendemain les soldats appareillèrent...

- Regarde-là, ta Paquita, disait à Céline la Jeanne du Rouquet. Elle ferait mieux de t'aider que d'écouter ces histoires qui la tourneboulent.

- Qu'est-ce que tu veux ! il faut bien aussi que le vieux se contente.

- ... Ils avaient navigué longtemps. Ils avaient enfin découvert une île en couronne qui entourait une petite mer ronde. Un étang dans la mer, autant dire ; mais profond, profond comme la mer... Ils avaient goûté l'eau qui remplissait les creux de corail. Et cette eau était saumâtre, comme celle de chez eux. Ils étaient repartis, loin... Ils avaient abordé à d'autres atolls... oui, c'est comme ça qu'on les appelle... Et jamais ils ne trouvaient de l'eau vraie.

Un matin pourtant ils virent des arbres... les arbres d'abord... Puis l'île ; en dedans de la couronne celle-là, avec

une ceinture d'eau et puis une ceinture rouge. Tu le vois, ce que je te dis petite ?

Elle hochait la tête, sans rien dire.

- Le chef des soldats - ce n'était pas le roi -, celui-ci était resté dans son pays parce que sa femme n'avait pas voulu le laisser partir. Celui qui avait pris le commandement de la flotte c'était un guerrier très courageux, très fort, mais dur... comme ce serait le Grand Guzas, tu comprends ? Il descendit à terre, tout seul. Il demanda le chef de l'île... C'était une reine, belle comme il n'y en a pas. Ils ne parlaient pas la même langue. Alors il arracha une des larges feuilles qui se miraient dans la fontaine, en fit une coupe et but une eau qui lui parut meilleure que le meilleur des vins du Roussillon. Il regarda la reine avec un rire méchant : il pensait qu'il allait revenir et qu'il tuerait tous ceux de l'île... Elle, elle ne bougea pas, elle savait lire au dedans des hommes. Elle le regarda puis elle ferma les yeux... Et l'eau, cette eau si claire qu'on aurait pu compter, à travers, les plus fines nervures de la feuille, se troubla... Il la porta à ses lèvres ce n'était plus que de la boue. Il releva la tête. De grosses gouttes de sueur roulaient sur sa figure blême... Il était seul. Et il repartit avec ses bateaux... Il raconta cette chose à son roi. Et le roi, furieux, envoya un autre chef.

Celui-ci menaçait la reine ; mais sa hache levée retomba, hésita une seconde au bord de la fontaine et glissa dans l'eau qui fut à l'instant toute corrompue. La reine fit un signe. Un de ses hommes retira la hache, et l'eau redevenit aussi limpide qu'avant.

Quand il apprit cela, le roi voulut partir, malgré sa femme, vers cette île... Et quand il vit la reine, si belle, il se prosterna devant elle et lui baisa les pieds. Il oubliait l'eau qu'il était venu conquérir. Il oubliait la longue traversée, et ses colères... Quand il se releva, la reine souriait.

- Bois, dit-elle...

Les mots qu'elle disait, il les comprenait. Et ce

n'étaient pas des mots qu'il avait appris. Il se pencha, puisa de l'eau dans une feuille... Alors il eut peur que l'eau se change en terre avant d'arriver à ses lèvres. Il élevait ses mains qui tremblaient, lentement, lentement... Et, au moment où l'eau allait toucher ses lèvres, la reine y laissa tomber une fleur. Et l'eau resta claire... Et il but, il but jusqu'à la dernière goutte cette eau qui le liait d'amour avec la plus belle des femmes.

*

Les chemins de terre ne mènent nulle part. Quand un garçon du Clamadou avait pris un de ces trains qui sentent mauvais pour aller vers le pays de l'intérieur, au retour il ne savait rien raconter de beau. Paquita l'a bien vu, dans la ville voisine : des maisons hautes et grises, fermées de toutes leurs fenêtres ; des vitrines glacées entre ses mains et tout ce que l'on voudrait toucher ; des objets inutilisables portant sur des étiquettes des sommes que jamais on ne possédera. Au milieu des rues, de lourds tramways qui vous amènent à toute vitesse avec un bruit à vous donner mal au cœur... Et tous ces gens, tous ces gens affairés à des riens, qui semblent tourner en rond, chacun voué à sa besogne pour toute sa vie, avec un parler et des gestes semblables. Au Clamadou tout le monde fait le même travail, mange le même plat d'anguilles, et pourtant chacun garde son cœur nuancé, sa pensée différente de toutes les autres. Quand Paquita pense au départ, ce n'est pas vers ces chemins gris où rien de coloré ne passe plus : c'est, par les innombrables routes de l'eau, de beaux départs endiamantés de rêves... Si elle s'en va un jour...

Elle cherche dans les divagations du vieux quel pays recèle le plus de magie, non parmi les pays derrière elle, mais dans les pays au delà de la mer, ceux que sa mère est allée voir sans doute et que son père parcourt un à un.

Des semaines, des mois toujours semblables, effran-

gent les vagues sur les bettous. Le vieux Garric est mort, après des semaines et des mois de causeries sans suite où tout ce que peut savoir un vieil homme qui a passé sa vie sur un étang riche en légendes, il l'a appris à Paquita. Maintenant il va accomplir sa dernière course sur l'eau. Le large radeau construit pour les cercueils emporte le sien, poussé lentement à la gaffe par des hommes silencieux. Derrière, dans les barques, les hommes, les femmes, suivent. Le convoi se reflète, noir, dans l'eau verte. Les coups de rame se répondent, de bettou en bettou. Départ qui ressemble à une dernière visite aux coins où l'homme a tant bataillé contre cette eau qui pleure tout le long du convoi...

Paquita songe qu'on ne confie pas son ami l'étang mais à la terre parce que maintenant l'étang ne voudrait plus de lui. Il a fallu enchaîner la belle morte et lester son bateau pour qu'il la gardât.

Et l'a-t-il vraiment gardée ?

V

Tous les ans, le syndic et les prud'hommes appelaient les pêcheurs au port pour leur partager l'étang. Ils partaient tous, en habits propres, sur des bateaux lavés comme pour une parade. Paquita regardait s'éloigner leur flottille sur l'eau lisse. Cette surface sans brisure lui rappelait l'immense miroir d'une seule pièce que surplombe la Princesse de « Serpentin Vert », quand elle doit descendre de la noire montagne abrupte, avec le seul secours des petits crampons d'or de ses souliers et le risque de briser, comme le veut le maléfice de la sorcière, la merveilleuse glace où se double le ciel.

Comme le don d'un conte de fées, les hommes invoquaient la chance. Pour plaire à cette aventurière, ils s'étaient longuement lavés et rasés, maintenant ils l'appelaient dans le silence, ou plutôt ils s'offraient à elle. Car selon le numéro qu'il allaient tirer au sort ce jour-là, le lot de toute l'année changerait ; des filets lourds à la pêche médiocre, de l'aisance à la gêne, de la joie au souci quotidien.

Dans la boîte où se mêlaient les petits carrés de papier pliés, tous pareils, la surface de l'eau se cassait en pièces géométriques, impénétrables les unes aux autres. Des lignes rigides limitaient chaque part, coupaient au couteau les vagues dans toute leur profondeur, jusqu'à la vase du fond. En deçà de la limite, on était propriétaire, libre de placer ses filets, de musarder, d'insulter les poissons à l'époque où ils sont « fiers » et où ils sautent sous le nez de leur ennemi, comme pour se moquer de lui. Au delà une barrière invisible empêchait les lignes de passer, on était chez le voisin, il fallait respecter ses prises possibles. Seuls, les poissons ignoraient ce factice damier, suivaient leurs habitudes, miroitaient indifféremment dans toutes ces cases qu'ils ne devinaient pas. Mais parce qu'ils préféraient cer-

tains passages pour aller vers la mer, certaines anses, les fonds tapissés de hautes herbes, les parts restaient toujours inégales, et chaque tirage créait des malchanceux qui, dès leur numéro sorti, savaient quel pauvre rendement donnerait leur travail, pendant douze mois.

Martrou grognait :

- Il pleut toujours sur les mouillés. Je n'ai pas besoin d'y aller, je sais que j'aurai le même carré. Ça fait deux ans que j'y pêche et on dirait que la déveine passe le râteau devant ma barque.

Il y allait tout de même, se demandant s'il ne conjurait pas la déveine à force de la dénoncer.

Le Rouquet gardait son visage habituel, les poils si clairs, si fondus dans la teinte rousse de la peau, qu'on ne savait pas s'il sourcillait, et cela inquiétait un peu.

- Moi, pour avoir de la chance, je n'ai pas de la chance. Mais on noue les deux bouts, en tirant bien. Pour la femme ce n'est pas gai quand même.

- Le Taparot, lui, a toujours bonne main.

- Naturellement, dit la Régine, sa femme fait tout ce qu'il faut pour ça.

Les rires dissipèrent un instant l'inquiétude.

Mais les plaisanteries ne duraient guère. Sensibles pour tous, les bonnes et les mauvaises fées entre-croisaient au-dessus de leurs têtes leurs vols hésitants. Il fallait attendre qu'elles se posent, attendre sans rien faire ; le moindre geste, le moindre mot pouvant être interprété par on ne savait quelles obscures puissances. Qui donc oserait croire à la libre volonté des hommes, aux résultats de leurs efforts, qui pourrait, comme on le fait à l'école leur donner à choisir le sens de leur vie ? Les gens qui parlent ainsi manquent de la « double vue », tout leur semble bizarrement limpide et déterminé. Les pêcheurs plus proches des continuels sortilèges de l'eau, ont tous, au moins une fois dans leur vie, communiqué avec l'au-delà. Parce qu'ils croient à

l'inconnu, ils devinent un monde invisible, ils sentent la poussée, sur leurs épaules, des mains qui les mènent.

Comment obtenir la rupture d'une longue chaîne de misères, quand une fois on a déplu à la chance ? On ne peut que se faire petit et courber les épaules. Même dans les mains de l'enfant qui tire au sort, les sorcières troublent les numéros.

Ils sortent un à un :

- Partie n°7 : Monsieur Rouquet.

Ce dernier reçoit une claque sur l'épaule. Tous les yeux sont tournés vers lui. On entend à peine distincts : « Le veinard », « Il en a de la chance ». Lui, sourit à peine, sans un geste, mais sa joie est grande. Le numéro 7. Un fameux coin près du barrage de Mategoi ; un coin tapissé d'herbes où les poissons se réfugient l'hiver...

- Partie n° 3 : Monsieur Prades.

Encore un bon lot, près du barrage du Tamaris. Du loup, de la lisse. Et deux fois grand comme les autres quand les eaux restent hautes.

- Toujours les mêmes, grogne Martrou, qu'est-ce qui va nous rester aux autres ?

- Partie n° 10 : Monsieur Reverdy.

- « M... ». C'est le grand Guzas qui se fâche. Voilà trois ans qu'il tombe mal. Il sort en bousculant ses voisins. Léotard hausse les épaules.

- Il ne faut pas s'en faire pour lui, dit-il au Rouquet. Il se rattrapera sur nous ou sur les eaux des Pâtis, la nuit. Il n'a fait que braconner toute sa vie, le salaud...

- Partie n° 13...

...C'est fini.

Les hommes s'éloignent avec des mots contenus, soucieux de se montrer solides devant l'année à venir. Les femmes ont moins d'amour-propre. Celles qui ont le « bon numéro » rient toutes seules et marchent en se dandinant un peu. Les enfants extériorisent leurs sentiments, reflets de

la chance familiale, avec toute leur force.

- Maman, maman, crie le petit Henri de la Bessoune, maman, Louise du Grand Guzas m'a battue.

La Bessoune se dresse devant la Régine.

- Tu pourrais faire attention à ta petite, elle devient méchante comme un moustique.

La Régine défend sa fille :

On le sait que ton fils c'est l'œuf de la poule blanche.

- Et ta fille, c'est un poison, oui, un poison, aussi brute que son père.

La gamine imite moqueusement les attitudes maniérées du petit garçon :

- Mais regarde-moi ça, maman, on dirait qu'il est en sucre...

Et Henri se met à hurler, tandis que sa mère clame :

- Avec ses airs de coupe-tout, c'est pas un homme ton Grand Guzas. Si c'était un homme, il t'apprendrait à vivre.

- Je te conseille de dire ça devant lui. Il te le rentrera dans le gosier.

- En attendant, il t'en fait porter tellement, que tu ne passerais pas sous le portail de Saint-Just.

- Quand vous aurez fini de piailler, dit le Rouquet. Allez, oust... On vous laisse là.

- Té, Je vais monter dans l'autre barque, coupe la Régine, que je crois que je la f... à l'eau.

Léotard rentrait dans son bétou, espaçant ses coups de rame avec la régularité souple qui lui était coutumière, et Paquita, assise en face, n'osait lui demander quel avait été leur lot. Le pêcheur gardait ce silence, ce visage immobile qui figeaient les Garric dans une attitude orgueilleuse.

Céline, qui était restée au Clamadou, l'attendait sur la plage :

- Eh bien ?

- Nous avons le plus mauvais carré de l'étang, prononça l'homme d'une voix égale.

La femme, dressée par des années de mariage, ne répondit rien. Les enfants aussi se taisaient. Rien, ni un regard, ni une attitude, ne pouvait retenir le caprice du mauvais sort qui venait de passer.

Et Paquita sortit sur le seuil de la porte. Elle étouffait dans cette acceptation. Elle éprouvait un besoin physique de révolte, de bruits, de mots échangés. Au coin de chaque maison l'eau luisait, paisible, moirée de couleurs bleues et vertes qui frissonnaient sous l'air immobile.

VI

Le Clamadou ne pouvait pas garder ses morts. On les emportait comme d'un bateau à l'ancre, on allait les rendre à la terre, de l'autre côté de l'étang. Et les flammes tourmentées des pins du cimetière, le soir, touchées par le couchant, tendaient un appel vers le souvenir des vivants, à travers les reflets de l'eau.

Un cimetière curieusement creusé en terrasses au creux de deux collines qui haussaient l'épaule pour l'abriter : un cimetière de village avec des tombes dispersées, chacune individuelle, rêvant à part des autres ; un cimetière mal soigné, mais fleuri comme un jardin. Au pied des croix, des barques sculptées, pareilles à des jouets d'enfants laissés là un instant, appelaient la joie et l'ardeur des bébés ; un cimetière au repos chuchoteur, planté de pins. On s'y rendait pour prier les endormis, la veille d'une longue traversée, comme des divinités protectrices. Le repos y paraissait léger, sensible, attentif, proche du réveil. Les noms sur les croix révélaient des origines diverses et lointaines : la population flottante du port, les marins, les dockers venus de partout, laissaient là des épaves. Ceux-là attendaient longtemps de rares visites. Amarrés plus que leur famille à l'escale où leur vie se cassa, ils espéraient peut-être on ne sait quel appareillage. Ce cimetière n'était point funèbre. Ce peuple de l'eau, à force de frôler la mort, l'avait à demi apprivoisée. Elle leur confiait ce qu'elle avait de passager et d'incertain et que sa prison n'était point si fermée ni tellement silencieuse, et qu'elle était une amoureuse plus passionnée que la vie même.

Tout le jour les bêtous qui sillonnaient l'étang allaient et venaient du cimetière au Clamadou, chemin familier... Les pins servaient de repère et ne portaient pas malheur.

Ainsi Paquita à chaque pas trouvait la mort. Elle se

révoltait devant la familiarité des autres et leur acceptation pour cette fin terrible qui la révulsait toute. Cela devenait une hantise : le soir, sous ses paupières, avant de s'endormir, elle revoyait le noyé de la plage, le vieux grand-père rigide dans ses beaux habits, avec ses lèvres serrées sur le secret qu'il connaissait maintenant mais qu'il ne dirait plus.

Surtout elle croyait voir au fond de l'eau la femme enchaînée, et, tout autour de l'étang, sa garde de torches également espacées avec leur reflet tremblé sur les petites vagues couleur d'encre, et les hommes immobiles qui veillaient sur cet invisible sommeil.

- Fainéante ! disait Céline à Paquita, tu ne sais rien faire de tes dix doigts. Si au moins tu tenais un bas à tricoter, ou des chaussettes pour tes petits cousins, tu n'aurais pas l'air si désœuvrée, que tu me fais vergogne.

Paquita poussa un bâillement comme une plainte.

- Aï ! que me aburro, tia mia !

- Tu ne sais que bâiller et te mirailler.

La nièce accordait peu de poids à ces observations tous les jours renouvelées. Elle se trouvait toute préoccupée de son corps en métamorphose. Le soir, dans son lit, elle caressait le bout de ses seins pour calmer leurs picotements. Le jour elle se lavait toute, soigneuse comme une chatte, et s'attardait devant son miroir. Elle aimait tenir la maison propre, mais le ravaudage ou le nettoyage du linge des enfants la rebutait. Elle attendait elle ne savait quoi.

Chaque matin, tendait une promesse chaque fois renouvelée. Chaque crépuscule, le phare appelait de sa lueur tournante un monde inconnu qui devait s'ouvrir. Souvent le sommeil versait à l'adolescente des rêves peuplés de merveilles. Certains jours tout se dissolvait dans la lumière grise d'un soleil voilé de nuages. Toute magie fuyait l'étang. Seul restait le Clamadou et son odeur de poisson, sa dure existence qui enlaidissait jeunes les femmes de pêcheurs. Et Paquita se sentait trembler de révolte. « Pas

moi ! »

Le lendemain, adoucie par une floraison nouvelle de son corps, elle espérait encore des dons gratuits et superbes apportés de la mer dans un bateau couleur du temps.

Un jour arriva un marin, tout neuf dans son maillot bleu. Ses cheveux noirs collés à son crâne, ses yeux de jais, ses lèvres rouges, semblaient peints comme sur le visage d'un jouet. Il vivait cependant et même il vivait plus que tous les autres hommes que connaissait Paquita. Il chantait un parler rapide où la fille reconnut, mal familiarisée d'abord, la langue de sa mère. Cette langue qu'elle se parlait tout bas, rarement tout haut, la langue des songes et des projets secrets, la langue des soirs de colère, dans laquelle on s'inquiète et l'on promet de se venger, celle qui sert à intriguer les petites compagnes et les garçons, celle dans laquelle on habille les plus gros péchés au confessionnal pour qu'ils passent sans éclat sous l'absolution avec un front voilé ; cette langue, son domaine personnel, appartenait aussi à ce jeune homme. Il en usait comme de son bien propre, et Paquita s'offusquait. Mais il parlait de sa mère et l'enfant devint joyeuse tout de suite.

Il s'appelait Sanchez. Il demanda son prénom, à elle, et immédiatement la tutoya.

- Je suis venu avec un bateau d'oranges que nous avons chargées à Palma. Tu sais comment c'est : la veille des départs on va boire en regardant le paseo et le soir on va voir danser.

- Palma ? Où est-ce ? C'est loin ?

- Trois jours de mer, avec notre bateau.

- Et par le train ?

- Mais, hija, c'est une île : Les Baléares! Tu vois, dans la Méditerranée, par là-bas, tu passes le long de la côte, tu laisses par côté Port-Vendres, Barcelone et Tarragone et tu arrives.

Ses grands gestes inscrivaient une carte dans le ciel.

- Et que fait-elle ma mère, là ?

- Elle me l'a dit, qu'elle ne t'avait pas revue depuis que tu n'étais pas plus haute que ses hanches. Mais ce pays, ici, c'est bien comme elle me l'a raconté ! Et tu restes là, pobrecita ? Je comprends qu'une femme comme elle soit partie !

- Elle m'a laissée.. Elle n'a pas écrit...

Paquita se sentait lourde de larmes, prêtes à couler sur elle-même qui « restait là ».

- Elle a eu du mauvais temps, avant de trouver un bon travail. Elle ne voulait pas se plaindre. Maintenant, oui, elle est bien.

Sanchez revoyait le chaud café fleurant l'anis, le moscatel et les olives aux anchois, où, sur une estrade basse, la fugitive faisait claquer ses talons et ses castagnettes. Son numéro achevé, elle s'accoudait à la table des consommateurs pour les inciter à boire. Sanchez se rappelait son trouble et le rictus de désir que donnait à tous les marins du café ce corps encore palpitant et odorant de la danse, si proche d'eux, comme dénoué pour un instant, et si près de bondir encore.

- Tu es aussi belle qu'elle, Paquita, mais pas la même, plus... plus française ; non, pas française, plus menue.

La jeune fille regardait le marin. Dès cette heure il n'existait plus qu'un marin au monde, un marin à la fois enfant et jouet, pour qui toutes les escadres se déployaient en éventails devant les ronds rouges des ports sur les cartes l'école. Il naviguait seul sur les cuirassés et sur les voiliers, il plongeait dans les sous-marins, blotti comme dans une coquille de noix. Il portait toute la vie de la mer sur son visage tout neuf. Tous ses gestes caressaient des retroussis de vaguelettes. Et dans sa voix la houle de la mer devenait une phrase espagnole.

- Et tu as voyagé, Sanchez ? dans quels pays ?

Déjà elle s'intéressait au message plus qu'au message.

Non, il n'avait pas voyagé beaucoup. Mais pour ne pas laisser vide l'attente de ces yeux lourds posés sur lui, il raconta des histoires, avec de grands mots sonores. Ses histoires se peuplaient de son pays, tout naturellement, parce que seul son pays l'avait ému. Il parlait des oliviers, si larges que leurs troncs paraissent la bataille corps à corps de deux énormes bêtes inconnues, figées depuis mille ans dans leur morsure. Il parlait des figuiers de barbarie avec leurs fruits ironiques qui se vengent d'être cueillis. Et des orangers fleuris dont l'odeur est si forte que le soir, sous leurs branches, les filles sont assez saoules pour se laisser caresser. Et des pêcheurs qui regardent le soir, en claquant des mains, danser des femmes.

- Ce n'est pas comme les pêcheurs d'ici, se plaint Paquita, ils sont si tristes !

- Ils sont comme leur pays, pensa tout haut le marin.

Il regardait la grisaille de l'eau, celle plus foncée des collines, et au fond, dans la large ouverture de la plaine, qu'on devinait immense jusqu'à la courbe du ciel après l'imperceptible ligne où finissait l'eau. Comme un château de brume se dressaient les tours de Saint-Jean qui écrasaient Perpignan, la ville à peine distincte du sol.

- Il fait mauvais temps aujourd'hui ; en été c'est tout bleu et roux, c'est plus gai.

Sanchez ne parut pas l'entendre.

- Elle me le racontait, ta mère, qu'elle n'avait pas pu y rester. Elle s'était assise près de moi. Elle m'avait d'abord demandé où j'allais, en riant :

- En France, au port de Palus, avec un chargement d'oranges.

Et elle avait aussitôt perdu son rire. Elle semblait

regarder un rève et elle parlait toute seule :

- Le Palus... Le pays de mon mari. Un pays plat, des marais salants et des sentiers où le sel brûle les sandales... des étangs où passe la fièvre le soir.. Jamais je n'ai entendu crier le vent comme là... A un bord de l'étang des petites collines rongées comme des os brûlés... de courtes herbes grasses qui ne fleurissent pas.

- Tu t'ennuyais beaucoup là-bas ?

- J'avais une petite fille... Ce n'était même pas au port qu'on logeait ; c'était dans un îlot tout petit. Et dans cet îlot, dès qu'il faisait vent marin et haute mer on ne pouvait plus sortir de prison... Tu iras, Sanchez, tu verras ma fille. Elle va avoir quatorze ans... Si tu l'avais vue, petite, comme elle était jolie...

- Et voilà ! Je suis venu.

Il souriait, tanguant doucement sur ses hanches. Il ne pouvait rester immobile. Il regardait tout ce gris en camaïeu jeté sur l'étang, les maisons, et la fraîche adolescente, devant lui, qui éclatait de couleurs vives.

Il s'étonnait qu'une fille regardât aussi longuement un garçon, si droit dans les yeux avec un entêtement apparent à comprendre des choses qu'il ne savait pas inscrites sur son visage. Et cet air étonné qu'elle avait...

- Alors ? elle est heureuse, ma mère ?

Pour le petit marin qui avait grandi dans le dénuement de la maison de ses parents, accoutumé aux pauvres robes de sa mère, le café où vivait la danseuse, les bijoux de clinquant, les souliers aux talons couverts de strass, représentaient le luxe, le bonheur.

- Ta mère ! Elle ne se passe de rien. Je l'ai vue avec trois robes différentes dans un seul soir : des robes de soie et de velours.

- Et des châles ? questionna l'enfant, fiévreuse. Elle aimait les châles et les éventails. Elle m'en a laissé deux quand elle est partie.

- Oui, des châles. Elle en portait un à sa deuxième danse tout brodé d'oiseaux. Et les oiseaux semblaient s'envoler quand elle dansait...

Paquita voyait passer dans le récit du marin une merveilleuse salle dallée de marbre où sa mère, entourée de chuchotements flatteurs dansait dans des parures royales, pour le seul plaisir de danser. Elle devait se promener le soir dans ces bois d'eucalyptus qui sentent fort, et, comme elle le racontait du temps où elle était fille, écouter des sérénades derrière un mirador.

Le marin, lui, revoyait tout en parlant la danseuse telle qu'il l'avait laissée, si belle quand elle dansait, transfigurée par la musique, le décor et les lumières de la petite scène, l'envol des châles, les mouvements voluptueux de son corps, les applaudissements et les désirs des hommes. Mais il la revoyait aussi, près de lui, avec ses, cheveux teints, le koll qui allongeait ses yeux et par instant sa bouche amère qui lui causait un malaise inexplicable. Il ne savait exprimer ce qui le charmait dans cette maison bruyante ; on pouvait là s'appuyer des deux coudes sur la table, allonger ses pieds sur la chaise d'en face. Le verre d'anisette ou de moscatel ne coûtait pas cher. Les mouches dessinaient sur le marbre des ronds noirs qui découvraient, lorsqu'elles s'envolaient, des ronds sucrés de sirop rose ou vert et elles bourdonnaient au plafond dans des guirlandes de papier tressé dont elles avaient pointillé la couleur. L'air de la petite pièce se chargeait de tant de bruits qu'on y pouvait crier à son aise tout se perdait dans cette densité de sons ; l'atmosphère épaisse de fumée de tabac et d'odeur d'alcool durcissait tous les gestes. Là on était chez soi, libre. Les femmes passaient, demi nues, portant et entraînant avec elles l'odeur forte et sensuelle de leur corps qu'avait exaspéré la jota ou la rumba qu'elles venaient de danser. Elles se penchaient sur lui, s'asseyaient quelquefois et la tiédeur de leur chair moite passait dans la chair de l'homme et rien

n'existait plus que cette promesse de volupté.

- Et le port ? C' est un vrai port ? demanda Paquita.

Un vrai port, Palma ; rouge et bleu comme les oranges et le ciel. Un port où passent beaucoup de grands bateaux, où de riches touristes débarquent tous les jours... Et sa mère participait à cette vie merveilleuse... Ces riches inconnus qui venaient de tous les ports du monde devaient connaître sa mère...

Sanchez et Paquita se regardaient dans les yeux, aussi jeunes de cœur l'un que l'autre, croyant se comprendre par cette communion de lumière qui, pour chacun, faisait trembler près d'un point brillant sur leurs prunelles, sa propre image reflétée par l'autre. Et fascinés par ce miroir, chacun gardait l'intégrité de sa pensée, incapable de la transmettre. Ils restaient murés, lui dans son souvenir, elle dans son rêve forgé de mots et ils ne pouvaient même sentir qu'ils se mentaient.

- Je vais partir, dit Sanchez.

Elle s'étonnait, comme s'il avait été naturel qu'il restât, que cet échange de rêves se prolongeât longtemps encore... Elle le vit s'éloigner le long de l'étang. Elle s'attachait, immobile. La pluie commençait à tomber en lignes ténues qui ombrageaient là-bas la mince silhouette bleue. Tout à coup, comme il se tournait, comme si ce long regard le touchait, il glissa sur le sol mouillé.

- Sanchez ! cria Paquita.

Déjà il se redressait, agitait son bras en l'air d'un geste d'insouciance. Sa petite ombre ne fut plus perceptible dans la bruine flottante qui soudait le ciel à l'eau. L'adolescente la cherchait encore, penchée en avant, les lèvres entr'ouvertes, le souffle court. Soudain elle se redressa avec une inspiration profonde. Elle écoutait, dans le silence qui se reformait autour de sa respiration sans cesse coupée, dans la solitude que la pluie resserrait encore autour d'elle, et, dans ce silence elle entendit battre son

cœur.

Il frappait à grands coups dans sa poitrine et sur ses tempes par des marteaux de caoutchouc minuscules et invisibles. Il sonnait un curieux appel avec sa hâte involontaire, comme s'il marquait une halte ou un départ. Il roulait sa musique sourde, marquée de lenteurs brusques, puis reprenait son martèlement inexplicable.

- J'ai peut-être eu peur, quand il a failli tomber, songeait l'enfant en écoutant ce cœur bizarrement ému sans qu'elle sache pourquoi.

Elle n'avait pas eu peur. Elle était si près encore des jeux, des bousculades, des courses enfantines, qu'une glissade ne pouvait l'effrayer.

- C'est plutôt comme quand j'ai couru bien vite.

Oui, c'était cela. Longtemps elle était restée paisible, distraite, au milieu de son enfance, insoucieuse des saisons et des années, qui fuyaient au-dessus d'elle et lui paraissaient aussi indifférentes, aussi étrangères que ces oiseaux sauvages dont le vol ne s'arrêtait pas sur l'étang. Aujourd'hui, dressée par un appel qui s'adressait à son cœur sans que son esprit le perçoive, elle avait pris un grand élan avec toutes ses forces neuves. Elle avait couru vers la vie, vers sa vie de jeune fille qu'elle avait ignorée jusque là dans son climat puéril. Elle avait franchi sa première étape d'un bond prodigieux. Et devant elle, malgré le voile lourd de la pluie, sa jeunesse atteinte souriait. Tout semblait neuf, lavé fraîchement, paré de mille perles d'eau. Dans ce gris absolu, Paquita voyait des chatoyements de toutes les couleurs, comme l'immense arc-en-ciel qui ouvrait une porte inconnue. Elle tremblait de froid et d'étonnement, mal consciente de sa transformation que tout faisait pressentir cependant depuis des mois, peureuse de cette bête qui frémissait dans sa poitrine malgré sa volonté de la calmer, en étrangère désobéissante. Sans s'avouer l'éclosion nouvelle qui finissait sa vie d'enfant, elle formula

cependant dans son esprit :

- Je ne suis plus une gamine, puisqu'on me parle pendant si longtemps. Ce marin a causé avec moi comme avec une vraie dame.

Mais brusquement lui revint cette peur de la mort qui la hantait depuis les cadavres qu'elle avait vus, depuis qu'elle savait au fond de l'étang une femme noyée. Paquita se sentit périssable puisqu'elle changeait. Cette enfance passée, elle l'abandonnait pour se rapprocher de sa fin. Et, dans la peur, son cœur se calma.

Paquita, saturée de pluie, quitta la passerelle pour revenir chez sa tante. Elle portait comme un secret son émotion qu'elle ne savait encore nommer. La cuisine de la cabane, d'ordinaire si luisante et si nue se maculait de taches de boue laissées par les allées et venues incessantes des femmes du Clamadou qui affectaient de ne pas s'asseoir les unes chez les autres, prétextant les travaux du ménage avec un air affairé, ce qui ne les empêchait pas d'user la plus large coulée de leurs jours à des causettes où elles restaient debout. Il y avait là la Régine du Grand Guzas, la Jeanne du Rouquet, l'Eugénie du Tarapot, la Bessoune, pointue sous son foulard de veuve, même la Raymonde de Martrou qui traînait une jambe enflée. Tout cela prenait sa voix au plus haut de la tête avec un ton de surenchère. On eût dit les jacassements d'un groupe de pies quand, au crépuscule, elles se chicanent la place où elles dormiront dans un pin. Autour des commères, les enfants poursuivaient leurs jeux.

- Tiens la voilà, fit Régine.

- Viens un peu ici, cria très haut Céline à sa nièce. Alors tu donnes des rendez-vous à des marins, maintenant, et à un pas de ma maison ? Ah ! tu as bien le sang de ta mère. Je le lui dis, à ton oncle, que tu me fais venir les cheveux blancs tous les jours. Et qu'est-ce que ça va être, maintenant que tu seras fille.

Paquita frémissait de rage.

- Vous êtes des menteuses, oui, des menteuses.

- On t'a pas vue peut-être?

- Tout le monde pouvait te voir, dehors.

- Preuve que je ne me cachais pas ! Je ne le connaissais pas, ce matin ! je l'ai vu pour la première fois aujourd'hui. Il m'a apporté des nouvelles de ma mère.

Les femmes se rapprochèrent, frétilantes de curiosité, mais hostiles encore.

Et qu'est-ce qu'elle fait ta mère ? dit la tante. Où elle est ? Elle ne pouvait pas écrire, alors ?

La joie de Paquita vacillait comme une flamme dans le vent. L'image de sa mère dansant dans ses beaux châles, telle qu'elle l'avait vue à travers le récit de Sanchez, comment la livrer à ces curiosités brutales et moqueuses ? Avec des mots peureux elle répétait le conte défloré, à travers des exclamations ordurières.

- Et tu crois qu'elle gagne sa vie sans lever trop haut la jambe ? sifflait la Bessoune.

Céline brusquement s'indigna.

- Après tout, c'est sa mère ! Et taisez-vous vous autres. Toi, ma petite, tu marcheras droit, et quand il vient un marin, tu me l'amène ici et il me dit ce qu'il a à dire, à moi, qui suis ta tante.

Les femmes prenaient la porte, vaguement déçues par une scène trop courte et sans gifles. Régine dit encore :

- Pour « se parler », ça se voyait bien qu'ils « se parlaient ». Elle te tourne comme un gant, cette gamine.

« Se parler », au Clamadou, a le sens précis de parler d'amour, et même d'aller plus loin que les paroles. Mais comme Paquita reniflait de la pluie et des larmes sur sa manche, la petite Emilie de Martrou, se haussant vers elle, murmura :

- Quelle chance tu as, Paquita, d'avoir trouvé un

« bon ami ». Comment as-tu fait ?

*

Le lendemain, le marin revint. Etonné de ne voir personne au bout de la passerelle, il hésitait parmi des portes circonspectes où il n'osait guère frapper, quand la petite Emilie vint lui dire :

- Tu cherches la maison de Paquita ? Viens avec moi que je t'y mène. C'est mon amie.

Il regarda la pauvre pièce quasi nue où Céline cuisinait, tandis que Paquita baissait les yeux sur son tricot.

- Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

- C'est pour mon bateau, fit-il rapidement. Le capitaine voudrait repartir au plus vite et il n'y a pas assez de femmes pour décharger les oranges. C'est bien payé...

Une courte discussion où Céline affirme, par le ton plus que par les mots, son autorité sur Paquita, sa méfiance des étrangers, enfin son besoin d'argent...

Les deux jeunes gens vont l'un derrière l'autre sur la passerelle. L'étroit trait d'union de la terre à l'île a si souvent été emporté par l'eau que les pêcheurs, découragés, réparent à la va vite. C'est maintenant une échelle aux barreaux encore revêtus de leur écorce, hérissés de leurs nœuds. Sanchez court là-dessus, fier de montrer son adresse de matelot, son aisance au-dessus de l'étang qui clapote entre les bâtons, assez espacés pour qu'on puisse passer à travers. Paquita butée à ne pas se montrer peureuse, souffle court sur les talons de l'autre. Ils sautillent, et la passe est longue. Le garçon ne se retourne pas pour ne pas perdre du terrain. La fille regarde uniquement la barre où va poser son pied. Sur le sentier, ils continuent à défiler d'un pas rapide. Paquita se tait et boude un peu parce que les minutes passent sans apporter elle ne sait quels mots, qu'elle attendait.

Le bateau d'oranges est un lourd voilier espagnol, ventru, bas sur l'eau, avec une large bande peinte de jaune et de rouge qui se reflète, élargie et tremblée, dans l'eau du port. Les fruits le couvrent, le saturent de leur odeur d'éther. Des oranges, tombées, flottent autour de la coque brune. Deux « plateaux », longues planches de bois, joignent le bord au quai. Sur l'une passent des femmes aux mains vides, légères, comme les vierges folles. Elles s'arrêtent sur le pont, prennent les fruits dans une corbeille d'osier. Paquita a vite appris de ses compagnes qu'il faut placer les plus lourdes par-dessous, et au coup d'œil, avant de les soupeser dans main, les choisir dans le tas avant de poser les plus légères au-dessus, en pyramide. Les ouvrières se hâtent, se serrent les unes contre les autres, baissées, et quand le marin de surveillance détourne les yeux, la Raymonde glisse deux fruits dans son pantalon : pour les petits, dit-elle. Les corbeilles pleines c'est un lent défilé de vierges sages qui portent les flammes immobiles des fruits, reflétés au-dessous dans l'eau, tandis que la planche élastique plie et se soulève au rythme des pas. Quelquefois une jeune va trop vite ou esquisse un léger saut. Et c'est la dégringolade des oranges ; le capitaine crie :

- Vous n'êtes pas payées pour danser.

Les femmes protestent, les marins rient. Paquita ne s'ennuie pas. Elle suit la procession circulaire, elle fait les gestes des autres. Quand les bras sont las, on place la corbeille sur sa tête sur un mouchoir tordu en rond. On va, les coudes écartés, les poings sur les hanches, le cou droit, et, sur la nuque on sent une main durement posée qui pousse vers le quai comme un regard : les femmes disent que ce sont les nerfs. Paquita sent bien que c'est un contact. Elle a répondu en espagnol à quelques mots de Sanchez, et les marins lui parlent un peu. Elle se devine obscurément préférée par ces hommes dont elle sait la langue. Elle est bien dans sa lassitude, dans sa raideur d'automate qu'elle

acquiert peu à peu pour ce travail fait de quelques gestes toujours les mêmes, chaque minute répétés. Sans regarder elle reconnaît au contact de ses sandales l'élasticité de chaque point des planches, plus raides auprès du bateau ou du quai, plus souples à leur centre. Elle sait quel endroit du pont sonne bizarrement creux sous un coup de talon plus sec. Elle est chez elle au milieu de ces fruits d'Espagne et de ce bruit.

Cette nuit-là Paquita fit un rêve. Elle se voyait couchée dans son lit, immobile et les yeux grands ouverts, perdue dans l'attente de quelqu'un qui devait venir. Soudain Sanchez fut là, un Sanchez étonnamment calme et silencieux, et Paquita sut que c'était lui qu'elle attendait. Ils restaient sans paroles l'un près de l'autre. La jeune fille sentait que cette fatalité de ce qui allait exister entre eux pesait autant sur le marin que sur celle-même, mais un engourdissement étrange la ligotait. Tout à coup Sanchez se trouva plus près encore, et il posa ses lèvres sur les lèvres de Paquita. Elle sentait le contour précis de cette bouche, elle s'étonnait de la trouver si froide, elle s'inquiétait d'un baiser qu'elle n'avait pas voulu, mais elle ne tentait pas le moindre mouvement.

Il fallut tout à coup que Sanchez aille voir si tout était bien dans un pays lointain. Paquita le savait ; elle trouva naturel qu'il eut disparu sans qu'elle l'ait vu partir, et sans explication entre eux. Peu après, sa tâche faite, il était là de nouveau. De nouveau reprit l'étrange baiser immobile à lèvres fermées. Paquita sentait la tête du jeune homme poser sur sa joue, sans pesanteur, mais perceptible par les infimes détails du grain de sa peau. Elle sentait le souffle de sa respiration passer, court et froid. Mais elle vivait par le contact de la bouche si nettement dessinée sur la sienne, et par là leurs deux vies se fondaient complètement.

Paquita ne sut pas à quel moment le baiser avait

cessé, ni comment Sanchez était parti. Le sommeil emportait le rêve et l'enfant vers des régions éloignées l'une de l'autre. Au réveil elle rougit de son abandon. Elle trouvait curieux de se rappeler ce rêve alors qu'elle oubliait presque tous les autres.

VII

- Tio, dit Paquita, je veux apprendre à ramer.

Céline s'insurgea comme devant une velléité d'indépendance.

- Et le savonnage, alors ? Je le froterai, je le taperais, je le rincerai, et tu ne me charrieras même pas de l'eau ? Et qui fera feu à la soupe, pour ce soir ?

- C'est dimanche !

- Pour moi, ce n'est jamais dimanche, constata la femme, qui ne voyait pas au delà du seuil de sa maison et de ses obligations ménagères.

- Toi, trancha le mari, les choses de l'étang ne t'intéressent plus. Pour toi il n'y a que les gosses qui comptent, et la lessive, et la vaisselle.

- Et que voudrais-tu, alors ?

- Mon travail, tu ne le vois pas. Si Paquita se marie dans le Clamadou, comme de juste, ça plaira à celui qui la prendra qu'elle sache tendre un filet ou prendre un grain. Ça lui fera du bien de l'apprendre.

Et l'oncle et la nièce détachèrent le bettou, glissèrent, face à face, sur l'eau couleur d'étain.

- Tu comprends, disait la petite, c'est trop long de faire le tour de l'étang à pied. Puisque maintenant je travaille au port, j'y serai plus vite le matin avec la barque. Et je rapporterai le soir toutes les provisions pour la maison, tandis qu'à la main c'est lourd.

- Et tu ramèneras le baril d'eau douce, dit Léotard content de se décharger d'une corvée peu fatigante mais longue et souvent répétée pour le hameau sans fontaine.

Décembre laissait les bords de l'étang pelés par le vent et le froid des jours précédents, nus et bruns, comme le cadre de noyer foncé du miroir liquide. Le soleil luisait sans illuminer l'eau dans sa profondeur. Des traînées vertes

marquaient les endroits où le fond laisse pousser des herbes mêlées qui abritent les poissons. Sous le bruit des voix l'air tremblait comme du verre. Léotard respirait profondément ce soleil épars dans toute la transparence qui baignait ensemble son corps et celui de sa nièce. Il jouissait de la lumière après les jours gris précédents ; il jouissait du dimanche, et du goût de ramer que manifestait cette petite fille. Il tendait ses bras, ramenait les avirons vers lui, les soulevait, les plongeait à la fois mécanique et souple, cherchant à rendre la perfection de ses mouvements éclatante, pour montrer que mener une barque doit être un acte aisé et naturel, pour peu que le bétou fasse corps avec le rameur.

- Vous êtes le plus fort marin de l'île, Tio ?

Elle disait vous, soudain, affirmant et interrogeant à la fois. Léotard se sentit touché, flatté dans son amour de l'eau et dans son amour-propre de pêcheur par cette enfant de qui il s'était à peine occupé.

Les femmes n'avaient point négligé de lui conter la visite de Sanchez, les nouvelles de sa belle-sœur et maintenant il se rendait compte que sa nièce n'était plus une enfant. Ne gagnait-elle pas déjà une bonne semaine au port, à décharger des oranges, alors que d'autres femmes du Clamadou s'obstinaient en d'obscures besognes ménagères qui ne portaient jamais d'argent neuf dans les maisons ?

- Tu es plus nerveuse que les autres, dit-il, dédaigneux de répondre à la louange, mais remarquant que les fines mains brunes tremblaient en se serrant sur les rames.

Le bétou, mal dirigé, allait au hasard sur l'étang.

- Lève les deux bras bien ensemble... Tu n'enfonces pas assez droit... Doucement, bon Dieu, tu nous feras boire... Arrête un peu.

Lasse, elle laissait ses mains inertes sur se genoux. Elle le regardait avec une confiance infinie, comme si avec

cet apprentissage il lui donnait quelque miraculeux cadeau... une liberté inconnue, celle des gens qui savent assez pour se mener tout seuls.

Et Léotard fut pris d'un grand désir d'expansion. Cette petite, frémissant d'un secret qu'elle ne révélait pas, pouvait bien par surcroît prendre un peu de son secret à lui. A la fois respectueuse et camarade, elle était bien la confidente qu'il lui fallait.

- Tu te souviens de l'histoire que racontait le vieux ? Je crois bien que c'était un conte... Mais si c'était vrai, pense, si c'était vrai...

Il interrogeait l'eau immobile.

- Sais-tu que si je trouvais seulement ce miroir d'argent qui lui pendait à la ceinture, en le vendant à Perpignan (je sais la boutique, c'est un homme que je connais) il y en aurait pour rebâtir le toit de la maison et acheter de la viande tout l'hiver.

- Tu crois qu'on t'en donnerait si cher ?

- Ça vaut des sous, ces vieilles choses. Pense, Paquita, à tout le mal que j'ai pour nourrir tous ces petits et une femme. Et quand on a tiré un mauvais carré d'eau et que les poissons se moquent des filets, on a froid, on se gerce les mains, on se saoule de peine pour pas grand-chose. Et ces bagues qu'elle avait aux doigts ? Je te dis, moi, qu'on pourrait acheter un bateau neuf, tout neuf, plus grand que celui du grand Guzas. Et on payerait comptant. Et quand un ménage a ça devant soi, après, on peut marcher.

Paquita regardait autour de l'étroite place où elle était assise ; partout cette eau, surface mystérieusement limpide qui cachait tant de secrets. Elle frémissait, imaginant le squelette enchaîné, caché sous des pieds de vase, gardant par delà les siècles ses richesses inutiles. Si on les lui volait, elle se vengerait.

- Comment la trouver, dit-elle ? C'est trop grand.

- Je n'ai pas peur de chercher longtemps, fit l'homme. Mais surtout ne dis rien à ta tante, ni à personne.

Il la fait jurer avec un grand signe de croix après lequel elle baisa son pouce. Puis, sans mot dire elle reprit les rames. Elle soulevait l'eau d'un mouvement toujours recommencé comme si, tendue vers une impossible jonglerie, elle eut voulu enlever au bout plat de chaque bras de bois une brillante sphère liquide pareille aux boules de verre des équilibristes. Chaque fois l'eau fuyait, glissait en perles rondes, dont les dernières paraissaient opaques comme du mercure. Il parut à Paquita que son oncle, penché sur le trésor de la morte, tâchait aussi de saisir un fluide mirage qui lui laisserait les doigts lourds et moites, toujours inutilement ramenés du fond vers le ciel immobile.

Tous les efforts des pêcheurs du Clamadou ne ressemblaient-ils pas dans tous les gestes de leur vie, à celui-ci ? Ainsi chaque matin penchés sur l'eau, pouvaient-ils à peine lui arracher, avec les filets qui se faisaient plus lourds au moment d'émerger, une mince pêche couleur d'argent comme ces fuseaux de glace, entre les joncs, minces lames de l'étang solidifiées en décembre, et que l'eau reprenait vite. Elle reprenait tout : cette vie qu'elle alimentait, elle l'attirait à elle par l'obligation d'une promesse quotidienne. Martrou, le Rouquet se reprochaient les heures qu'ils lui volaient pour leurs plaisirs. Les plus envoûtés, comme le Taparot, Léotard, semblaient avoir rencontré entre deux vagues les regards d'un de ces hommes qui vous endorment en vous regardant dans les yeux. Elle les reprenait à leurs femmes le lendemain des noces, et ils restaient toute leur vie plus curieux, plus passionnés des virées de vent, des passages d'oiseaux, de la grande palpitation qui fluctuait de la mer à l'étang, que des joies et des peines de celle qui attendait leur retour chaque soir.

Et l'étang ne tenait jamais cette promesse incertaine qu'il semblait renouveler solennellement les matins de

soleil. Ou plutôt n'étaient-ce pas les hommes qui se dupaient eux-mêmes, se berçant d'un espoir informulé dans un miracle où l'eau leur rendrait d'un seul coup tout ce qu'ils avaient donné d'eux-mêmes dans une merveilleuse chance qui leur ouvrirait une vie splendide et neuve ? Ce rêve inavoué les menait à la mort ? Partout la mort ; là où Paquita cherche un but, la mort, seule issue à la vie, à la seule vie qu'elle connaît, celle qui sera la sienne, la vie de femme de pêcheur au Clamadou au milieu de l'eau. Voici qu'elle s'y prépare déjà, gonflant ses mains sur les rames, rouge de fatigue, en face de cet homme si heureux dès qu'il est sur l'étang. Il a parlé, se confiant à elle comme à une grande personne, mais elle voit bien que pour lui elle n'existe pas. Il la regarde, il paraît l'écouter, et il n'entend pas son souffle précipité, il ne voit pas son front moite, ses dents crispées sur sa lèvre inférieure. Il ne devine pas qu'elle est à bout de forces. Par orgueil, elle ne veut pas se plaindre. Soudain, un long bourdonnement emplît ses oreilles. Elle lâche les rames à demi renversées. Alors, brusquement, il la secoue par les épaules, il prend de l'eau dans ses mains pour la passer sur ses tempes. Il crie : « Paquita ! » d'un ton angoissé. Elle sourit, heureuse d'exister encore, se demandant si elle a failli mourir. Elle se dégrafe pour mieux respirer. Léotard la regarde, gêné, surpris, mal habitué à de pareilles défaillances que ne se permettent pas les femmes du Clamadou. La petite passe son mouchoir dans sa robe pour sécher sa gorge et son dos. Le pêcheur, brusquement, perçoit son odeur chaude. Et tandis qu'il détourne les yeux, brusquement, la jeune fille comprend qu'il est en son pouvoir de troubler un homme en lui montrant sa peau, plus blanche à la naissance des seins.

Dès que, le soir, la bougie soufflée, Paquita fermait les yeux pour attendre le sommeil, elle sentait venir l'angoisse de la mort. Cela ne se formait pas en elle comme

une pensée, en continuité avec ses préoccupations quotidiennes. C'était vraiment une présence qui naissait, parfois d'un frisson imperceptible dans un angle de la chambre, d'autres soirs avec soudaineté ainsi qu'une visiteuse droite au pied de son lit. L'enfant tâchait de la chasser comme un cauchemar, mais cette idée bizarrement extérieure n'affectait pas le visage grimaçant, les menaces sinistres des mauvais rêves. On eût dit l'offre d'une eau dans un vase très mince les jours de grande soif, une eau plus qu'aucune autre transparente et brillante et fraîche dans la bouche, si attirante qu'on ne pourrait s'empêcher de la boire, bien que la sachant empoisonnée. Ou bien la voix qui cherche à vous bercer dans le sommeil, les nuits de grand vent où les marins se raidissent à tenir les yeux ouverts pour manœuvrer au plus près. Cette mort n'avait rien d'effrayant pour le corps qu'elle promettait de si bien apaiser. Mais Paquita savait que si, un soir, elle cédait au long appel silencieux de ce calme visage, si elle acceptait, comme les autres, de finir, malgré ce grand courage qui la distinguait de toutes les filles du monde, elle ne pourrait plus trouver en elle assez de force pour nourrir l'espoir indistinct qu'elle ne savait même pas formuler. Il fallait seulement ne pas consentir, lutter en elle-même contre la peur, s'entêter furieusement, en dépit de la vieille sagesse apprise tous les jours par les mots des grandes personnes. Et la petite serrait les dents, se raidissait dans sa révolte sans adversaire, mâchait des prières et des invocations, plissait ses paupières pour ne rien voir, jusqu'au moment où le sommeil la prenait d'un seul coup.

Elle se plaignit un jour à la Bessoune, la plus instruite du Clamadou, de cette présence invisible qu'elle percevait sans l'identifier.

- C'est quelque mort qui demande des prières. Fais brûler un cierge, il partira, dit la femme.

Et Paquita, le lendemain, prévint sa tante.

- Je ne rentrerai que de nuit avec le bettou ; ne m'attendez pas pour manger. C'est la fin du travail aux oranges, le bateau partira demain à la pointe du jour. Je toucherai ma paye, puis j'irai à l'église pour me confesser parce que c'est la Chandeleur demain. Je ferai la communion, et je rapporterai un cierge béni.

Céline et Léotard approuvaient.

- Ça va bien d'avoir un de ces cierges dans la maison pour allumer les jours d'orage.

La Régine dit à la jeune fille :

- Tu dois être contente de finir ton travail au bateau. Tu pourras rester un peu plus au lit le matin.

Paquita sourit, murmura « oui », sachant qu'il faut se montrer hypocrite avec les mauvaises langues. Elle cherche avec circonspection en elle-même, indécise de ce qu'elle éprouve, peureuse de trouver un chagrin à la place d'une joie au fond de son cœur, ce qui arrive souvent et dont se plaint sa tante.

- Elle chante, on lui dit un mot pour rire, et cette figure se tourne... Ah ! tu n'entends pas la plaisanterie, toi.

Surtout dans le ciel intérieur, les nuages arrivent trop vite pour qu'on les voie venir. Paquita, les jours du bateau, vexée par les femmes du Clamadou qui l'accusaient de chercher les marins espagnols, comme sa mère, se forçait à rester distante et sourde au milieu des sons du parler si proche de son cœur. Elle a voulu passer inaperçue au milieu des autres travailleuses, toute attentive à rythmer sa marche au balancement de la longue planche élastique, à sauvegarder l'équilibre de sa lourde charge parfumée, à fondre ses caprices dans la monotonie des gestes, à perdre sa personnalité dans la théorie des porteuses. Aujourd'hui cela va finir, elle se reconquiert.

- Je ne verrai plus courir les enfants le long du port, avec leurs ruses pour chiper quelque fruit. Je ne regarderai plus la drague soulever sa chaîne de lourds godets pleins

d'eau noire. Je n'entendrai pas, demain, les voix joyeuses des femmes et des marins.

Demain ce sera de nouveau la besogne du ménage, tatillonne et obscure et qui souille les doigts au lieu de leur donner ce pénétrant parfum d'éther des oranges. Surtout ce sera l'horizon clos de l'étang, le Clamadou fermé, sans fleurs et sans fontaine, immobile comme un bateau sur une chaîne rouillée, qui chasserait à peine les jours de plus haute mer.

- Et Sanchez ? Je vais donc lui dire adieu !

Il avait compris sans doute qu'elle voulait se montrer sérieuse comme une grande fille. Il ne lui parlait pas souvent ni longuement ; sachant d'ailleurs que le capitaine n'aimait pas les causeries entre les femmes et les matelots. Mais quand elle descendait la passerelle, les deux mains en anse pour tenir la corbeille dorée sur ses cheveux noirs, elle sentait le regard du jeune homme lourd comme une main sur sa nuque.

- En communiant, demain matin, je ferai un vœu pour sa traversée.

Rapidement, elle pensa :

- Un vœu aussi pour qu'il ne m'oublie pas et revienne vite.

Et Paquita s'aperçut qu'elle avait traversé l'étang sans penser à la mort.

La journée remarquablement brève bousculait les minutes sans qu'on puisse leur demander, dans cette rapidité, l'émotion heureuse qu'on attendait d'elle.

- Ici, on vit, pense la jeune fille.

Le mouvement, la diversité du petit port jaillissent de partout, s'amplifient dans le cœur de Paquita. Les bruits se haussent sur l'uniformité sourde des marteaux des ouvriers au bassin de radoub, qui se fondent en une basse continue. Le grincement des poulies, des cris d'enfants, un sifflet d'usine, le coup mat des rames qui claquent l'eau, le

ronron de la drague, se croisent et s'interrompent. Tout cela se pénètre si intimement, glissant d'une seule coulée sur l'allée d'eau, entre les quais, qu'on n'identifie pas chaque son. Et si la chanson d'un marin, menue dans la houle de bruit, se distingue par bribes comme la phrase mélodique d'un orchestre énorme, on ne discerne pas la voix frêle d'un homme du fracas inorganique, mais on devine l'expression compréhensible du bruit des choses. Les couleurs, elles aussi, se heurtent et se pénètrent. Les corbeilles bleues de maquereaux auprès du soufre en fleur, les tonneaux de vin près des entassements réguliers d'arbres équarris, les oranges et les pierres de charbon, et partout des cordages roulés, des tonneaux de goudron, des choses sans cesse déplacées et remplacées par d'autres, le va-et-vient incessant des dockers. Et des odeurs, si puissantes qu'elles deviennent consistantes dans la bouche et qu'on les goûte avec sa langue : odeur des coquillages et des fruits, odeur piquante du soufre, odeur lourde des vins, odeur des bois résineux, encore verte, et, balayant tout, la grande odeur de la marée qui soulève la poitrine comme si elle allait enlever tout le corps au-dessus de l'atmosphère pesante des quais.

Tout cela était la vie, la vie sensible. Cela se mouvait avec des hésitations, des reprises, des élans, une activité impossible à prévoir, avec le charme du spontané, de l'inattendu. A chaque instant surgissait un être, un acte nouveau. Les gens se parlaient, se riaient, se disputaient.

Et Sanchez était l'expression humaine de cette ardeur dans toute son intensité. Il était le plus vivant, le plus beau, le plus neuf des marins. Et demain, demain tout cela serait défendu. Paquita ne viendrait pas joindre ses gestes, son activité et sa voix à cette vie multiple. Sans elle, tout continuerait...

La journée finie, elle toucha sa paye. On lui dit :

- Tu es une bonne fille, tu fais du travail sérieux.

On t'embauchera de nouveau.

- Je le dirai à ma tante, répondit-elle.

- Paquita, cria Sanchez, tu ne viens pas me dire adieu ?

- Je vais à confesse, attends-moi, je suis là dans une heure.

L'église, nue et pauvre, se tapissait d'ex-voto, qui portaient, gravés en or, les noms des pays étranges où les marins du port, un jour de péril, avaient formulé la promesse de remercier Dieu et la Vierge publiquement, s'ils échappaient à la mer. Tous les océans montraient à travers ces inscriptions des vagues haineuses, prêtes à engloutir les hommes. Leurs menaces continuaient, au delà des prières exaucées pour tous les voyages à venir. Les femmes et les enfants lisaient pendant les offices les noms de tous les coins du monde où ceux qu'ils aimaient pouvaient mourir. Cela matérialisait leurs dangers, les éparpillait près de toutes les côtes, au large de villes inconnues et comme des oiseaux affolés par l'orage, les prières ne savaient plus à travers quels continents elles devaient s'envoler pour jouer leur rôle de protectrices.

Paquita regarde les bancs de bois, évoque les heures de catéchisme où les rangées de garçons, à droite, équilibraient les rangées de filles, à gauche. Les premiers, les « bons », les plus proches du chœur et de M. le Curé, posé comme le fléau de la balance entre les deux groupes, les plus savants, raides ainsi que le dossier qui unissait leurs fluettes épaules, ne bougeaient pas, comme cloués, les regards rigides vers la bouche éloquente qui les aimantait. Les derniers montraient quelques flottements des yeux, des corps et des voix. Des noyaux de cerises passaient en sens unique, des gamins aux gamines, accompagnés parfois du petit carré de papier plié menu, et qui portait deux prénoms rassemblés d'une accolade.

Alors de la voûte tombait une phrase sonore qui

repêchait le plus distrait :

- Toi, là-bas, Félix, quelles sont les trois vertus théologiques ?

Et de toutes parts des murmures charitables soufflaient...

- Non, je n'étais pas dévote, rêve Paquita.

Aujourd'hui, troublée par le départ proche du bateau, elle se coule au confessionnal avec un grand élan mystique.

Le prêtre comprend qu'elle a dépassé son enfance à ce qu'elle généralise ses péchés. Elle ne dit plus comme l'an dernier :

- J'ai chipé du sucre à ma tante.

Mais :

- Je m'accuse d'avoir volé.

Et elle ajoute :

- J'ai eu de mauvaises pensées.

Le prêtre s'agite un peu. Comment diriger cette jeune âme sans éveiller en elle de dangereuses curiosités :

- Voyons, mon enfant, vous parlez au Bon Dieu, ne me cachez rien.

- J'ai rêvé à un garçon, avoue la fillette.. Avec une dignité têtue, elle refuse de s'expliquer davantage. Sous l'admonestation qui tombe d'un peu haut, indécise de la gravité de la faute, elle tend le front et les lèvres. Elle reçoit l'eau lustrale du pardon dans la sincérité d'un repentir bon-dissant. Quand elle sort, elle se sent pure et légère comme le jour de sa première communion.

*

Sanchez attendait son amie, assis sur une borne d'amarre. Le vent soufflait du Cers, soulevait de courtes vagues, tendait fortement les câbles qui retenaient les bateaux.

Dans le crépuscule, les barques des pêcheurs rentraient, serrant le vent. Les plus grandes avaient pris des ris et glissaient de biais le plus étroites possibles, avec des coups de barre pour déjouer le grand souffle qui les repoussait à la mer.

Tous les contours fluaient, estompés par le soir. Paquita reconnut la silhouette du marin encore amincie par un voile de brume. Il lui sembla qu'il s'éloignait déjà, qu'elle le distinguait moins bien à cause de la distance demain creusée entre eux. Il se dissolvait dans le départ avant de quitter le port, parce qu'en acceptant la séparation ils mettaient de l'espace dans leurs adieux, et l'ombre de la nuit exprimait l'éloignement si proche.

Ils marchèrent sans se parler sur les dalles humides, enjambant les cordages et les tas de sable, puis s'assirent, malgré le froid, les jambes pendantes au-dessus de l'eau sur la pierre, leurs épaules s'étayant.

Ce fut la fille qui commença :

- Si tu vois ma mère, tu lui diras...

- Je lui dirai que je t'ai vue, et que tu es une vraie jeune fille.

- Tu crois y aller bientôt, à Palma?...

Il ne savait pas. Le bateau portait d'abord une cargaison d'engrais à Naples pour en rapporter du soufre. Sans doute, Sanchez reverrait Paquita avant sa mère.

Tu viendras décharger le soufre ?

- Oui, fit-elle, heureuse tout de suite.

Et elle demanda :

- C'est beau, Naples ? plus que Le Palus ?

Il riait, heureux de connaître ce pays lointain.

- C'est plus grand.

Alors, inquiète :

- Tu penseras à moi ?

Et lui, grave soudain :

- Tu le sais bien...

Un grand silence trouble les réunit, car ils savaient l'un et l'autre qu'ils venaient d'exprimer leur amour.

Alors, dans le vent qui leur jetait des gouttes d'eau jusque sur le visage, sans se prendre les mains, ils se serrèrent plus près l'un de l'autre. La nuit les cachait de plus en plus aux rares passants ; le bruit sourd de la mer, le coup de fouet du Cers, emportaient leurs paroles. Le départ du lendemain, déjà réalisé dans leur cœur, les faisait à la fois distants et unis d'une émotion qui devait traverser l'absence.

Paquita se pencha davantage. Leurs joues se touchaient, froides et mouillées. Un mouvement imperceptible aurait joint leurs lèvres, mais ils restaient immobiles, si simplement chastes qu'ils ne rêvaient point une union plus étroite.

Certes, comme les autres marins, Sanchez dès qu'il touchait terre, cherchait des étreintes précises et ne pouvait rencontrer le regard d'une femme dans la rue sans souhaiter la posséder. Mais ce désir ne lui venait point pour la petite compatriote perdue, si seule dans ce port triste, toute mince et puérile, qui venait de confesse, et qui demandait une pensée au-delà de la séparation. Il l'aimait avec une douceur infinie.

Elle, de son côté, se sentait si bien, si étroitement proche de son amoureux, que dans sa paix elle ne souhaitait pas de plus profonde caresse. Tout près d'elle, le marin réalisait la vie, le départ autant que l'amour. Ou plutôt l'amour ne pouvait aller vers un don d'elle-même qu'à travers un départ, pour un ailleurs indistinct. Rester si près de celui qui s'en allait solennisait la promesse de fuite qu'elle voulait trouver dans les choses.

Soudain, il la sentit trembler.

- Tu as froid, Paquita. Il faut que tu rentres.

Elle émergeait de son rêve lentement. Elle resta un instant encore penchée au bord de son bonheur, retenue

par un vertige indicible.

- Tu ne vas pas rentrer à pied, seule, avec la nuit ?

J'ai mon bétou à quai.

- Tu es folle! avec ce Cers ! Et puis, tu aurais trop peur dans tout ce noir. Veux-tu que je t'accompagne ?

- Non, cria-t-elle, les femmes diraient au Clamadou que je suis une fille perdue.

Il restait inquiet. Alors, elle l'embrassa fraternellement, soulevée un peu pour toucher sa joue. Une ombre passait dans la brume derrière eux.

Le Grand Guzas ! dit-elle, joyeusement. Je rentrerai avec lui.

Paquita partit, légère, tout de suite fondue dans la nuit avec sa robe sombre et ses sandales de silence. Elle se hâtait pour rattraper l'homme qui ne s'apercevait pas de sa poursuite. Il longeait le quai, à la limite du cône de clarté jaune des réverbères, et, chaque vingt mètres, elle distinguait sa marche dégingandée qui s'évanouissait aussitôt dans le noir. Près du bassin de radoub, il s'arrêta...

Elle aurait pu courir, appeler... Mais elle n'avait aucune hâte. Une course, un cri pouvaient tout déplacer dans le monde et tuer les chansons qui chantaient à voix de source dans les feuillages de son rêve...

Des barques en réparations allongeaient leurs squelettes étranges, leurs côtes brunes, leurs ventres troués. Le Grand Guzas se dirigea vers un bateau couché sur le flanc, qui creusait une grotte plus sombre encore que la nuit.

- Il a caché quelque prise là, se dit Paquita.

Elle savait qu'il aimait à « sauver » des épaves de cargaison, surtout des barils d'eau-de-vie ou de vin. Elle avançait, plus légère encore retenant son souffle par curiosité, se glissant d'une coque à l'autre, comme aux abris du cligné-caché...

L'ombre du Grand Guzas coulait dans l'ombre de la barque. Cependant, plus proche, immobile, Paquita recons-

tituait, dans ce noir, le froissement d'un geste sans contour qui se mouvait comme un nuage plus lourd dans un ciel sans étoiles. Elle entendait aussi une sorte de murmure, et, saisie par l'alternance de deux voix, elle comprit que l'homme était venu retrouver une femme. Figée par l'émotion, la jeune fille regardait, distinguait par instants des mouvements confus, une ombre de silhouette allongée, plus dense que la nuit, qui devait être faite de deux corps enlacés. Puis, tout redevenait immobile, et, dans le silence que ne trouvait plus aucun murmure, la nuit se tendait complice, sur l'étreinte du couple. Soudain reprenait avec le confus relief d'une forme penchée qui s'agitait, un halètement double coupé de longs soupirs, et, parfois un gémissement qui paraissait arraché à une douleur aiguë.

- Je veux partir ! songeait Paquita qui entendait battre son cœur; je veux partir... j'ai peur...

Mais les voix, plus molles, apaisées, exprimaient bientôt une grande douceur heureuse. La petite fille ne pouvait pas s'éloigner de ce mystère vivant. Elle devinait les gestes dont ses amies lui avaient parlé parfois, avec des mots qu'elle ne voulait pas croire. Et ce qu'elle pressentait sans le distinguer, différait de tout ce que racontent les petites filles. Cette plainte chantée, cette joie douloureuse, aucune ne les exprimait et ne les imaginait.

Un brusque silence, une immobilité absolue firent l'ombre plus dense. Et dans l'attente du départ qui dénouerait l'étreinte, Paquita entendit dans sa chair battre le cœur attentif de la nuit.

Une voix lointaine délia l'angoisse. Exorcisée par le bruit, Paquita rompit le charme qui la tenait attachée, penchée sur le spectacle obscur de la barque. Un morceau de bois roula sous ses pieds... Elle s'enfuit, évitant par des crochets rapides les longs madriers, essoufflée dès les premiers pas par la peur que lui causait la course du Grand Guzas derrière elle.

D'un bond il s'était jeté hors de l'étreinte de sa maîtresse et, dans le sillage d'air froissé que laissait la galopade de l'enfant, perceptible comme le battement des ailes d'un grand oiseau : légers chocs de sandales sur les dalles mouillées, il la poursuivait, pris par la passion de la chasse, oubliant la femme à qui il n'avait pas dit un mot et qui s'éloignait dans le sens opposé, cherchant ses pas, molle de caresses et de peur, parmi les planches pourries... Sans bruit, les ombres de l'homme et de Paquita s'évitaient, se perdaient une seconde, se rapprochaient au hasard des obstacles. Le pêcheur aiguisait son désir de vengeance contre celui ou celle qui l'avait épié...

Elle entendait maintenant la respiration du Grand Guzas. Il allait la saisir. Eperdue, elle trébucha, s'abattit... Il la releva brutalement se pencha, ravala un juron :

- Ha ! c'est toi ! Qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure ? Qu'est-ce que tu veux ?

Haletante, elle tremblait toute menue dans la main de l'homme qui la secouait rudement...

- Vas-tu parler, fille de garce !

Elle raconta, d'une voix hachée, qu'elle n'avait pu rentrer plus tôt, qu'elle avait peur de mener son bettou, toute seule contre le Cers, dans l'obscurité...

- C'est bon ! viens, dit l'homme, rageur, incertain de ce qu'elle pouvait savoir.

Elle prit place dans la barque. Il ramait contre le vent, sans effort apparent. Dans la nuit, le bettou cherchait sa ligne comme un être vivant. Parfois il semblait hésiter, oscillait un peu, mais toujours il gagnait sur sa route, malgré la violence du vent qui le poussait à rebours. Le Grand Guzas faisait corps avec chaque mouvement de la barque : il tenait à montrer comment il ramait à la nièce de Léotard Garric. Elle jugeait les gestes et leur rythme malgré sa crainte, se souvenait des leçons de son oncle, admirait le courage aisé du pêcheur... Dans le silence, l'éclair tournoyant du

phare passait à intervalles égaux.

Au Clamadou, le point rouge d'une lanterne troua les ténèbres :

- On s'inquiète de nous, dit Paquita.

Calme, le Grand Guzas posa les rames. Une seconde, la barque hésita, puis s'abandonna au vent.

- Que fais-tu ? cria la petite.

Il venait vers elle, lentement, se posait, accroupi devant le petit banc où elle était assise. Leurs yeux à la même hauteur, si près l'un de l'autre qu'ils voyaient luire leurs pupilles et qu'ils sentaient leurs souffles chauds traverser la nuit froide ; il posa ses mains lourdes et dures sur les épaules de l'enfant :

- Qu'est-ce que tu as vu ?

Maintenant, elle avait peur de l'homme et de l'eau qui emportait le bétou désemparé. Elle supplia d'une petite voix cassée d'angoisse :

- Les rames.., nous dérivons ! Prends les rames !

Il se pencha un peu plus sur elle, serra ses doigts :

- Qu'est-ce que tu as vu ?

Elle se sentait prête à tous les mensonges

- Rien... je n'ai rien vu... je ne sais rien.

- Ecoute-moi bien...

Il la secouait. Elle serra ses dents pour ne pas crier sa peur...

- Tu n'as rien vu ? C'est bon. Mais si ma femme apprend quelque chose... il cracha dans la barque pour donner force de serment à ce qu'il disait ; si elle, ou qui que ce soit, me parle jamais de ce qui s'est passé ce soir, toi, Paquita, tu feras un trou dans l'étang.

Il reprit sa place, les rames... Sans élargir son geste, il regagnait peu à peu le chemin perdu. Et ses mains, sur les rames dures, se rappelèrent les épaules tièdes de l'enfant. Délesté de sa colère il laissait son corps se détendre. Les caresses du port revenaient vers lui au-dessus de

l'eau ; elles se posaient au hasard dans la barque; elles prenaient de sa chaleur à la jeune fille si proche, si troublée qu'elle devenait plus émouvante que le souvenir de l'étreinte...

Ils accostèrent. Le Grand Guzas tendit sa main pour aider Paquita à sauter. Les doigts de la petite fondaient comme ses épaules, souples dans leur captivité, fuyants, se refusant au contact. Alors l'entourant de son bras à la taille, il la serra tout contre lui, grave, sans un mot, sa chair émue par cette angoisse d'enfant. Il approcha ses lèvres... Le corps menu se contracta dans ses grosses mains... Il rit, haussa les épaules, la laissa glisser et s'échapper...

IX

Paquita berçait l'absence sur son cœur, étrange poupée au visage toujours changeant. Elle lui donnait les couleurs de ses rêves, que les pensées d'amour et de mort éclairaient et assombrissaient tour à tour.

Les jours s'allongeaient sur l'étang, les crépuscules devenaient plus rapides, la nuit suivait la lumière par des transitions précipitées. L'eau changeait de robe comme une couleuvre au beau temps, enflait, luisante, moirée de bleu et d'or. Le gris plomb de l'hiver tournait à l'émeraude. Les filles parlaient de leurs robes d'été. L'angélus sonnait le matin vers des nuages roses. Il semblait à Paquita qu'aucun printemps ne s'était levé sur le monde avant celui-là.

Et pourtant chaque jour passait sans apporter autre chose que les besognes coutumières, les soins du ménage et des enfants, le raccommodage des filets. La pêche de chaque jour, après les mulets et les loups qu'on avait pris surtout pendant les grands froids, faisait bouillir le fricot d'anguilles, « la bourride », sur tous les feux du Clamadou.

Le Grand Guzas allait jusqu'au port, passait des heures de nuit dans l'eau, au bord de la mer, avec ses hautes bottes de caoutchouc, pour rapporter des clovisses et des tenilles, qui, frites avec du persil et de l'ail, variaient ses menus. L'odeur passait sa porte, justifiait aux habitants de l'île ses sorties nocturnes. Paquita se gardait de parler de ce qu'elle avait surpris, la veille de la Chandeleur. Le pêcheur la recherchait volontiers, lui lançait des allusions grasses, à la fois faraud et troublé. Et l'adolescente essayait de détourner son esprit du mystère de l'étreinte à demi aperçue.

Elle espérait de chaque matin l'accomplissement des crépuscules si violemment colorés, et les matins s'égrenaient à vide, comme si le temps les eût poussés du doigt

un à un ; sans suivre leur chute, et aucun d'eux ne donnait un sens à l'attente indécise, de Paquita.

Elle s'exaspérait de piétiner ainsi, alors qu'elle sentait si vivement l'urgence d'une action énergique et mystérieuse. Il fallait faire quelque chose, et tout de suite ; cela ne se discutait pas. Mais que faire ? Tous les domaines restaient clos et interdits. Paquita s'apercevait cruellement de son impuissance au milieu de son ardeur toute neuve. Et personne autour d'elle ne concevait ce drame. Tous s'obstinaient à leur travail étroitement limité sans s'apercevoir qu'ils remettaient de vivre, et que la mort venait cependant, d'un pas inégal, toujours présente et jamais attendue. Et ils partaient, les mains vides comme ils étaient venus. Paquita était sûre qu'il y avait quelque chose à prendre, mais quoi ? Et comment faire ?

L'îlot la retenait, où aucune besogne ne s'offrait à elle que de menus travaux vulgaires. Elle avait peur de partir seule, car elle n'était encore qu'une enfant. Elle se surprenait à chercher dans le ciel le vol d'un Oiseau Bleu qui serait un Prince Charmant. Mais elle ne voyait que des mouettes, avec leurs cris discordants. Et elle attendait toujours sa jeunesse suspendue qui ne commençait jamais.

Un jour son père arriva. Le Capitaine Cazalet venait d'ordinaire passer deux jours chez sa sœur, puis tâchait d'égayer les mois de congés qui lui étaient octroyés dans quelque ville d'eaux où il évitait le souvenir d'une fugitive trop aimée, les allusions méchantes des femmes du Clamadou, qui ne pardonnaient pas l'Espagnole, jusqu'à cette enfant qu'il faisait élever si simplement « pour ne pas lui donner les goûts de luxe de sa mère », pensait-il.

Cette fois, après deux ans d'absence, il fut ému de la beauté de sa fille. Sans oser se l'avouer, il avait honte de cette pauvre robe en cretonne, de ces jambes nues dans des espadrilles, des expressions crues qu'elle employait naturellement.

Il l'interrogeait inlassablement :

- Tu sais donc ramer ? Et ces ampoules, elles doivent te faire souffrir, hein ? Laisse donc ça aux pêcheurs. Ces jolies mains ne sont pas faites pour ce travail.

- Et la vaisselle ? Et les savonnages de tante Céline ?

- J'augmenterai ta pension, et on fera venir une femme pour ces travaux-là... Mais dis-moi, que pensais-tu de ton papa ?

Paquita souriait, répondait un peu à côté de sa pensée, avec coquetterie et calcul, étonnée de son sentiment de dépendance devant cet homme qui l'avait si longtemps à peu près complètement ignorée. Elle tenait fermement le moule à filet, et le capitaine s'enorgueillissait de voir de quelle façon légère la navette glissait dans les mailles, et comme son petit doigt serrait prestement le fil sur le nœud d'écoute. Il ne savait plus s'il devait, pour lui plaire, lui promettre des jouets comme à un enfant, des bijoux comme à une femme, ou une barque neuve comme à un pêcheur.

- Es-tu allée à Perpignan, quelquefois ?

- Elle le regardait droit aux yeux, à son habitude.

- Oui. Il y a des bateaux-lavoirs où les femmes crient, et l'eau de la rivière est sale.

- Et les magasins ? Les as-tu vus ?

Elle rougit légèrement :

- Il y a de belles robes en vitrines, mais elles coûtent trop cher pour moi.

- Eh bien, demain, nous irons en acheter, dit le père fermement comme après une décision mûrement pesée. Ensuite, puisque j'ai deux mois de congé, nous voyagerons un peu.

Paquita croyait voir se rapprocher un mirage. Le monde s'offrait, d'un seul coup. Elle devinait que son père pouvait la tirer de sa pauvreté, et elle craignait tant de lui déplaire qu'elle oubliait de lui garder rancune, pour l'y

avoir laissée longtemps.

*

Le père et la fille regardaient les étalages avec application, comme s'ils allaient accomplir un devoir plein de gravité. Quand les commises s'avançaient en souriant, le capitaine leur déclarait :

- Moi, je n'y connais rien, à vos affaires de femmes. La petite est jeune, elle ne sort pas beaucoup. Dites-nous vous-même ce qu'il lui faudrait.

Paquita aimait le contact soyeux des étoffes, mais dès qu'un essayage se prolongeait, elle s'énervait, demandait qu'on aille vite. Là encore, elle retrouvait l'impression de gâcher son temps, de laisser grignoter par la mort la précieuse substance de la vie sans lui arracher sa joie.

Enfin, habillée et munie de linge à la mode, elle prit le train avec son père. On allait voir des « camarades ». Paquita les évoquait à la ressemblance de Sanchez. Le wagon qui l'emportait était le centre mouvant du monde. Comme le doigt de clarté du phare traçait son cercle, les champs, les forêts, les rivières, avec une lenteur qui accusait leur poids d'objets terriens, tournaient, se déployaient jusqu'à l'infini dans les plaines, ondulaient en collines, s'abaissaient pour laisser glisser une rivière. Les rangées des vignes battaient comme les nervures d'un éventail. Les peupliers et les cyprès montaient moins haut que les mâts. Tout paraissait limité, pesant, figé dans une forme rigide. Pas de vagues, des couleurs durement brisées l'une au contact de l'autre. Paquita ressentait la merveilleuse supériorité de l'eau sa fluidité, ses mouvements, la diversité de ses teintes, l'appel mystique des mâts. La mer restait la vie. La terre rendait plus tangible l'obsession de la mort.

- C'est beau, ce pays, ma petite fille ? disait le Capitaine Cazalet.

Il voulait lui faire admirer les collines couvertes de châtaigniers, l'ouverture abrupte d'une gorge, la course argentée d'un ruisseau. Mais quand elle répondit :

- Je préfère la mer...

Il fut ému comme si elle lui avait dit qu'elle avait toujours pensé à lui.

*

Saint-Vallier bordait de maisons les deux bords de sa rivière, dans l'étroit espace que lui laissait le mur presque vertical du causse cévenol. Les habitations s'allongeaient en hauteur, étroites et coiffées de toits dont la pente rapide et la teinte d'ardoise étonnaient Paquita.

Dès le premier jour la petite ville déploya pour la jeune fille toutes ses coquetteries de montagnarde saine et à l'aise dans ses affaires.

C'était jour de marché, les rues arrosées et balayées sentaient le fenouil ; les plus beaux objets des magasins, sortis à sa rencontre jusque sur les trottoirs étroits, brillaient de tout l'éclat du neuf.

Aux terrasses des cafés, des phonographes invitaient à des danses qu'elle ne connaissait pas. Ce qui ravissait l'enfant, c'était le luxe de l'eau coulant aux deux bords de toutes les rues, à toutes les fontaines, jetée comme une richesse superflue, une eau extraordinairement limpide et gazouillante, bonne à désaltérer comme à passer sur le visage. Paquita pensait aux pauvres provisions liquides qu'elle halait elle-même -quand le temps était trop mauvais- le long du canal, une corde passée de sa taille à son épaule, le bettou derrière elle chargé d'un tonneau d'eau qu'il faudrait économiser au Clamadou. Et pour la toilette, pour le ménage, on se penchait sur l'étang avec son odeur de marée.

M. Salvagnac, que venait voir son ami Cazalet, ne

naviguait plus. Il exprimait à son vieux camarade sa joie de vivre en famille.

- Je n'ai pas profité de mes enfants jusqu'à aujourd'hui. Maintenant c'est leur travail qui me les prend, puis ce sera le mariage. Aussi, je les garde le plus possible près de moi.

La jeune fille, Odette, son grand frère Jacques, souriaient, avares de démonstrations tendres, mais affectueux par accès. Ils tâtaient Paquita de questions, auxquelles elle faisait des réponses évasives, un peu gênée.

Elle s'émerveillait de se regarder dans la glace de l'armoire de sa chambre. Elle écoutait, puis se risquait à parler avec des phrases inachevées honteuse d'elle-même dans ce monde inconnu.

- Vous avez une jolie robe, disait Odette.

Et tout à coup expansive, avec la brusque confiance des jeunes, elle l'entraînait.

- Venez dans ma chambre.

- Je peux écouter ? demandait Jacques de la porte.

- Entre, lui criait sa sœur.

Elle ouvrait ses placards, montrait ses richesses de jeune fille, aussi fière d'un accessoire de cotillon que d'une bague.

- Vous n'aimez pas ça, Mademoiselle ? demandait le jeune homme à Paquita.

- Mais si, dit-elle, c'est curieux.

Elle s'y intéressait comme aux boules d'ivoire travaillées les unes dans les autres que son père rapportait de Chine. Les autres ne s'avisèrent pas de découvrir à travers ses courtes phrases la nudité de sa vie. Mais leur manière de plaisanter sur un ton complice, de souligner certaines expressions par une voix appuyée, quand ils citaient une chose trop redite ou au contraire assez rare, leur entente où ils paraissaient englober la jeune fille de leur âge, tout leur donnait l'air d'user de mots de passe, dont elle n'avait pas

la clé.

Soudain, elle aperçut un ouvrage abandonné sur une chaise. Elle le saisit curieusement. C'était allégé, féminisé, son travail quotidien du Clamadou. Elle rit, s'amusant à manier la fine navette.

- Vous savez faire du filet ? dit Odette joyeuse.

Elle babilla de plus belle : ouvrages et dentelles, aquarelle et pyrogravure. Très vite la visiteuse apprenait à approuver en ayant l'air de comprendre. Au fond, ces petits mystères étaient assez limpides. Avec sa finesse naturelle, elle s'y adaptait sans effort.

- Et savez-vous danser ? demanda le frère.

- La jota, oui, et le tango, et les sardanes, dit Paquita fièrement.

- Comment ? Qui vous a appris ?

Ma mère est Espagnole et danseuse, déclara-t-elle.

Les jeunes gens poussaient des exclamations étonnées. Pour la première fois on accueillait avec sympathie qu'elle parle de sa mère.

Elle se livrait avec bonheur, mais par un sorte d'instinct, elle taisait cependant ce qui pouvait lui nuire ou la diminuer.

Moins réfléchis, Odette et Jacques, qui avaient été gâtés par leur mère pendant les longues absences de leur père, racontaient toute leur vie, surtout leurs joies, les parties de tennis, les excursions en auto les soirées au dancing. Ils s'accusaient l'un l'autre d' « être flirt », avec de bons rires.

Paquita disait :

- Je rame quelquefois toute seule dans le bettou.

- Oh! vous canotez sur l'étang ? Ce doit être délicieux. Ici, on ne peut pas, la rivière, vous l'avez vue, n'est qu'un ruisseau.

Paquita s'étonnait de remarquer combien dans leur esprit tout devenait facile, joyeux, brillant, et à la fois super-

ficiel. Elle ne voulut pas avouer qu'elle ignorait les danses modernes, et quand, un après-midi, dans un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, un phonographe déroula sa spirale de sons, elle trouva facile de suivre la marche balancée de son partenaire, en se laissant guider un peu.

Le soir, son père lui demandait :

- Eh bien! tu t'amuses, ma petite fille ? Veux-tu que nous restions encore ?

Elle criait oui ; elle voulait retarder leur départ. Il lui semblait que cette agitation sans travail de tous les gens qu'elle rencontrait, avec qui elle causait, cet effort pour la toilette quotidienne, pour les sports, ces dépenses pour orner les salons de tant de choses coûteuses, tout cela devait répondre à un but caché ; tout cela devait, pour les initiés, donner plus de joie que la curiosité amusée qu'elle éprouvait à les regarder. Ces hommes qui travaillaient plus longtemps dans le jour que les pêcheurs, qui lisaient tard dans la nuit, trouvaient-ils dans tout cela le bonheur qu'elle cherchait, le secret qui devait vaincre la mort ? Elle regardait, des deux côtés de la ville, la tombée brutale des rochers qui limitaient leur horizon.

Le soir, le notaire, M. Navarette, et un riche marchand de tissus, M. Carpentras, venaient chez le Capitaine Salvagnac. On jouait au bridge, avec des enjeux modestes. Les jeunes gens, groupés autour d'un poste de T.S.F., versaient aux partenaires, tour à tour, des airs de jazz, des réclames de piles électriques, des conférences sur les sujets les plus inattendus. En grand mystère, avec des chuchotements qui excluaient les gens d'âge mûr, ils escomptaient les joies du lendemain. Paquita participait à ce souci de plaisir. Elle montrait une sorte de fringale de voir, de sortir, de se remuer, mais dès qu'on la plaisantait sur son avidité, elle reprenait son effort sur elle-même pour se rendre le plus possible semblable aux autres.

Un matin, on partit, dans le petit jour. Plusieurs voi-

tures de la ville, conduites par les camarades de sport et de dancing de tous les jours suivaient le trajet classique des autocars qui menaient des étrangers vers les gorges du Tarn, les grottes de l'Aven-Armand. Malgré le frais brouillard de l'aube, toutes les glaces restaient baissées. On se guettait d'une voiture à l'autre, on se lançait les mots les plus aimés de la bande, on se moquait des mines mal réveillées. Les couples « flirt » étaient réunis d'office.

- Ne protestez donc pas ? C'est pour cela qu'on n'a pas emmené les parents.

Et des éclats de rire couvraient les bruits du moteur. Paquita, Odette et Jacques suivaient la caravane dans la voiture du fils du notaire, Maurice.

Odette s'assit auprès du conducteur, Paquita dans le fond avec le fils du Capitaine Salvagnac. Elle poussait un cri dans les virages brusques et il lui prenait la main pour la rassurer. Il parlait de lui avec facilité, comme d'un sujet souvent repris, toujours neuf et intéressant.

- Si je fais mon droit, ce n'est pas avec l'intention arrêtée de rester avocat à Saint-Vallier... Il n'y a que la politique ou les affaires qui m'intéressent.

Elle regardait la route jetée au travers de la terre abrupte comme un coup de griffe. A chaque instant elle croyait voir l'étroit ruban praticable se rétrécir encore, se perdre dans le rocher. Partout éclatait l'hostilité de la montagne contre les hommes qui la traversaient. Elle les dominait de sa masse énorme, dédaigneuse et sombre, prête sans cesse à les secouer d'un simple mouvement d'épaule.

En bas, au départ des lacets qui devaient amener l'automobile jusque sur le causse, Paquita se sentait écrasée, minuscule.

Elle gardait la conviction qu'on n'arriverait jamais là-haut. On prenait les tournants à la corde, loin du précipice qui la faisait frémir. Le moteur haletait, dégageait une odeur lourde d'huile brûlée.

Les arbres qui s'accrochaient à quelques plaques de terre sur le rocher, tordaient leur tronc pour l'élever vers la lumière. Au fond la rivière mincissait à mesure qu'on s'éloignait d'elle ; on n'entendait plus sa voix. Elle disparaissait par endroits sous les rochers bizarres, surplombant les gorges. On eût dit le jeu d'une anguille traînant un fil d'argent pour coudre les deux bords de la terre séparée par cette profonde fissure verticale.

- J'aurais peur de vivre ici, dit la jeune fille, quand ils aperçurent, aux deux côtés d'un pont, net comme le seul signe transversal à la vallée, des maisons posées de guingois, légères comme des jouets drôlement coiffées en pointes, et peintes de couleurs bruyantes pour se faire mieux voir du haut.

- Pourtant, le Clamadou !... Vous devez-vous y trouver bien seule, dit Jacques.

- Si vous saviez toute la lumière qu'il y a sur l'étang. Elle avait dit ces mots avec une exaltation imprévue comme si la beauté de l'étang venait de lui être révélée.

- Ici, évidemment, dit Jacques étonné, en hiver, ils gardent la lampe allumée du matin au soir.

Dès cet instant, Paquita ne cessa de comparer ce pays de montagne au Clamadou. Elle comprit qu'ici, comme là-bas, elle passait en étrangère. Sa patrie restait la mer. La mer douce et violente, aussi vivante dans son calme que dans ses tempêtes. Ici, les rochers menaçants, la profonde grotte de l'Aven-Armand, les routes dessinant leurs crochets patients au-dessus du Tarn, tout lui paraissait grandiose et distant, mais d'une substance distincte de la sienne, irrémédiablement différente. Tout se figeait dans des limites et des formes sans appel. La mer répétait une promesse chaque jour renaissante et contradictoire. Elle menait vers des pays semés de contes merveilleux. Pour atteindre l'avenir que souhaitait Paquita sans le discerner, il fallait partir par la mer.

A la Malène, on s'arrêta pour la halte de midi.

Les voitures s'alignaient près du rocher. La route bordait étroitement le Tarn, vert, de ce vert si particulier, à peine plus pâle qu'une émeraude et aussi limpide. Des maisons se faisaient coquettes, plus claires et plus gaies de s'appuyer à la sombre descente verticale de la montagne de pierre. Paquita s'arrêtait pour les regarder, heureuse de se sentir si libre dans sa marche, sur le sol dur de la route, avec cette légèreté corporelle que donne l'air de la montagne. La limpidité, de l'eau, celle de l'atmosphère, la pénétraient, dissolvaient le souvenir de l'îlot solitaire au milieu de l'étang, avec ses maisons sans étage, son seul arbre corrodé de sel, sa « place » sans arbres et le brouillard tremblant que laissait le vent marin sur la face des choses.

Ici, des voitures, des gens passaient. Toutes les pièces s'éclairaient de hautes fenêtres. Partout des jardins arrachés à l'espace restreint que laissaient les pierres. Et même au pied des rocs les plus hautains, des oeilletons sauvages piquaient leur odorante dentelure rouge.

Jacques Salvagnac marchait à côté de la jeune fille. Ils s'arrêtèrent devant un chalet dont la façade s'ornait de boiseries peintes de couleurs vives.

- Comme c'est clair, comme c'est gai, dit Paquita.

- Je voudrais vivre ici avec vous, toujours.

Elle s'arrêta, le regarda, surprise, émue par les mots inattendus. Il avait parlé à voix basse, attiré vers la jeune fille par ce qu'il devinait en elle de ferveur contenue... Mais, déjà, elle souriait de cet aveu murmuré, comme d'un geste puéril, un peu ridicule.

- Pourquoi pas ? reprit-il d'un ton léger, comme s'il discutait l'excursion du lendemain. Ma famille peut m'installer dans la région facilement, elle y a des alliances, des amitiés. Plus près de Saint-Vallier, je pourrais gêner des situations déjà faites.

Elle comprenait mal, ne suivait pas les préoccupa-

tions pratiques du jeune homme, pour qui chaque promenade était une occasion de chercher des débouchés à son activité future, de « tâter le terrain », de « voir venir », de préparer une « situation sérieuse ». Evidemment, il voyait encore des années d'études à faire avant de se fixer, mais l'émoi du voyage, la fraîcheur de la maison fleurie, au bord de cette eau verte, lui donnaient cette incertaine promesse de bonheur que l'on trouve dans certains coins de terre où l'on passe, où l'on se promet de revenir, parce que la vie paraît s'y savourer avec un goût nouveau. Et il plaisait à Jacques d'associer à cette lointaine image d'une vie fixée la gracieuse petite fille qui lui serrait la main si fort dans les virages dangereux.

Paquita portait une grande joie qu'elle n'osait pas s'avouer. La vaste salle où l'on mangeait à la Malène l'étonnait par son plafond à caissons ornés, par ses trophées de chasse, par ses hauts vases de cuivre luisants posés sur des consoles. Autour d'une longue table, les jeunes gens et les jeunes filles parlaient et mangeaient avec une ardeur égale. De grands éclats de rire soulignaient les rebuffades plaisantes d'Odette à Maurice qui, familier, voulait un seul verre pour deux. Jacques plein de prévenances, servait Paquita et caressait ses doigts.

Le bonheur venait donc ; non le grand élan qu'elle appelait, les soirs de coups de mer, alors qu'elle croyait devoir être emportée un jour comme par un vol de mouettes ; mais une joie élaborée, patiemment construite des menus bien-être quotidiens qu'elle apprenait à apprécier dans ce milieu bourgeois. Elle comprenait enfin la nécessité de posséder le chauffage central et une salle de bains, le téléphone et la T.S.F., une voiture rapide et des domestiques qui évitent de s'abîmer les mains à laver la vaisselle. Il devenait évident qu'une belle bague décuple l'enthousiasme des fiançailles, et qu'une bonne éducation permet seule de dire des mots assez délicats et à la fois

assez chaleureux pour excuser un baiser trop vite pris.

Paquita parlait avec fièvre, au hasard, au milieu du bruit grandissant des conversations des autres couples, et Jacques ne l'écoutait pas, car il suivait son monologue intérieur, occupé de lui-même.

Le retour à Saint-Vallier fut rapide, silencieux dans toutes les voitures. Les images trop nombreuses se détruisaient l'une l'autre, se brouillaient jusqu'à donner une sorte de vertige. Le repas du soir chez le Capitaine Salvagnac commença dans une atmosphère plus calme que de coutume. « Les enfants » racontèrent brièvement leur promenade, et, un peu fatigués, se laissèrent aller à une torpeur douce. Cependant, les mots échangés à La Malène, l'émotion heureuse de Paquita, créaient une atmosphère chaude, un lien presque palpable entre les deux familles, réunies jusque-là par une cordialité polie sans véritable intimité. Le Capitaine Cazalet le sentit nettement, quand il dit avec un soupir de regret :

- Il faut pourtant que nous vous quittions. Nous avons vraiment abusé...

Mais les hôtes, sur des tons différents, exprimaient leur désir de les garder encore.

- Voyons Cazalet ! songe que nous risquons de ne plus nous revoir. Et les enfants ? Si Paquita s'en va, les miens vont s'ennuyer dans ce trou.

Le Capitaine, ému, se tourna vers la jeune fille :

- Qu'en penses-tu, petite, est-ce qu'il te tarde de rentrer au Clamadou ?

Paquita ne savait plus. Elle était presque heureuse ce soir. Elle n'hésita qu'une seconde ; elle cherchait une formule polie pour exprimer sa reconnaissance, son envie de rester et le souci d'être importune... C'était trop compliqué. Alors elle dit gaiement :

- Je suis si contente d'être ici.

- Bravo Paquita, s'écrièrent les jeunes gens.

Elle avait regardé son père en disant cela et il avait souri très tendrement de cette spontanéité d'enfant. Mais son inquiétude effaça presque aussitôt sa joie.

- Eh bien, mon vieux, ça n'a pas l'air de te faire plaisir, dit M. Salvagnac.

- Elle me préoccupe cette gamine. Je me reproche de l'avoir laissée seule avec ces pêcheurs... Elle n'est plus revenue à l'école depuis ses douze ans.

Il eut un mouvement d'épaules, se cherchant des excuses :

- La vie d'un marin... Qu'est-ce que je vais en faire ? Je voudrais que vous me donniez un conseil, Madame Salvagnac.

Tous les visages se tournèrent vers Paquita, heureuse de sentir qu'on s'intéressait à elle, que son sort allait changer...

- Quel âge a-t-elle ?

- Quinze ans.

- L'ennui pour elle, dit Odette, c'est que dans un lycée ou dans une pension, elle n'aura dans sa classe que des élèves beaucoup plus jeunes qu'elle.

Paquita fronçait déjà les sourcils.

- Pourquoi n'irait-elle pas avec Odette à Toulouse ? dit Mme Salvagnac. Elle aurait déjà une amie. Elles viendraient ensemble ici les jours de congé...

Et Mme Salvagnac vantait, en se rengorgeant un peu, la distinction de cette pension, la meilleure de Toulouse, et la plus chère... N'y entre pas qui veut...

- Voilà, approuva le père, rasséréiné. C'est ce qui lui faudrait. Je ne sais comment vous remercier, Madame...

- Depuis combien de temps sa mère est-elle morte ? demanda Mme Salvagnac.

Le marin baissa la tête. Ce mensonge qui lui avait paru si légitime, loin de France, quand ses camarades lui demandaient des nouvelles de son foyer, prenait ici un

retentissement inattendu.

Paquita, que la question avait frappée comme un coup de poing, regarda son père, puis, comme pour se défendre contre une menace, elle avait presque crié :

- Mais elle n'est pas morte, maman. Elle est danseuse à Palma.

Les mots se figèrent dans un silence total. Paquita, sans savoir pourquoi, cherchait un secours. Et ses yeux ne trouvaient que le front détourné d'Odette, l'air absente, les lèvres sans sourire de Maurice et de son père... Mais pourquoi se taisaient-ils tous ? Ce silence l'étouffait. Elle avait envie de crier : « Mais dites donc quelque chose. »

- Votre jeune fille grandit, vous la marierez jeune, dit alors Mme Salvagnac.

Il n'était plus question d'amener Paquita à la pension d'Odette Le ton avait changé. Il n'y avait plus autour des mots ce halo affectueux qui les baignait tout à l'heure.

- ... Tout me manquait d'un seul coup... Je vais repartir. Je ramasserai bien une dot...

Le père de Paquita poursuivait à haute voix un monologue intérieur. Seul, le regard de son ami Salvagnac exprimait une pitié contenue. Mais sa femme, dans son immobilité semblait s'éloigner peu à peu. Paquita sentit qu'un mur invisible et glacé la séparait maintenant des hôtes qui avaient su jusqu'à ce jour être si accueillants.

Elle se tourna vers Jacques. Il lui sourit mais il regarda immédiatement sa mère, comme s'il eût dû maintenant se cacher d'elle.

Le Capitaine Cazalet se sentit brusquement vieillir.

- Nous pourrions partir au train de 9 heures demain, dit-il en s'adressant à Paquita.

Alors la politesse orchestra de mêmes cris ; des « déjà », des « merci », des « vous reviendrez », des « infiniment reconnaissants » qui tintaient de part et d'autre du mur transparent sans le briser.

*

Pour Jacques la révélation de ce soir éclairait une autre Paquita. La jeune fille n'était plus seulement la camarade jolie et enjouée des jours passés. Ses danses auxquelles il avait surtout applaudi en sportif, il les voyait maintenant à travers des souvenirs de boîtes de nuit ou de cinéma. Il évoquait ce corps flexible, à demi enfantin pendant la jota, les mains et les bras déroulant de blanches inflexions sur le vert sombre du magnolia... Des images s'interposaient entre son évocation et la danse de Paquita. Un instant il n'eut plus sous les paupières que le corps nu d'une star dans un décor de studio. La fraîcheur spontanée de l'adolescente se transformait peu à peu pour lui en une excitante perversité... « Ce soir peut-être, dans sa chambre... » Il la désirait ardemment à présent... Il chassa d'un mouvement d'épaules, une objection intérieure « ... Une enfant. » « Ne fais donc pas le naïf ! Elle feignait l'innocence !... »

Mais Paquita n'avait pas le courage de renoncer au peu d'espoir qui lui restait. Il était sincère, Jacques, quand il lui disait qu'il voudrait vivre toujours avec elle, dans la petite maison de La Malène. Ce soir, quand ils iront promener dans le jardin, il voudra certainement lui redire son amour... Et elle lui promettra tout ce qu'il voudra... Mariés, elle lui sera soumise et fidèle, et prévenante, comme une esclave...

*

Assise sur son lit, Paquita pleure, sans bruit... Et sa peine paraît une toute petite chose dans cette maison silencieuse qu'écrase la nuit. Elle évoque obstinément la scène de ce soir après la promenade dans le jardin. Elle ne cherche pas à chasser les images qui la tiennent là, les yeux

ouverts et hagards. Elle se rappelle comme avait bondi son cœur, et cette joie démesurée quand, seul avec elle dans la petite allée, Jacques lui avait dit « Je voudrais vous parler Paquita. J'irai chez vous, quand tout le monde sera couché... » Avec quelle heureuse angoisse elle l'avait attendu. Elle avait écouté mourir un à un les bruits du village et de la maison. Puis, elle avait laissé entrer dans sa chambre les bruissements du tilleul qui agitait des ombres devant la fenêtre, des appels lointains d'oiseaux, le chant des perles d'eau roulant sur les galets, l'odeur d'herbe humide et de foins coupés.

Toute la vie nocturne des champs et du jardin s'associait à son attente, la baignait de douceur, se faisait attentive, comme elle, au pas qui allait venir...

Elle avait plutôt deviné qu'entendu sa venue. La porte ouverte, elle s'était blottie dans ses bras, sans calcul, comme elle l'aurait fait si sa mère était entrée. Ils avaient très peu parlé, à voix très basse ; la chambre d'Odette était tout près. Elle n'avait besoin que de sa présence. Puisqu'il était là, c'est qu'il l'aimait, qu'il ne l'abandonnerait jamais. Ils se marieraient dès qu'elle aurait dix-huit ans ; plus jeune, les parents ne voudraient pas. Il l'avait prise sur ses genoux. Elle se laissait faire, comme une enfant. Il avait passé son bras autour de ses épaules qu'il caressait doucement. Elle était presque nue sous sa robe légère. Elle s'abandonnait au contact tiède et voluptueux des lèvres sur ses bras nus, sur ses yeux... Quand il l'avait embrassée sur la bouche, elle avait sursauté, puis souri... Ces caresses dont il l'enveloppait, ces mots d'amour qui glissaient dans ses cheveux avec le souffle tiède et odorant de la nuit, cette merveilleuse complicité du silence et des choses avaient fondu l'inquiétude. Et elle se laissait couler au fond de ce bonheur, un bonheur si transparent qu'elle aurait voulu s'y dissoudre. Jamais, au bord de l'étang, elle n'avait osé rêver une telle volupté.

Alors, il l'avait soulevée dans ses bras. Elle sentait comme elle lui était légère ; et elle souriait en pensant à la force de Jacques. Elle n'était plus qu'un petit animal docile, et si fier d'être si faible... Il la portait sur le lit... Alors elle avait ouvert les yeux. Il était sur elle. Un genou essayait, durement, d'écartier les jambes. Et, contre sa figure le visage crispé de Jacques, ses yeux où n'était nulle tendresse. Elle vit, en un éclair, la figure du Grand Guzas quand il s'était penché sur elle dans la barque. D'un coup la peur chassa toute sa joie. Une violente détente de tout son corps desserra l'étreinte... Debout, au bord du lit, elle l'avait regardé, une seconde, cherchant en elle et autour d'elle, encore, tout ce bonheur qui la fuyait. Puis, elle s'était laissée tomber, assise sur le bord du lit, toute entière abandonnée à son chagrin. Il avait bredouillé quelques mots, s'était penché... elle ne le voyait plus ; seule, en elle maintenant, existait sa peine. Et il était parti...

*

Combien de temps était-elle restée ainsi ? Peu à peu la peine s'était endormie...

Debout, devant sa fenêtre grande ouverte, Paquita regardait la nuit, sa dernière nuit à Saint-Vallier. A travers une atmosphère d'une impitoyable pureté, les étoiles proches et claires échangeaient des scintillements de pierres précieuses. La lumière de la lune restait si nette que les arbres, les toits, les volets gardaient leurs couleurs à peine transposées dans un monde sans relief où l'écoulement des fontaines peuplait le vide de sons détachés l'un de l'autre ; limités par des contours presque rigides, les bruits devenaient des solides dans ce milieu de cristal.

Là-bas, au Clamadou, les deux grandes bettes déjà parées pour la pêche attendaient, traînant leurs ganguis pointus, chacune sous la garde de son veilleur qui comptait

le temps aux clignotements du phare. Les éléments se fondaient l'un dans l'autre. L'air lourd et moite, chargé d'eau et de sel, rendait humide le regard des étoiles, et leur tremblement, ici minéral, là-bas devenait humain.

L'îlot, masse soudée dans la nuit au soulèvement des vagues, dormait sans une lumière comme un navire à l'abandon. La longue voix de la mer pénétrait les choses, s'incorporait à elles, parlait à leur place, venait de tous les coins du monde à la fois. L'haleine de la Joncasse, traînant la fièvre dans son odeur de vase et de poissons jetés, passait par bouffée balayée par le parfum de coquillages de la plage. Ici, tout devait rester distinct et classé par catégories, là-bas la vie elle-même se fondait dans la mort.

Mais comme la certitude d'ici, la netteté d'une existence une fois pour toute définie paraissaient reposantes à la petite fille penchée, à travers la nuit dure de la montagne vers la nuit de l'étang molle de songes et de promesses menteuses. Et l'amour venait de se refuser pour la première fois. Elle ne se l'avouait pas encore, cherchant vers quelle étoile elle marcherait demain, pour ne pas écouter la voix du ruisseau qu'elle devait quitter.

Sa peine se posa à nouveau sur elle, d'un seul coup, avant qu'elle l'ait même reconnue. Elle la sentit comme un mal physique : il y avait des griffes qui la seraient à la gorge, des aiguilles brûlantes piquaient ses paupières, un poids étouffant se posait sur sa poitrine. Paquita, la bouche entr'ouverte, essayait de reprendre sa respiration, de la régulariser. Elle rencontrait la douleur pour la première fois. Elle croyait qu'on peut guider sa pensée, éviter les obsessions dangereuses, guérir d'un amour par une humiliation. Il lui semblait qu'un chagrin meurt rapidement comme une fleur, quand on veut bien seulement ne pas le nourrir avec cette obstination dans les plaintes qu'elle avait connue aux vieilles femmes. Mais ce soir la jeune fille ne pouvait même pas retenir ses larmes. Tout lui manquait à

la fois. Dans le vide intérieur qui la laissait sans passé comme sans avenir, surnageaient deux phrases que son esprit ramenait sans cesse avec la monotonie d'une voix d'enfant de chœur. :

- Il ne m'aime pas. Je vais mourir.

Paquita tâchait de se reprendre :

- Il ne m'aime pas. C'est simple. Je dois être malade. Il faudrait pouvoir mourir vite.

Brusquement, son cœur battit moins vite. Elle sentit son front chaud, douloureux comme après un choc. Les larmes qu'elle essuyait l'occupaient, la forçaient à quelques mouvements, soulevaient un peu l'emprise du mal sur sa gorge. Elle cherchait à qui demander secours.

- Mon père ? il me gronderait sans doute.

Les amis d'hier étaient devenus des adversaires. Au Clamadou, personne à qui se confier. Il faudrait porter ce poids toute seule. Elle se parla avec des ménagements; comme à un malade.

- Il faut prendre patience, cela va passer.

Et elle songeait :

- Cela ne peut pas durer ainsi.

Ce qu'il y a de bouleversement physique dans la souffrance déterminée par un choc moral l'égarait, car elle croyait, dans sa confiance en sa forte jeunesse, pouvoir porter une peine silencieuse dans un corps dispos avec un visage souriant. Et voilà que tout son courage s'était enfui avec sa confiance.

La pensée de la mort revenait avec ses promesses insidieuses, son calme sourire, ses fleurs et son mystère attirant. Elle se parait, de toutes les féeries de l'adolescente, et son escorte groupait tous les personnages enchantés des rondes et des contes, les Chevaliers du Guet et les Compagnons de la Marjolaine, la Belle des Lauriers coupés et les femmes de Barbe-Bleue, le Prince Charmant et le mousse du Petit Navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué.

Tous les êtres partis de l'autre côté de la lune et ceux dont les lèvres ou les chansons avaient gardé la mémoire, faisaient signe à Paquita de venir endormir sa peine auprès d'eux, dans le bon sommeil dont on ne se réveille pas. Seule la Sainte-Vierge secouait son voile bleu pour défendre le péché qui ne peut obtenir de pardon : le désespoir.

Le désespoir, cependant, frôle ce cœur de petite fille. Paquita ne sait plus ce qu'elle peut maintenant attendre de la vie. L'avenir s'est fermé comme une porte dont la clef est perdue, et tous les signes ont menti. Il reste une perspective de jours clos, emboîtés les uns dans les autres comme ces dés chinois que rapportent les marins, de plus en plus petits, jusqu'au dernier, mais tous semblables. Cela vaut-il la peine de les déboîter ?

Devant cette perspective monotone Paquita a peur ; elle ressent, comme une main glacée glissant entre ses épaules, le froid de son destin. Ou plutôt est-ce le froid de la nuit ?...

Elle entend l'écho des phrases raisonnables, si souvent dites par les femmes du Clamadou autour des peines des autres : « Il faut se surmonter... il faut essayer de trouver le sommeil... »

Et puis, à quoi bon garder ses yeux fixés vers le ciel ennemi qui ne lui répond pas ? Demain, le ciel du Clamadou, traversé par la palpitation lumineuse du phare, lui donnera peut-être un peu d'apaisement.

X

Le Clamadou flottait en îlot avancé dans le temps comme dans l'eau. A Saint-Vallier, le printemps gardait encore des acidités. Ici, la saison chaude épanouissait sur l'étang ses flammes déjà ardentes. Paquita, revenue, rapprochait sans cesse les images de la petite ville qu'elle venait de quitter et celles du hameau retrouvé. Autour d'elle, ceux qui étaient restés lui demandaient sans cesse des histoires de là-bas.

La jeune fille sentait son prestige s'accroître parce qu'elle avait vécu quelque temps avec des « dames et des messieurs », des gens d'un autre monde qui vivaient une vie si différente de celle des pêcheurs.

La fille du Rouquet, qui allait sur ses 19 ans, rêvait déjà de partir en service pour voir les hautes montagnes de pierre s'écartant juste assez pour laisser passer la rivière qui, si verte, coule si vite. Les femmes admiraient les maisons où toutes les pièces ouvraient des fenêtres sur le ciel, où l'on pouvait cultiver des fleurs devant sa porte.

Les hommes s'étonnaient de la tristesse de Paquita, qu'elle cherchait pourtant à cacher sous des récits enthousiastes. Ils l'attribuaient à des regrets, cette mélancolie par laquelle l'enfant d'hier devenait jeune fille. Ils flairaient une aventure amoureuse à travers les rencontres qu'elle contait de tant de jeunes gens habitués à plaire. Et ceux qui jusque-là s'étaient le moins intéressés à elle, sentaient qu'on la leur volait, même si ce n'était que d'un peu de son rêve et de son cœur.

Les premières heures de chagrin passées, Paquita essayait de nier la dure humiliation de Saint-Vallier. Elle cherchait un charme à son avenir rétréci, elle soufflait sur le monde, qui venait de se révéler à elle, pour l'éloigner comme une brillante et fragile bulle de savon. Il lui restait l'amour de son père et le souvenir de Sanchez, qui parlait

sa langue natale. Mais son père avait dû repartir et Sanchez n'écrivait pas.

Pour résister à l'influence dissolvante de l'étang, la grande force qui la soutenait jusque-là ; le souvenir de sa mère, l'orgueil de la savoir plus belle, plus heureuse, plus fêtée que toutes les autres femmes, cette barrière qu'elle croyait intangible venait de céder. A la froideur des bourgeois de Saint-Vallier quand on avait parlé de la danseuse, aux réticences et la tristesse de son père quand elle l'avait questionné, l'enfant avait compris quelle vie pitoyable devait être cette vie brillante, et qu'il fallait en taire l'évocation, comme celle d'un mal honteux. Perdue la fierté intérieure, la joie d'être une étrangère dissemblable, que restait-il à Paquita si elle ne pouvait se résigner à copier exactement l'existence de sa tante douce et laborieuse, au milieu de sa nichée d'enfants ? Au moins l'oncle Léotard nourrissait-il son ambition secrète : celle d'arracher à l'étang le trésor de la belle morte. Le Grand Guzas pouvait aller retrouver son amour caché. Mais les autres... mais les femmes emmurées par l'eau, pour toute leur vie, que leur restait-il ?

Et Paquita tour à tour embellissait et ternissait ses souvenirs de Saint-Vallier. Elle insistait dans ses récits sur la liberté laissée aux femmes, aux jeunes filles, dans ce monde étrange :

- Tous les hommes font des compliments...

- Et qu'est-ce qu'on te disait à toi ? demanda brusquement le Grand Guzas.

La jeune fille sourit au souvenir des mots où se mirait la certitude de sa grâce :

- Que je dansais mieux que les autres ; que j'étais plus légère...

Un rire grossier l'arrêta :

- Légère ! Si tu l'es autant que ta mère, tu n'as pas fini de lever la jambe.

C'était la Régine. Mais son mari l'avait aussitôt saisie par le bras, et il serrait :

- Toi, tu n'as qu'à tenir ta langue, tu entends ?

La femme, étonnée d'abord plus qu'humiliée, dégagea son bras d'un geste sec. On la savait méchante. Un grognement de tous ceux qui écoutaient la désapprouvait. Une rage sourde l'envahit devant ces visages hostiles et le regard dur de Paquita. Elle ricana, et, tournée vers les hommes :

- Elle vous fera tous tourner en bourriques cette fille de g...

Son mari s'approcha d'elle, menaçant... Elle baissa les épaules et partit.

- Pour l'anniversaire de mon amie Odette, continua Paquita, son père a donné une fête. On a dansé jusqu'à deux heures du matin, on a bu du champagne, et le parc était éclairé par des lanternes vénitienes, des ampoules de couleur, des feux de Bengale, comme au Palus pour le 14 Juillet.

- Tout ça pour une morveuse de 17 ans dit la Bessoune. Si c'est possible. On n'en fait pas tant pour un mariage, ici.

Et l'Eugénie du Taparot appuya, jalouse :

- Elle devait rudement s'en croire, cette fille.

Les hommes rêvaient à ces adolescentes d'un monde inconnu pour qui on dépensait en un jour ce qu'ils gagnaient dans un mois.

Martrou, appauvri soudain, murmura :

- On dirait que tout leur est dû, à ces femmes.

Paquita participait à ce prestige. Elle gardait des yeux lointains, comme si elle venait de respirer cet encens qu'on brûlait chaque jour pour les autres. Le Grand Guzas se souvint du soir où il l'avait serrée contre lui, après qu'elle eut surpris son rendez-vous du port. Elle était devenue une vraie fille depuis, et le luxe qu'elle évoquait faisait d'elle une femme différente de celles qu'il avait connues, infi-

niment plus désirable, mais aussi moins accessible, comme défendue par ces souvenirs. Il se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour la conquérir. Et soudain :

- Si tu voulais, moi, je t'allumerais un feu de Bengale qui éclairerait l'étang pendant toute une nuit.

Sans se soucier des autres, il la regardait. Et elle se sentit rougir, troublée comme par une caresse. Les hommes se taisaient, attendant ils ne savaient quoi. Et les femmes se mirent à parler toutes à la fois, piaillant comme les poules quand elles voient l'ombre de l'épervier. Chacune essayait d'entraîner son homme, comme pour l'éloigner d'un danger... En quelques instants le groupe fut dispersé. Le Grand Guzas s'en alla le dernier. Il paraissait mûrir sous son front têtue un projet magnifique. Chacun de ses pas déplaçait sous son maillot des muscles de splendide animal toujours en éveil, toujours prêt à la lutte ou à l'amour. Léotard et Céline se regardaient, frappés par l'expression du pêcheur. La femme exprima son appréhension :

- Si celui-là se met à chercher la petite.. maintenant.

- Qu'il essaie donc, cria l'oncle on serrant les poings.

Puis, surpris de souffrir, il écouta la naissance de la jalousie dans tout son corps.

Paquita rêvait. Ces regards d'hommes, ces désirs qu'elle devinait autour d'elle semblaient décupler sa vie. Elle rentra pour interroger son reflet dans son miroir. Elle fut heureuse de trouver si noirs ses yeux et ses cheveux, si rouges ses lèvres, si fine l'attache de son cou.. Elle se crut belle pour la première fois, se sourit, s'aima elle-même.

Voici donc le moyen d'écartier la hantise de la mort : chercher l'amour, même sous ses formes les plus humbles, les plus fugaces, les plus grossières. La plus légère flambée de rêve ou de désir exorcisait la peur obstinée de Paquita. L'adolescente renaissait, jeune, promise à une destinée pleine de joies précieuses, forte devant tous et

devant la tentation intérieure de fermer les yeux et de joindre les mains pour se laisser couler au fond de l'étang. De nouveau, lui venait l'ambition de vivre, de vivre toujours, pour être aimée.

*

Sur les seuils les femmes et les enfants s'étaient assis pour respirer la nuit. Le vent soufflait du Cers, assez vif, et les hommes, debout, le sentaient traverser leur maillot comme des milliers de piqûres fraîches. On échangeait les paroles rituelles.

- L'eau est plus basse que depuis au moins trois mois.

- La mer avale chaque jour...

Les bruits du port qui, par vent marin, arrivaient apportés par la surface de l'étang, intacts et rapides, ce soir se morcelaient, se hachaient de coupures, rebondissaient à intervalles inégaux, comme des ricochets. Les hautes herbes du fond se penchaient vers le goulet du port attirée par l'aspiration puissante du courant, puis, aux caprices du Cers qui tombait par à coups et reprenait ensuite avec plus de violence, les plantes aquatiques ondulaient, s'enlaçaient, tournoyaient dans des remous, et de larges marbrures émeraude et argent, coupaient la surface de l'eau gaufrée à petits plis.

Les étoiles elles-mêmes changeaient de couleur aux chutes et aux reprises du vent. Toutes les odeurs balayées, le Clamadou respirait ce vent de terre, sec et dense, et préparait les bettes pour la tournée des anses à la fin de la nuit.

Soudain un homme tendit un bras :

- Regardez là-bas.

Une flamme jaune, sous une épaisse fumée, s'élevait dans le vent, oscillait, reprenait avec plus d'ampleur.

- L'usine à soufre, dirent les pêcheurs.

Les femmes, les enfants, levés, les uns contre les autres au bord de l'eau, voyaient peu à peu la nuit s'effilo-

cher autour de l'incendie vainqueur.

- Avec ce vent, elle va brûler comme un allumette, dit un vieux.

L'usine, éloignée du port isolée, sans maison d'habitation voisine, ne déclenchait aucun geste de sauvetage.

Ce n'était pas la première fois qu'elle brûlait et tous savaient bien que cette quantité de soufre, une fois le feu pris, devait se consumer entièrement.

- Peuh ! le propriétaire est assez riche, dit l'Eugénie.

- T'inquiète pas pour lui, grogna le Rouquet. L'assurance payera.

- Mais, comment cela a-t-il pu prendre ? demanda la Bessoune.

- C'est peut-être le patron qui a mis le feu pour toucher l'argent. Il paraît que les affaires n'allaient pas trop depuis quelque temps. Il n'y a pas si longtemps que ses ouvriers ont fait grève, parce qu'il en avait renvoyé une dizaine.

- Moi, ça ne m'étonnerait pas que ce soit un ouvrier de l'usine. Il n'était pas aimé cet homme.

Ils regardaient, avidement. Le Cers courbait la fumée dans un grand cri, emportait les flammes ; l'usine un instant décapitée de l'incendie retombait dans l'ombre. Mais bientôt la haute aigrette rouge reparaisait. Elle ployait sous la rafale, se redressait, bondissait comme une bête maléfique. Derrière, la colline s'éclairait de plaques fugaces comme si on avait promené sur elle un projecteur capricieux. Dans le cimetière, par intermittences, un fuseau de cyprès, une blancheur de croix surgissait, s'évanouissait...

Le phare pâlisait dans cette ardente lumière bleue, jeune et rouge. Le port tout entier se tournait vers elle, et les hommes, se sachant impuissants, se demandaient seulement combien de temps cela pourrait durer. Les pêcheurs du Clamadou plongeaient dans une clarté chaque instant plus dense.

Maintenant, le Cers agitait les flammes comme des banderoles, mais ne pouvait plus les disperser. Quand il se taisait, le feu gagnait vers le ciel d'un élan vertical, soufflant son nuage jaunâtre, et une âcre odeur de soufre brûlé roulait avec le grondement de l'incendie sur la surface de l'eau.

- Mais, où est donc le Grand Guzas ? se demanda tout à coup Martrou. Et ne le voyant pas :

- Comme feu de Bengale, on ne fait pas mieux, dit-il.

Des reflets de flammes glissaient sur l'étang et venaient jusqu'au bord du Clamadou doubler dans l'eau la haute torche allumée au pied de la colline.

Martrou avait parlé à mi-voix, presque pour lui seul, mais Paquita assise près de lui, les jambes pendantes hors d'une bette, Céline et la Louise avaient entendu. Leurs yeux fouillèrent dans le groupe d'ombres qui se tenait près de la passerelle : le Grand Guzas n'y était pas. On entendit la voix du Rouquet :

- Ça va durer toute la nuit.

Il était déjà lassé de regarder les flammèches éblouissantes battre des ailes comme des oiseaux captifs.

L'Eugénie s'était approchée du groupe où se trouvait la Régine :

- Martrou, là-bas, dit qu'il n'a jamais vu un feu de Bengale pareil.

Personne n'avait oublié ce qu'avait dit le Grand Guzas l'autre soir. Une curiosité avide détourna aussitôt les regards de l'incendie...

- Mais, où est donc ton mari, Régine? demanda le Rouquet.

- Il m'a dit qu'il rentrerait tard ce soir. Un rendez-vous avec François au café d'Italie, pour une pêche en mer, dimanche matin.

Elle ne pouvait comprendre l'allusion au feu de Bengale ; elle était partie, l'autre soir, avant ces mots de son

mari. Mais elle sentit soudain peser sur elle tous ces soupçons silencieux. Et la Bessoune insistait :

- Je voudrais bien savoir qui l'a allumé.

Tandis que Léotard souffrait parce que les soupçons atteignaient aussi sa nièce. Il cria presque, s'adressant à la Bessoune :

- Et pourquoi veux-tu à toute force que quelqu'un l'ait allumé ce feu ? Un accident est beaucoup plus probable une cigarette, un court-circuit... qui le sait ? Et même si ce n'est pas un accident ! Vous savez bien qu'elle brûle tous les deux ou trois ans l'usine, et qu'on dit que le propriétaire n'y perd pas...

Ses paroles s'éteignirent dans le silence. Et Paquita peu à peu s'abandonnait à la pensée que cette immense gerbe de flammes fleuries s'élevait peut-être pour elle. Plus que le souvenir des paroles du Grand Guzas, l'hostilité spontanée de Régine, l'air de réprobation des femmes, lui laissaient croire ce que d'autres trouvaient possible. Déjà, son oncle, sa tante, éprouvaient le besoin de la défendre. Et sous les chaudes bouffées d'air, quand elle clignait des yeux, elle voyait les regards des hommes, vite dérobés, mais obstinément ramenés vers elle, lui faire hommage de ce crime.

Le brasier flambait toujours, une heure plus tard, le groupe des pêcheurs restait presque aussi compact au bord de l'eau, quand un bettou parut sur l'étang, noir à travers les reflets des flammes qui jouaient sur l'eau. Le Grand Guzas aborda. Seule, la Régine s'approcha ; elle éprouvait le besoin de justifier son absence :

- Alors, tu as vu François ?

- Oui ! c'est décidé pour dimanche.

Paquita regardait cet homme dans l'ombre. Avait-il vraiment fait ça, pour elle ?

- Il fera jour demain matin, dit quelqu'un.

Le groupe se dispersait. Paquita se répétait le cœur

serré :

- C'est effrayant, c'est effrayant...

Les flammes dansaient toujours dans le ciel et sur
l'étang.

XI

Léotard se sentait lourd d'une inquiétude qu'il ne s'expliquait pas. Pendant l'absence de Paquita, étonné de trouver vide la maison bruyante d'enfants, il s'était donné à l'étang avec une sorte de rage. Plus que la légende de la belle morte aux bijoux, le désir de se prouver à lui-même qu'il possédait ce « don de l'eau » transmis de père en fils chez les Garric, le poussait à des expériences qui ressemblaient à des luttes où sans cesse l'adversaire se dérobait. Le pêcheur plongeait retenant sa respiration jusqu'au moment où, ses tempes battant à grands coups, l'instinct lui faisait donner le coup de talon qui le ramenait à l'air libre. Les yeux larges ouverts dans ce nouveau milieu dense, sensible à la légèreté de son corps, aux caresses des moindres mouvements d'eau, il interrogeait l'étang, croyant toujours trouver le secret de s'y adapter davantage. Et toujours cette fluidité féminine fuyait dans ses doigts. Tout lui échappait et lui-même devait échapper à l'eau pour vivre.

Il ramenait du fond de vieux coquillages aux formes bizarres sur lesquels il fixait longuement un regard interrogateur. Ainsi cet homme éprouvait ses limites, s'obstinait à vouloir les déplacer, accusait un élément ennemi de se fermer à lui, alors que cette sécheresse intérieure, cette angoisse d'emmuré lui venait d'un impossible amour qu'il ne pouvait s'avouer.

Le retour de sa nièce, la recherche du Grand Guzas, les allusions des femmes, enfin l'incendie de l'usine à soufre, tout accroissait son malaise. Quelques mauvaises pêches lui parurent souligner l'hostilité de l'étang, qui, peut-être ne lui pardonnait pas ses recherches du trésor noyé. Il commença à rêver de pays inconnus, de départs, de visages qu'on n'a jamais rencontrés, de mots qui restent seulement de la musique, parce qu'on ne connaît pas leur sens humain.

Céline, habituée au silence de son mari, s'inquiétait pourtant de son air sombre. Tu te fais du mauvais sang à cause de cette petite ? demandait-elle. Elle ne vaudra pas plus cher que sa mère. Quand son père nous a proposé de la retirer chez nous, plutôt que de dire oui, nous aurions mieux fait de nous couper le bout de la langue avec les dents.

L'homme haussait les épaules et ne répondait pas.

L'été s'accroissait tous les jours de nouvelles flammes. Le matin, un brouillard diaphane, posé sur l'étang cachant ses rives, l'agrandissait comme une mer nordique. Le soleil à peine chaud le buvait, et l'air débarrassé de ce voile humide accusait les couleurs, le brun rouge des plantes grasses, le blanc éclatant des tas de sel élevés en pyramides régulières auprès des marais géométriques, le vert des pins parasols sur la garrigue lointaine. L'eau, seule, pénétrée par cette profusion de lumière jusqu'au fond de l'étang, se dépouillait de ses teintes d'hiver, paraissait à peine plus dense que le vent, laissait deviner la vase et le sable des bancs qu'elle recouvrait, frémissait à peine au loin, là où elle reflétait le bleu profond du ciel. Vers midi la chaleur se matérialisait, presque visible dans l'atmosphère, par un tremblement de l'air au-dessus des toits du Clamadou, perceptible dans son ascension. On faisait la cuisine au dehors dans l'ombre étroite d'un mur, sur un réchaud à charbon de bois. Plus que jamais on vivait d'une vie commune, s'interpellant d'une tablée à l'autre, se renvoyant les vols de moustiques à grands gestes, riant à rires sonores des incongruités des enfants.

On faisait la sieste dans la « chambre du fond », la pièce sans fenêtre dont le mur surplombait l'étang, et dont l'obscurité restait fraîche. Mais la porte de la pièce de devant, la cuisine, restait seulement close au loquet, et les hommes, énervés par la chaleur, allaient, débraillés, d'une maison à l'autre avec des plaisanteries grossières, lançant

de gros mots aux garçons et des caresses aux filles.

Puis, les bettous partaient vers la mer, longeaient le port profitaient du moindre souffle pour hisser une étroite voile latine. Ils rentraient à la file, suivant le chenal avec l'orgueil de montrer leur rapidité aux marins du Port. Ils revenaient tournés vers le couchant qui les teignait de pourpre, si bas sur l'eau, qu'on distinguait à peine le pêcheur maniant son haut triangle de toile, brillant comme une flamme. Ils rapportaient dans leurs filets, avec des rougets et des maquereaux qui mêlaient leurs couleurs opposées, des étoiles de mer couleur garance, des hippocampes et des oursins, parfois d'étranges anémones mauves et roses ou des branches de corail, ou quelque pieuvre accrochée aux branches par ses minces bras gluants. Les enfants savaient trouver là la part de leurs jeux, et les filles demandaient des os de seiche pour aiguiser le bec de leurs petits oiseaux. Puis, le crépuscule fondait l'étang et la garrigue, et le phare tendait son appel rythmique vers on ne savait quels passants de la mer. La brise marine balayait les odeurs du jour. Les femmes sans bas, les hommes aux bras nus, tout près les uns les autres, écoutaient leurs désirs sans paroles se répondre. Paquita entendait cette voix silencieuse. Elle se parait, rougissant ses lèvres et teignant ses cils, comme elle l'avait vu faire aux jeunes filles de Saint-Vallier, et, très parfumée, elle affectait de frôler les pêcheurs immobiles quand elle passait auprès d'eux avec sa démarche de chatte.

Le grand Guzas la suivait des yeux, souvent trop troublé pour l'interpeller, mais lui posant parfois la main sur l'épaule, une main pesante qui effrayait toujours la jeune fille.

- Tu as des yeux qui parlent, lui disait Martrou.

- Des yeux qui seront la perte de son âme, ajoutait la Bessoune.

Depuis l'incendie de l'usine à soufre, les hommes

guettaient, se demandant si le Grand Guzas obtiendrait sa récompense pour le feu de Bengale magnifiquement offert à Paquita. Ils guettaient, et la jeune fille, dans ce cercle de regards, allait et venait avec des mines coquettes, répondait par un rire aux mots les plus risqués, recherchait cette certitude d'être aimée, même d'être plus brutalement désirée, qui lui rendait la vie violente et délicieuse. Trop jeune encore pour savoir avec quoi elle jouait, elle se penchait jusqu'au vertige sur ces troubles qu'elle déchaînait, inhabile et brûlante enfant et comédienne, attirée et repoussée tour à tour par le souvenir de l'amour tel que le comprenaient les hommes du Clamadou.

Elle s'étonnait de remuer de telles forces chez des êtres si fatalistes, superstitieux au point de n'oser jamais intervenir dans leur propre destin, dociles à la rose des vents et à la fatalité des équinoxes. Puisqu'elle, une adolescente, pouvait provoquer de telles émotions, rien qu'en se laissant désirer, ne serait-il pas possible de modeler la vie comme l'argile qu'elle pétrissait à l'école aux heures de travail manuel ; de changer d'âme et de visage, et de corps, et d'avenir, de remonter le cours des prédictions lointaines, de ne plus se résigner aux jours toujours pareils et à la mort qui les clôt. Mais comme l'apprenti sorcier, elle ne pouvait plus calmer déjà la tempête qu'elle avait soulevée.

Les femmes la persiflaient à mots couverts :

- Quand j'étais fille, moi, j'étais trop fière pour regarder les hommes des autres.

- Comme si une jeunesse ne pourrait pas trouver d'autres bons amis que des pères de famille...

Peu à peu, leur jalousie croissait avec la rage de l'été, comme l'énervement des mâles. Elles rabrouaient la jeune fille, lui envoyaient des bourrades, criaient plus fort :

- Tu ferais mieux d'aller retrouver ta mère.

- Une fille de garce ne sait faire qu'un métier.

- Et ton marin d'Espagne ? Qu'il revienne et qu'il

t'emmène, puisqu'il te faut un homme.

Bientôt les menaces commencèrent. Les hommes, chacun chez soi, calmaient leurs épouses avec des bassesses, juraient que Paquita leur semblait laide comme le péché et qu'ils n'en voudraient pas si on les payait, que d'ailleurs elle était à qui la voulait, et qu'elle n'avait point besoin de faire tant la fière. Dès qu'ils pouvaient s'échapper, rasés de près, lavés comme des marins, ils cherchaient à la frôler et tremblaient d'aise tout un soir pour cette caresse volée.

Céline défendait sa nièce au dehors, mais dans l'étroite cuisine où elles s'abritaient du soleil pour leurs travaux de couture, comme la petite secouait son front buté, elle s'emportait, criait des insultes :

- Je te chasserai, tu es une coureuse, une fille !

Elle secouait Paquita. Au bruit, Léotard qui faisait la sieste dans la « chambre du fond » s'était levé. Il se taisait, péniblement affecté par le bruit. Mais quand la tante leva la main, lança une gifle bruyante sur la joue de la jeune fille, dont les larmes, instantanément, coulèrent, il s'avança, se plaça entre elles. Il saisit durement le poignet de sa femme. Inconsciemment, il serrait de ses gros doigts habitués aux rames et seulement quand Céline gémit plus fort que sa nièce, il comprit qu'il lui faisait mal. Alors il se retira bouleversé de sentir dans sa tête un tumulte d'émotions contradictoires et incompréhensibles, ne sachant plus laquelle il devait protéger et vaguement honteux de s'être montré brutal pour la première fois.

Les deux femmes, sans paroles, reprirent leur ouvrage.

*

La veille du 15 août, après la rentrée des barques, dans les dernières flammes du couchant, un bettou qu'on

ne connaissait pas, vint tout seul vers le Clamadou. Il brillait comme un jouet verni. Dès qu'il fut assez proche pour qu'on distinguât le rameur, on reconnut le vieux François, le passeur du Port, qui mettait son honneur à fabriquer les barques les plus rapides et les plus solides.

- Ho ! François, qui viens-tu chercher ?

- Vous n'avez pas changé de place au Clamadou ?
il y a dix ans que je n'y suis pas venu.

Tous les gens du hameau se groupaient pour regarder le visiteur, et surtout le bettou, un bettou neuf, mince et léger, luisant et joli comme jamais les enfants ne virent de bettou.

- C'est une barque de riche que tu mènes ?

Le vieux quêtait des compliments, regardant les visages des pêcheurs autour de lui.

- C'est un de mes mieux réussis, avoua-t-il. Tout en cœur de chêne et pas plus lourd qu'un roseau. Il obéit à la rame comme une mouette. Et un enfant le mènerait.

Le bettou se balançait sur les courtes vagues de l'étang, touché de flanc par la lumière rouge du soleil qui s'éteignait.

- Tu ne le vendras pas ici, dit la Bessoune envieuse, les poches sont vides au Clamadou.

Le vieux plissa ses petits yeux :

- C'est ce qui te trompe, ma petite. Il est vendu.

Et, du doigt tendu, désignant Paquita :

- C'est son père qui me l'a commandé. Avant de partir pour la mer, il cherchait ce qui pourrait faire plaisir à sa petite. Il voulait trouver un cadeau pour sa fête...

- C'est demain ta fête, hé ? Tu écriras à papa que le vieux camarade a été à l'heure.

- Et pour le payer ? demanda Céline.

- C'est tout payé.

Paquita n'osait toucher à son jouet neuf.

- Je l'étrénerai demain, cria-t-elle. Nous ferons le

pèlerinage à Prime-Combe. Qui vient ?

- Bravo, Paquita ! On ira tous.

Elle le regardait sans rien dire, avec un trouble heureux qui dissipait des ombres sur son visage. Cette barque dansante, tenue en laisse par le vieux François comme un jeune animal impatient, cette petite barque qui allait sûrement s'envoler dans le Cers, vers le Port, si on l'abandonnait une seconde, Paquita la caressait d'un sourire comme une image d'elle-même. Elle en voyait pourtant, des bettous, depuis son enfance. Mais ils se chargeaient de filets tous les matins, rentraient tous les soirs lourds de poissons, plus lourds encore de soucis s'ils étaient vides, rappelé inexorablement par le Clamadou qui les attendait, sûr de sa puissance ; voués à la même vie de tous les jours, au même piquet d'attache.

Celui-ci, nulle nécessité ne l'alourdissait. Il était venu sur l'étang, vers Paquita, inattendu comme le présent d'un conte de fée. Et l'espoir ranimé de la jeune fille tendait des forces neuves comme la voile dans le vent.

- Tu ne l'essaies pas ? dit Léotard quand François fut parti.

Elle n'osait pas. Elle attachait à ce geste une signification superstitieuse.

- Tu m'as raconté, tio, qu'autrefois, les pêcheurs du Clamadou allaient faire souvent un pèlerinage au couvent de Prime-Combe, pour la fête de la Vierge. Quand vous y êtes allés, la dernière fois, tu n'as pas voulu me prendre parce que j'étais trop petite... Si on y allait demain ?

- Ce n'est pas une mauvaise idée qu'elle a, cette petite, dit Céline. Surtout que cette année on n'a pas beaucoup de chance pour les pêches...

- Qu'est-ce que vous en dites ? dit Léotard tous ceux qui étaient là. Tous approuvaient, les enfants frappaient des mains.

Les bettous partirent avant l'aube, pour éviter la

chaleur du soleil une fois haut. L'étang traversé, les pèlerins gravirent la colline derrière laquelle se cachait le monastère. Les enfants grimpaient les premiers dans le chemin étroit, redescendaient en se poursuivant, et leurs mères les appelaient.

- Tu fais quatre fois la route, tu seras fatigué.

Le Grand Guzas marchait derrière Paquita, et les hommes n'osaient trop se rapprocher d'eux.

Céline, à côté de sa nièce, s'égosillait à rassembler ses garçons. Léotard, l'air absent regardait juste le sol devant ses pieds.

Au sommet de la côte, on s'arrêta pour regarder l'étang rose sous les rayons obliques du soleil, la mer gaufrée de légers frémissements, les mâts des bateaux dans le port, tous ces miroitements d'eau où se brisait en facettes le bleu du ciel. Sur la côte, du sable, des pierres grises, une herbe courte, une terre rongée de sel, sans arbres, tout entière tournée vers la dévotion de la mer.

Dès que l'on se tournait de l'autre côté de la colline, le paysage changeait. A l'abri du vent marin que la première hauteur cassait, des arbres poussaient sans contorsions, des vignes s'accrochaient à la pente. Le couvent le Prime-Combe se dressait au milieu de pins et de cyprès, et le rouge de ses tuiles éclatait violemment dans la verdure sombre. Les courbes des champs, accordées aux lignes des coteaux, restaient exactes, sèches, définitives sous le vent, fixées à la rencontre de deux sentiers par une haute croix, signe intangible entre ses deux cyprès.

De l'autre côté, dans son univers liquide, l'îlot de maisons, perpétuellement doublé de son reflet tremblant, paraissait danser au milieu d'une ronde de mirages.

Les pêcheurs, peu habitués à la marche, se plaignaient de la chaleur. Les jeunes filles, curieuses, regardaient comme une oasis ce pays sec, parce qu'elles le comparaient à la côte brûlée de sel.

Après quelques explications au concierge, la troupe entra dans la longue cour pavée de pierres rondes, admira les grilles de fer forgé, puis pénétra dans le cloître solitaire, sous le soleil, avec son puits et son cyprès vertical.

- Regarde, Paquita, chuchota Léotard. Ton père m'a dit que cela ressemble à l'Espagne.

Les visiteurs, saisis par une émotion religieuse, se taisaient. Combien de fois avaient-ils fait, aux mauvaises heures, promesse d'un ex-voto à la chapelle de Prime-Combe. Ils y revenaient après les « coups durs » remercier la force invisible qui les avait protégés.

Leur silence inaccoutumé rendait plus émouvante encore pour Paquita l'atmosphère de l'abbaye où elle venait pour la première fois, et où, pourtant, elle croyait reconnaître l'odeur des choses. Elle alla auprès de son oncle.

- Tu y es allé, en Espagne, toi ? Tu sais si c'est ainsi ?

- Non, dit l'homme.

Mais il sentait il ne savait quel accord entre le paysage, le cloître et la jeune fille qui marchait auprès de lui...

Paquita fouillait dans ses souvenirs. Elle était sûre que l'un d'eux répondait à son émotion. Tout à coup, heureuse, elle dit :

- Le Désert des Palmes !

Léotard la regarda, sans comprendre.

- Rappelle-toi ! maman nous en parlait quelquefois.

Le Désert des Palmes, c'est un couvent, dans la montagne, au dessus de Béni-Cassim. Elle y allait aussi en pèlerinage. C'est comme ici, j'en suis certaine. Il me semblait, aussi, que j'y étais déjà venue avant de naître...

Alors, dans son désir de la gâter :

- Pourquoi n'y retournerais-tu pas un jour. Tu irais prendre ta mère à Palma et vous reviendriez ensemble à Villagoyosa.

Et tout de suite il regretta ces paroles imprudentes.

- Non, c'est impossible.

- Pourquoi ? répondit-elle avec un air buté. C'est ma mère, après tout !

- Tu ne peux pas voyager si loin toute seule.

- Et toi, alors ? cria-t-elle, tu ne m'accompagnerais pas ?

Elle regardait, regardait sans se lasser, revenue au dehors, ce coin de terre serré dans son abri comme une serre chaude, avec ses rosiers, ses yuccas pointus, ses mimosas lisses, ses hauts palmiers, ses chênes courts et tor-dus et ses petites palmes qui poussaient au hasard.

Tout semblait recueilli, religieux, mystique.

Tout tendait vers l'expression d'une parole qu'elle n'arrivait pas à saisir. Là-bas, en Espagne, dans ce pays accordé à elle, elle comprendrait le langage de la terre. Le mot imprudent de son oncle avait déclenché à nouveau un désir frénétique de partir, d'échapper à l'étroite prison du hameau, à la convoitise des hommes, à l'avenir muré pareil à celui de sa tante.

Il aurait suffi d'ailleurs du choc qu'elle avait ressenti à la vue de ce paysage, pour la persuader qu'elle n'avait pas trouvé sa voie. Il était donc au monde des lieux où le rêve devenait tangible, où l'on ne savait quel mystère se proposait avec un visage si limpide, qu'on se sentait, à chaque seconde, à l'instant de le percer. Et si Prime-Combe ne parlait pas davantage, un autre pays serait peut-être plus explicite. Mais il fallait partir.

Tout le jour, elle rechercha son oncle, s'efforçant de le persuader, avec des phrases coupées par l'approche du Grand Guzas qui, le front sourcilleux, n'admettait guère qu'on se cachât de lui. Après l'apaisement de la visite à la chapelle et des prières, le repos sur l'herbe et les vins déchaînèrent les chansons, les plaisanteries gauloises. Dès les premières bouteilles, les hommes se rapprochaient des

jeunes filles, les femmes laissaient percer leur jalousie dans leur voix pointue. On fit allusion à l'incendie de l'usine à soufre, au bettou neuf que tous les pêcheurs enviaient. Peu à peu le ton montait. Mais la chaleur du milieu du jour fut si lourde qu'elle apaisa tout.

Les corps se détendirent pour la sieste à l'ombre odorante des pins. Les femmes entrouvraient leur corsage, et les hommes, étouffant, suant dans leur somnolence, ne plaisantaient plus.

Seul, le Grand Guzas cherchait dans son inquiétude le moyen de se trouver seul avec Paquita. Il commençait à comprendre qu'il ne la posséderait que par la force. Pourtant quelle autre fille ne se serait donnée à lui depuis l'hommage splendide de l'incendie ?

Léotard, à son tour, rêvait de départ. Les cigales crissaient sur l'écorce des arbres. On entendait au loin le bruit de la mer comme un roulement confus. Et dans leur demi-sommeil les pêcheurs songeaient :

- C'est la virée du vent. Le Marin rentre.

XII

La montée du Marin amenait des nuages sombres. La nuit d'août voyait ses étoiles soufflées une à une, sa voûte soudain abaissée jusqu'à toucher l'eau en un grand cercle dont le Clamadou marquait le centre. Le moutonnement des nuées se reflétait dans les courtes risées de l'étang couleur d'encre. Le vent peu à peu enflait sa voix, frappait plus durement le sol et les maisons. Les salicornes, collées au sol par la violence de son souffle, paraissaient ne plus devoir se relever. Des paquets d'eau ressautaient contre le rocher qui servait de base au hameau, venaient rejaillir jusqu'à la porte des maisons. Les femmes, habituées au grand vent, regardaient l'horizon rétréci, fermé de brume, où la côte s'évanouissait. Le petit Henri de la Bessoune cria :

- Oh ! que le ciel est noir.

Tous ceux qui l'entendirent, superstitieux, se détournèrent. Et sa mère le secoua.

- Il ne faut pas dire ça !

- Pourquoi ? Tu vois bien que c'est vrai.

- Parce qu'un jour, un petit berger qui l'a dit, a entendu une grande voix lui répondre derrière les nuages : « Ton âme est plus noire ». Et il est tombé mort.

La Bessoune grossissait sa voix dans le sifflement du vent. Le Marin, lâché dans toute sa violence, gerçait les lèvres des femmes où il laissait son goût salé. Les yeux coulaient, les cheveux s'emmêlaient, les robes claquaient, les corsages se collaient aux seins comme un maillot de bain. Tous les visages ruisselaient d'eau.

Les hommes songeaient à la pêche du lendemain :

- Si ce vent tient, rien à faire pour sortir, même sans toile.

C'était l'époque de la pêche à la traîne. Depuis quelques jours on ne prenait plus rien au centre de l'étang. Le poisson, fier, se dérobait. On relevait vides les tramails

ou les pantanes. Il faudrait aller chercher les mulets, les loups et les soles dans les anses où ils s'étaient réfugiés. Dure journée, mais riche pêche, si le temps est propice et... si l'on arrive les premiers. Seules les deux grandes bettes du Clamadou prenaient part à l'expédition, l'une commandée par Léotard, l'autre par le Grand Guzas. Personne n'était de trop ce jour-là. Hommes, femmes, jeunes gens et enfants formaient les deux équipages.

Le Grand Guzas amenait sa femme, sa fille, la famille Rouquet, la famille Cormari et la Bessoune.

Léotard prenait dans sa barque Martrou et sa femme la Raymonde, la famille du Taparot, Céline, Paquita et les trois plus grands de ses enfants. Chaque année les mêmes familles dans la même barque. Une haine ancestrale, dont on ne savait plus la cause, les groupait toujours ainsi, divisait en deux clans ennemis les pêcheurs du Clamadou aux approches de la Saint-Jean, lorsque les poissons cherchent l'abri des herbes aquatiques aux creux de certaines anses : celle qu'on appelait Lou Pis, surtout, la plus poissonneuse. Mais il fallait dès la veille deviner le jour favorable, préparer la barque et les filets à l'insu de l'équipe rivale, pendant la nuit ; être sur place à l'aube ; le temps de relever la traîne, avant l'arrivée de l'autre bette...

Et, cette fois, il y aurait Paquita dans la barque de Léotard. Le Grand Guzas connaissait l'admiration de la jeune fille pour son oncle.

- Je lui ferai voir quel est le premier pêcheur du Clamadou, grognait-il entre ses dents.

- Si tu veux, je veillerai cette nuit, dit le Rouquet.

- Je ne crois pas qu'il essaie demain. Avec ce temps... Ça ne fait rien : il vaut mieux veiller.

Chez Léotard, la Céline ronchonnait tout en préparant les filets avec Paquita et la Raymonde.

- Ça n'a pas de bon sens, je te dis. Tu ne l'entends donc pas ce vent ?

Léotard ne répondait pas. Il regardait l'étang. Sous le ciel bas, collé à l'eau comme la calotte d'un gazomètre, emprisonnant l'étang sous sa coupole où grondait la voix menaçante du Marin, il se sentait plus que jamais l'homme de cette étroite plaine liquide et de son radeau rocheux.

Ces barques qui dansaient ou se cabraient, il les aimait toutes avec leur personnalité différente, leur tenue sur la vague, leurs caprices. Il les comprenait comme un prolongement de lui-même.

Comment pourrait-il songer à les quitter fut-ce pour accompagner Paquita aux Baléares... Paquita ? Et pourtant ? s'en aller... Allons, ce soir, ne pas penser à ça. Il s'agissait d'être demain le premier à Lou Pis. Il se rappelait l'année où les autres l'avaient devancé par la faute de Martrou. Il en avait mal dans la poitrine. Pour rien au monde cette fois il ne se laisserait moquer de lui. Que dirait Paquita ? Mais que vient faire encore Paquita dans ses pensées ? Je n'ai pas eu besoin d'elle jusqu'ici pour leur montrer à tous ce que je peux faire...

Le vent rageait toujours.

- Allez dormir vous autres. Je vous réveillerai quand il le faudra, si ça s'arrange.

Il ne voulait laisser à personne le soin de veiller. Dans l'autre bête, que le Grand Guzas avait échoué sur le sable, devant sa porte, le Rouquet somnolait. Il s'était muni d'une bouteille pansue, pleine de vin, d'une livre de pain, d'un morceau de fromage et de deux tomates salées et poivrées. La nuit se traînait noire et hurlante. Passé minuit le Rouquet luttait contre le sommeil en buvant : « Rien à faire pour la traîne. Rien à faire ». Dans son semi-sommeil cette idée devenait certitude, il s'endormit.

Vers une heure le vent s'apaisa. Léotard ne se décidait pas encore : il attendait une étoile sur Sainte-Anne. En voici une, deux...

- Céline, Paquita, des étoiles !... Debout ! Allez cher-

cher les autres, et surtout pas de bruit.

Un quart d'heure après, la barque glissait, ombre lente et silencieuse. Lorsqu'elle se fut assez éloignée :

- Prenez les rames.

Le vent était tombé. A peine un souffle debout dans la voile tendue. Paquita souriait, comme au départ d'une heureuse aventure.

Maintenant on ne voyait plus le Clamadou, fondu dans le noir. Soudain Léotard dit :

- Ça y est ! Une lumière là-bas.

C'était le Grand Guzas qui venait de s'éveiller. Dans sa bette, le Rouquet dormait comme un bienheureux. Il l'éveilla d'une bourrade brutale.

- Bougre de fainéant... puis bondit vers l'abri où était amarrée la bette de Léotard.

- N... de D..., ils sont partis. Mais ils ne s'en tireront pas comme ça les s...

A grands coups de poing dans les portes il éveillait les dormeurs.

- Vous y êtes tous ?... Allez.

Il s'exaspérait contre le nœud de l'amarre mouillée, grognait sa colère :

- Pour une pêche manquée, ce sera une pêche manquée. Mais je veux qu'on me les coupe si les autres rapportent seulement un bouillabaisse.

La bette dansait un peu sur les vagues trop courtes. Les femmes écopaient l'eau de la nuit. Les hommes ramaient de toute leur force.

Léotard avait une bonne avance. Le vent fraîchissait, le faisceau du phare pâlisait. L'aube grisâtre commençait à dépouiller les collines de la gangue nocturne. On apercevait déjà les roseaux qui bordaient l'anse.

- On arrive, cria un enfant.

Le rythme des rames s'accéléra. Paquita serrait les mains, contractait tout son corps, penché vers la proue

comme pour aider les rameurs.

- Les voilà, dit Céline.

La voile du Grand Guzas découpait un triangle noir au loin.

- Jamais on n'aura le temps avant qu'ils arrivent, dirent plusieurs voix.

- Fichez-nous donc la paix, vous autres. Ce n'est pas le moment de ronchonner pour nous porter la guigne.

On était au centre de l'anse. La bette n'obéissait maintenant qu'à la voile, s'approchait lentement du bord. La barque du Grand Guzas rattrapait peu à peu son retard.

- Non, nous n'aurons pas le temps, se dit Léotard à voix basse.

Paquita, près de lui, avaient entendu :

- Essayons quand même, tío, dit-elle.

La traîne glissait dans l'eau peu à peu. Mais tous doutaient. La manœuvre se faisait mal. Et l'autre barque se rapprochait plus vite qu'on n'aurait cru...

- Plus vite, criait le Grand Guzas, plus vite.

Il était tout près de la pointe du Pla, la pointe nord de l'anse.

- Nous les tenons. Ils n'ont pas eu le temps de relever la traîne, cria-t-il.

Dès lors, la manœuvre consistait à faire fuir le poisson. Il fallait couper l'anse en diagonale, passer entre le rivage et la bette de Léotard. Le Grand Guzas scandait de ha ! han ! la plongée bruyante des rames. La Bessoune avait pris une perche et battait l'eau comme un forcené. Les enfants riaient et criaient. Puis la bette longea les roseaux du bord. Les femmes traînaient des gaffes sur le fond vaseux, agitaient les plantes aquatiques, on chassait les poissons avec acharnement. Toute l'équipe était prise d'une espèce de furie où se mêlaient les rires et les jurons. Enfin, le Grand Guzas donna l'ordre de quitter l'anse.

- Allez ! nous allons poser la traîne dans l'anse de

Listel.

Cependant, Léotard relevait son filet. Il était vide, naturellement. Paquita, debout appuyée au mât, serrait rageusement ses poings, prête à pleurer. Les femmes ne parlaient pas. Elles flairaient une rivalité de mâle dans l'hostilité des deux équipes et sentaient grandir leur rancune contre cette étrangère, cette créature si différente d'elles, qui détournait les pensées de leurs hommes jusqu'à troubler leur travail. Elles savaient bien ce qui les attendait. Jusqu'au soir, pendant une douzaine d'heures, les deux bettes allaient se poursuivre d'anse en anse, tout le tour de l'étang. Et aucune ne réussirait à relever sa traîne pleine de poissons.

Et la poursuite continua, têtue, acharnée sous le soleil qui montait lentement, de plus en plus chaud. Les torsos des hommes fumaient. Paquita avait pris une paire de rames et suivait le rythme. Quand les bettes se croisaient d'assez près on s'envoyait d'un bord à l'autre une volée d'insultes et de jurons. Tout l'après-midi les pêcheurs se chassèrent sans répit du Listel à Malegoi, de Malegoi à Sainte-Anne, de Sainte-Anne à Souteyranne...

Au crépuscule, les bettes rentrèrent au Clamadou. Le Grand Guzas aborda le premier. Sa femme, la Régine, ne décollerait pas :

- Je l'attends cette fille de garce ! Ah ! elle m'a crié que j'étais un chameau... Je vais le lui faire voir...

Quand la bette de Léotard fut amarrée, la Régine s'avança vers Paquita et, sans un mot, les mâchoires dures, elle la gifla avec une telle violence que Paquita vacilla.

Léotard s'élança pour défendre sa nièce. Le Grand Guzas bondit, écarta sa femme... Un coup de poing frappa Léotard qui riposta. Le Rouquet et Martrou s'interposaient. Les femmes criaient, se renvoyaient des injures comme des balles... La Bessoune et la Céline se battaient avec des seaux de toile. Les enfants pleuraient et hurlaient...

La nuit se posait doucement sur l'étang. Les bettes à demi-échouées, se reposaient, caressées par les vagues. L'ombre estompait peu à peu les derniers soubresauts de la lutte. Chacun regagnait sa maison. Sur le seuil de sa porte, la Régine se tourna, leva le poing vers la maison de Paquita et jeta les dents serrées :

- J'aurai ta peau.

*

Les jours se succédaient dans un paroxysme de chaleur. La lumière aveuglante paraissait vider l'étang qu'elle transperçait, pénétrant l'eau si durement de ses flèches qu'on croyait la voir se vaporiser en grésillant. Le ciel d'un bleu de métal, dès qu'on le fixait s'emplissait de millions d'étincelles pourpres papillonnantes, insoutenables à regarder. Les crépuscules, au lieu de fraîcheur, amenaient des bouffées d'air chaud, alourdi d'une odeur de vase et de coquillage.

- C'est le Marinas, disaient les hommes.

Les salicornes séchaient sur les tiges rouges. Quand on marchait sur leurs touffes grises, elles craquaient comme des braises et s'effritaient en cendres. Les mouettes volaient bas. On les perdait de vue dès leurs premiers coups d'ailes dans l'atmosphère oscillante de chaleur, qui corrodait les yeux. Sur l'eau, dans les risées, on apercevait des scintillements de flammes. Quand le vent cessait pendant plusieurs heures, le niveau de l'étang baissait, et sur les bords, les plaques lépreuses des algues brunissaient, consumées à leur surfacé par la lumière comme par l'attouchement d'un brasier. La fièvre errait sur les flaques, s'ennuageait d'odeurs fades et de vols d'insectes.

Dès qu'un souffle frôlait les tamaris, des nuages de moustiques s'élevaient, avec un vrombissement aigu. Ils peuplaient les nuits du Clamadou de leur bruit exaspérant.

Les maisons, écrasées de soleil tout le jour, ouvraient dès le soir leurs portes et leurs fenêtres. Les femmes tendaient devant les ouvertures des rideaux de toile de sac lourdement trempés d'eau, pour que l'air qui les traversait leur apporte une illusion de fraîcheur. Mais l'eau elle-même gardait de la tiédeur. On dormait dans les basses maisons sans étage, où la chaleur tout le jour s'accumulait, rendait l'atmosphère tangible comme un bain de vapeur. Les hommes allaient s'allonger au dehors, sur des voiles pliées. On les entendait tout à coup jurer sous la piqûre d'un moustique, donner des claques sonores.

L'odeur des poissons, des déchets dont les chats eux-mêmes ne voulaient plus, flottait sur le hameau. Des bettous partaient à l'aube pour chercher de l'eau potable au port. Mais, dès midi, cette eau paraissait imbuvable, tiède à la bouche, portant elle aussi l'odeur du marécage que l'on croyait retrouver partout : dans le goût du pain et dans les plis du linge propre qu'on passait sur son corps.

Les femmes perdaient le courage de s'habiller. L'agitation du ménage les mettait en moiteur, et de larges plaques humides rongeaient la couleur de leurs robes. Elles restaient sans bas, montrant des jambes où elles grattaient l'enflure laissée par les moustiques, s'exaspérant de cette démangeaison insupportable jusqu'à se griffer au sang. Elles portaient un léger peignoir sur leurs chemises, renonçait peu à peu à leur pudeur devant l'impudeur des autres.

La promiscuité du hameau s'accusait dans cette lumière dense où les gestes et les regards déclenchaient des remous d'ondes, troublant comme des effleurements. Les hommes sur l'étang si transparent qu'il dénonçait leur pièges, voyaient les poissons danser devant les bettous, sans se laisser prendre. Dès le soleil monté, les rames s'alourdissaient, des gouttes de sueur coulaient sur les visages et sur les bras, les souffles se précipitaient. Il fallait rentrer. Les pêcheurs revenus, déjà saouls de lumière et de

fatigue, trouvaient les portes et les fenêtres closes ; c'était l'heure où les femmes, les travaux du matin avancés, s'enfermaient pour se plonger dans de l'eau de l'étang, y trouver un peu de fraîcheur. Toutes ces nudités évoquées alimentaient des plaisanteries bruyantes. La chaleur dense activait les désirs, les accouplements. Puis, au repos, les couples cherchaient à distinguer au plafond les moustiques inoffensifs, qui se posent obliquement et ceux qui portent le paludisme et placent leur corps minuscule comme une flèche parallèle au mur. On les tuait, étoilant de taches noires et rouges le blanc de chaux qui peignait l'intérieur des pièces. Mais, dès qu'on ouvrait les portes, de nouveaux nuages pénétraient avec leur exaspérante chanson.

Paquita, les dents serrées, se forçait à supporter la brûlure et ses élancements sans déchirer de l'ongle la boursoflure laissée par chaque moustique. Sa coquetterie têtue la sauvait des boutons sanguinolents que montraient les autres. Et les hommes regardaient ses jambes minces, lisses, couleur de terre cuite ; mais, sans forces, elle oubliait de soulever des forces inconnues pour commander à la vie et lui donner une forme et un sens.

Cependant, troublée, elle aussi, par le « Marinas », imprégnée de fièvre, les yeux luisants, rouge et pâle tour à tour, elle semblait quémander de l'amour et des caresses à tous indistinctement.

Elle guettait dans les yeux des hommes le reflet de la silhouette adolescente qui dansait au fond de leur cœur, et, dans un mimétisme appliqué, elle développait pour chacun des grâces différentes. Avec une inconsciente rouerie, elle s'absolvait de se montrer coquette à cause de ces dédoublements mêmes qui devaient les charmer mieux, comme si, à chaque amour, une autre Paquita avait répondu. Elle parlait patois devant le Rouquet, argot devant le Grand Guzas. Avec Léotard, elle se taisait. Mais elle cherchait, sans trouver, dans tous ces regards emplis d'elle, la

lumière qui la forcerait à révéler une vérité intérieure qu'elle ignorait encore : la Paquita de l'inconnu à qui elle se donnerait, si souple, si malléable.

Il ne lui coûtait pas de jouer des rôles opposés, de parler de l'eau à Léotard, d'admirer la brutalité des dockers et l'insolence de l'incendie devant le Grand Guzas. Trop longtemps, tendue comme un écho dans l'hostilité d'une ambiance étrangère où elle devait imiter pour qu'on l'acceptât, elle répétait des attitudes masculines, et leur reprochait ensuite de ressembler trop peu aux sincères élans de son corps.

Cependant, chaque admiration dressée devant elle lui semblait accroître sa vie. La hantise de la mort reculait devant le fréuissement des hommes. Chaque regard devenait une promesse informulée. Paquita se tendait vers ces yeux de couleurs et d'expressions si diverses, pour y voir se lever une jeune fille chaque fois neuve, jeune et belle, et différente des autres Paquita, mais qui restait elle-même. Sa vie s'élargissait, se multipliait. Elle le sentait confusément, sans se l'avouer ; mais le soir, quand devant son miroir elle répétait à son image les mots que les hommes lui avaient dits à propos de sa bouche ou de ses bras, elle pensait :

- Je ne souhaite plus mourir.

La mort reculait devant ces ébauches d'amour. Ne devait-elle donc pas être définitivement vaincue le jour où Paquita rencontrerait une véritable tendresse ? Elle s'appliquait à jouer le jeu, à mimer pour chacun de menues grimaces différentes de celles qu'elle réservait à l'autre, comme s'ils devaient se sentir moins dupes de posséder ainsi un infime domaine réservé et bien clos. Et parce qu'elle accordait si peu de ce qu'elle paraissait promettre, elle se jugeait libre pour n'importe quelle aventure du lendemain.

XIII

Tant de recherches et de petites victoires, la puissance enfin obtenue des femmes qui se savent aimées, ces désirs éclos qu'elle tenait dans ses mains, toute cette force employée laissaient Paquita en suspens chaque matin, comme si ce qu'elle soulevait devait retomber sur elle et l'écraser. L'été continuait sa route, les jours raccourcissaient, mais les crépuscules plus rapides gardaient toute la fièvre de la canicule.

- Tu ne peux croire comme les poissons sont fiers, disait Léotard à sa nièce. On dirait qu'ils se donnent le mot à deux, pour sauter l'un à droite, l'autre à gauche du bet-tou. Juste le temps de tourner la tête, on entend l'eau claquer et se refermer. Et va les chercher... Cette chaleur leur donne du sang. Rien à faire pour les prendre.

Il levait un doigt mouillé, fixait longuement une brume basse, tendait sa voile à une ombre de vent.

- Dans mon pays, tío, la pêche est plus facile qu'ici. C'est Sanchez qui me l'a dit, et on pêche tout ce que l'on veut : des poissons que nous n'avons pas dans l'étang, et des langoustes à pleins bateaux.

Elle s'étirait, couchée sur le sable, les bras croisés sous sa tête, le menton tendu, et entre ses cils battants elle regardait l'homme qui n'en finissait pas de sonder l'étang.

A quoi bon se savoir fort, si l'on n'use pas de son pouvoir pour déplacer, même très peu, le lourd élan aveugle de la vie. Si rien de nouveau ne peut s'inscrire dans l'îlot trop étroit du Clamadou, peut-être pourrait-on le quitter, au moins un temps, pour un voyage ? Et même -tant de puissance dort dans le plus simple amour-, le hameau tout entier, comme un radeau qui coupe ses amarres, détaché après des siècles de son ancre scellée, s'en ira-t-il peut-être vers la haute mer.

- Tu as envie de partir d'ici ? demandait l'oncle mi-

rêvant.

« Ici », mot limité, que des inconnus essaient peut-être tour à tour à tous les points lointains du monde, mais qui ne s'adapte exactement, depuis qu'il y a des Garric, dans la langue de leur famille, qu'à cette surface de l'étang de couleurs si diverses, tantôt plane, tantôt remuée comme un drap sous lequel s'agite un fiévreux ; cette eau tour à tour adversaire et amie à qui il faut arracher la pêche. « Ici » : la petite maison avec sa chambre sans fenêtre, griffant le rocher de ses assises légères, tournant vers le dehors son mur aveugle, tenace et fragile comme un homme. Dans le plus beau pays du monde, Léotard pourra-t-il, disant « ici », se sentir chez soi ?

- Toi, tu n'es pas d'ici, ajouta-t-il presque malgré lui.

Et comme Paquita levait les yeux, étonnée de cette phrase qui la rejetait.

- Les femmes te veulent du mal, plus qu'autrefois à ta mère.

Il fallait que cette vérité jaillisse de ce cœur simple, et une fois solidifiée en mots, on devait l'examiner avec sérieux.

- Ça m'est égal, dit la jeune fille, aussitôt prête à lutter.

Avec la belle bravoure de sa jeunesse, elle évoquait des visages. La Jeanne du Rouquet, la Régine du Grand Guzas, si souvent trompée ; la Bessoune et son menton aigu ; l'Eugénie du Taparot ; la Raymonde... Toutes fronçaient la bouche quand elles la rencontraient, pour laisser passer des paroles sifflantes :

- Toutes les mauvaises femmes ne sont pas enfermées !

- Ça sent mauvais au Clamadou, maintenant.

Elles provoquaient, le coude pointu, le poing à la taille, s'interpellant l'une l'autre avec des allusions transparentes à la jeune fille. C'était trop facile, vraiment, de rendre

Paquita responsable des froideurs venues de loin et des brouilles passagères dans les ménages ; d'inscrire à son compte toutes les mauvaises humeurs des maris. Elles se savaient les plus fortes, les épouses, celles à qui les hommes doivent le pain quotidien, l'appui, le secours, et elles se trouvaient lésées parce qu'ils donnaient à Paquita une richesse secrète que l'usure de la vie commune avait effacée dans leurs mains.

- Je ne leur demande rien, moi, à tous ces hommes qui me cherchent. Est-ce ma faute s'ils rôdent autour de moi ?...

Elle rêva une seconde

- Si jamais j'aime un homme tío, ce ne sera pas un de ceux-là. Leurs femmes n'ont pas besoin d'être jalouses.

- Elles sont bien en colère, dit Léotard.

Il lui déplaisait d'accuser sa nièce, de lui reprocher cette coquetterie qu'il subissait lui aussi. Mais il voulait la mettre en garde, car il entendait des menaces mêlées aux railleries des épouses.

- Elle leur a jeté un sort, criait la Bessoune.

Et la Louise du Grand Guzas :

- C'est une sorcière ; il n'y a qu'à la noyer.

Pourquoi cette petite fille venait-elle avec des charmes inconnus apprendre à ces pêcheurs incultes, qu'il existait des finesses que l'amour le meilleur de leurs fiançailles avait ignorées, des passions si dures qu'elles forçaient un homme à marcher les yeux droits devant lui, sans souci des devoirs de famille, ni des blâmes de ses amis, sans souvenir de toute la peine qu'il pouvait laisser. Elle faisait sans cesse allusion à des paroles douces comme des berceuses, que savaient dire les amoureux dans les pays où elle était allée. Et l'on ne savait pas si, au fond, elle ne les inventait pas, comme une chatte se caresse au bord inerte d'un bettou, les yeux mi-clos et ronronnant de plaisir.

Au lieu d'une vie sans folie, bornée à poser ses pas

sur les traces de ses voisins, elle évoquait des plaisirs défendus, si profonds qu'il était meilleur de se brûler à leur flamme que de se sentir sans péché au moment d'un malheur ou au seuil de la mort.

Paquita s'exaspérait de sentir que les femmes revendiquaient surtout un droit de contrainte sur leurs hommes et sur tout ce qui passait à portée de leur médisance. Leur malédiction se levait sur tout ce qui cherchait une issue vers un monde neuf, une évasion loin des chemins appris, la moindre flamme tremblante au-dessus des grises misères quotidiennes. Elles ressentaient, comme la nécessité même de leur existence, l'obligation d'accepter, grain de sable à grain de sable, l'écoulement monotone de leurs jours glissant sans heurts sous l'appel d'une force aveugle. Qu'une femme, une enfant, plus faible qu'elles encore, tente de soulever la masse fuyante de sa vie, d'un puissant effort de ses bras dressés, de maintenir une cohérence dans cet écroulement, de donner un visage et un sens à cette inconsistance, de résister avec sa jeunesse au dissolvant bienfait du temps, c'était faire passer sur leur vie résignée l'horreur d'une profanation. Et la révolte sourde des hommes qui partageaient leur destin était sacrilège.

- Cependant, cependant, songeait Paquita, nous ne sommes pas faits d'eau pour couler ainsi au gré du vent.

Mais la colère des femmes montait comme une colère d'eau. De jour en jour, travaillée par des courants contradictoires, oscillant du persiflage aux injures, ainsi que l'étang dans ses plus mauvaises semaines, elle accueillait chaque crépuscule comme une menace et chaque aube comme un répit. C'est la nuit, surtout, que Paquita avait peur des femmes et des hommes comme du gros temps ; la nuit où le Clamadou est sans lumière, et où les chats crient leurs amours sauvages comme des malédictions. Etaient-ce des chuchotements d'ennemis venus pour forcer sa porte qui passaient à travers les planches, ou la voix

éplorée du vent marin ?

Comme les hautes eaux battaient sans cesse la base des maisons, la chaleur lourde, étoffée de moustiques, exaspérait encore les nerfs. La pêche restait mauvaise. La mer refoulait tout écoulement, et l'odeur de vase s'accusait à la moindre chute de vent. Pendant les heures de nuit, las de supporter l'atmosphère des chambres sans fenêtres, pesante aux membres nus des endormis comme une couverture mouillée, les hommes se levaient, entrouvraient la porte à un seul battant, puis, irrésistiblement attirés par l'illusoire promesse de fraîcheur de l'eau, ils restaient au bord de l'îlot, par groupes immobiles de deux ou de trois, si ensommeillés encore qu'ils n'échangeaient pas de paroles ; et quand les pieds nus de l'un d'eux rencontraient sur la pierre ou dans le sable le bord coupant d'un coquillage brisé, un juron jeté à dents serrées les secouait tous comme une bourrade.

Les femmes s'agitaient dans la moiteur de leur couche délaissée.

- Il n'a pas de patience, il ne supporte rien, déclarait chacune en songeant à son mari.

Puis, secouée d'une inquiétude aiguë :

- Peut-être est-il allé tourner autour de la maison de cette fille ?

Alors commençait une guette exaspérante, jusqu'à l'heure de fraîcheur qui précède l'aube, celle où dans les forêts, la rosée tombe. Même le visage obscur de l'étang paraissait brusquement lavé. L'air se purifiait, plus dense, plus obscur, dépouillé de ce voile de vapeur qui le diluait. Les hommes rentraient, s'arrêtaient au seuil des maisons, surpris de retrouver dans les chambres l'odeur de la nuit. Et de cette chaleur obscure les reproches montaient, ou les bouderies. Les uns ne répondaient rien et feignaient de se rendormir, d'autres lançaient des injures, d'abord par couples, puis par chapelets, certains frappaient.

Puis, à la première clarté pauvre et grise, on partait pour refaire le long de la journée les gestes de ce dur métier de pêcheur.

Un matin, la grande colère sourde des femmes s'enleva comme cette terrible lame de fond des marées d'équinoxe qui submerge tout. Les hommes à la pêche, il ne restait dans le village que les enfants et leurs mères. Elles commençaient à préparer leur repas, au dehors, sur des fourneaux à charbon de bois qu'elles allumaient à l'ombre d'un mur. Elles se donnaient des nouvelles de leur nuit, haussant la voix bien plus qu'il n'était nécessaire pour atteindre aux deux bords de l'îlot. Le bruit des casseroles remuées et des hachoirs dansant sur les grains d'ail et le persil, accompagnait cette criée, où les plaintes des chambres à coucher se faisaient écho, se renfonçant l'une l'autre, déplorant la chaleur qui chassait le sommeil, le Marinas exténuant.

Assise sur une petite chaise de toile, propre dans sa robe claire qui laissait ses bras nus Paquita devant sa porte limait les ongles de ses pieds. Elle continuait ces menus soins qu'elle avait rapportés de Saint-Vallier, et s'y livrait volontiers au dehors, à l'heure où les hommes étaient absents :

- Hé ! Céline! tu veux la vendre ta nièce qu'elle se fasse si belle ?

- Moi, dit la Régine, je sais quelqu'un qui l'achèterait...

- Qui ça ?

- La patronne du 8 : la maison de la lanterne rouge derrière le casino du port.

Un gros rire ébranlait tout le Clamadou. La Céline rageait mais n'osait pas affronter la Régine :

- Tu n'as pas honte, Paquita, de tant t'occuper de ton corps. Quand tu auras eu cinq enfants comme moi, tu verras ce qu'il t'en restera. Tu seras vieille, vieille à trente ans et ton mari te giflera si tu te passes de la poudre sur le

museau.

- Ça se croit une princesse, siffla la Raymonde.

Fouettée, la petite s'était dressée.

- Vous ne valez rien, aucune. Et vous n'êtes bonnes qu'à laver du linge et des assiettes sales ; à supporter les reproches d'un homme qui ne trouve pas la soupe bonne.

- Et ça te pend au nez, Mademoiselle, persifla la Louise.

- Quoi, quoi ? Dis le donc ce que tu préférerais. Tu feras comme nous toutes...

- Elle croit peut-être au Prince Charmant, dit la Raymonde en ricanant, avec un château et de l'or en veux-tu en voilà. Si ça ne fait pas suer. Les hommes ! Ils s'amuseront de toi, et puis ils te laisseront.

- Assez, toi, dit Céline. Paquita est une fille sérieuse.

Les femmes s'étaient rapprochées peu à peu en cercle inégal, les plus proches de la jeune fille étaient les plus aigries : Régine, que le Grand Guzas ne caressait plus ; Jeanne du Rouquet ; la Bessoune, privée d'homme. Les autres, plus timides, restaient un pas en arrière.

- Une fille sérieuse ? disait Régine. Elle s'épile les jambes !

Paquita regardait toutes ces faces tendues vers elle, ces mains rageuses qui se soulevaient en gestes inachevés. Elle restait plus curieuse qu'émue, plus étonnée qu'effrayée. Les paroles jetées n'atteignaient pas son cœur. Défendaient-elles leurs amours, ces épouses légitimes, ou des droits qu'elles revendiquaient d'autant plus aigrement qu'elles ne s'étaient donné nulle peine pour les garder ? Dans sa recherche de la passion, qu'elle devinait devoir lui assurer la force et la joie, la jeune fille ne s'était pas dit qu'elle ébranlait des liens puissants, tendue vers eux pour entendre le son qu'ils rendaient, comme on pince les cordes d'une guitare pour la faire chanter. Et voici ces liens

noués autour d'elle comme les mailles serrées de la traîne. Si elle pouvait fuir comme les poissons de l'anse...

Au fond de son cœur éclôt sa faiblesse : elle fait elle-même le jeu de ses adversaires.

Toutes, fiées à une promesse soulignée d'un sacrement, vouées à un seul homme pour toute leur vie, attendaient la fidélité du mari comme une chose due. Les coquetteries étaient inutiles pour l'obtenir. Le devoir, la forte pression de la famille et du hameau, leur répondaient de leur sécurité mieux que l'amour même. Toutes jugeaient indécent que l'amitié conjugale montre trop de flamme ou trop d'abandon. Jusqu'à la négligence de leurs corps, de leur langage, ce vieillissement rapide après les maternités, ce mépris des coquetteries rendait un éclatant hommage à la pureté de leur pensée. Leur confiance tout d'une pièce glissait avec elles le long de leur vie, sur la pente molle du temps. Aujourd'hui, d'un seul bloc aussi, leur indignation se dressait contre celle qui usait des charmes défendus, voulait plaire, et plaire à plusieurs, attiser le désir que les épouses honnêtes attendent à son heure et ne recherchent pas. Toujours les suivait leur certitude, coulée dans la glissière des habitudes lointaines.

Paquita se sentait étrangement divisée, au milieu même des cris. Leur amour, leur morale, leur vie aux travaux fatigants et faciles, vers tout cela s'inclinaient en elle de douces aïeules éprises de simplicité. Mais parce que toute petite, elle avait écouté dans les bras de sa mère l'appel des courlis, qu'elle avait dansé des danses chaudes et colorées, parce qu'elle imaginait, plus loin que le jet du phare sur la mer, d'autres pays, et qu'elle avait entendu un soir l'appel de la passion, celle qui allume des incendies, elle savait qu'elle ne pourrait accepter. Et ces femmes avec leurs visages ridés l'ennuyaient de leur incompréhension plus que de leurs insultes. La voyant distraite, la Raymonde posa la main sur le bras nu de la jeune fille.

- Ecoute-nous au moins.

Dans le mouvement que fit Paquita pour se dégager, sa lime à ongles érafla la main de la Raymonde.

- Salope ! hurla la femme, et elle montrait sa main qui saignait.

Ce fut une ruée.

Dans un tumulte de gestes et de cris, toutes les longues rancunes se confondaient en un élan brutal. Aucune préméditation n'aurait obtenu cet ensemble, cette brusque force qui enlevait Paquita, cette voix unanime :

- La cal négua... Il faut la noyer.

La jeune fille, au centre de ce désordre, le voyait onduler, avec des tourbillons et des remous. Elle ne se rendait pas encore compte du danger ; mais, les coudes maintenus en arrière dans les doigts durs des femmes, elle tournait sa tête pâle, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon les injures qui lui parvenaient dans le brouhaha, et, dans son insolence de gitane, elle cherchait à faire front partout à la fois, avec un silence insultant et des regards orgueilleux.

Les femmes poussaient à l'eau une bette, la plus grande, la surchargeaient de leur groupe hurlant, agrippées à l'adolescente ligotée, et leur colère montait si haut par instants que le silence naissait. Alors on entendait le bruit des rames. Mais de tous côtés, les pêcheurs épars sur l'étang écoutaient les cris qui rebondissaient en ricochets. Alertés par ce vacarme inusité les bettous revenaient. Les épouses, pressées par ce retour qu'elles devinaient favorable à leur ennemie, la jetèrent par-dessus bord à un endroit peu profond, proche de l'îlot encore. Paquita barbotait, prenait pied, puis, pour s'éloigner des coups de rames, devait nager quelques secondes.

Ce fut la barque de son oncle qui l'atteignit la première. Léotard, arc-bouté contre le bord opposé pour ne pas chavirer, la soulevait, étonné de la sentir si lourde. Il serrait les dents, éperdu de rage et de honte, avec la convic-

tion qu'après une telle horreur dans sa famille, la vie ne lui serait plus possible au Clamadou.

Au débarqué, les femmes grognaient sourdement, matées par l'indignation des hommes.

- Vous êtes toutes devenues folles ! Vous mettre à dix contre une gamine !

Paquita, que sa tante avait obligée à se coucher, tremblait dans son lit de peur et de rage, et parfois sa révolte la soulevait si fort qu'elle perdait la conscience de son corps, au seuil de l'évanouissement.

Elle ne souhaitait de chacun que de lui révéler un nouveau chemin vers la vie, une parole jusque-là jamais entendue, un effleurement où elle trouvait plus de joie que d'autres dans la plus secrète caresse. Elle pressentait qu'on n'atteint la vérité d'un être que dans l'amour, et que chacun, dans un amour nouveau, peut atteindre en lui-même des profondeurs qu'il ne soupçonnait pas. Mais tout cela pour elle se passait dans un monde à demi-silencieux, sans éclat, sans qu'il fût nécessaire de briser les situations acquises. Elle croyait respecter la part légitime des femmes. Et pourtant elle seule buvait l'eau de la fontaine scellée, et quelles amours pouvaient sembler possibles ensuite à celles qui ne devaient posséder que tout le reste ?

- Je les hais ! Je me vengerai !...

Elle s'agitait, tour à tour brûlante ou glacée. Soudain, elle s'aperçut qu'elle oubliait de songer à mourir. Ainsi, la vie brutale, même dans ses expériences imparfaites, était victorieuse, elle le serait sans doute plus encore dans un amour moins grossièrement ébauché.

Et Paquita décida que sa vraie vengeance serait de réaliser le plus bel amour de la terre, et de le crier aux autres, pour qu'à leur tour elles connaissent l'obsession de la mort et le dégoût des heures sans secret.

XIV

Lorsque Paquita revoyait par la pensée les premiers jours qui suivirent la furieuse tentative des femmes pour la noyer, elle leur trouvait l'atmosphère à la fois pesante et molle de certains rêves. Dans la persistance du vent marin qui ligotait les membres de son humidité cotonneuse elle assistait à ses propres efforts pour se ressaisir. Elle sentait sa vie s'écouler comme si le temps s'échappait de chaque battement de son cœur en hémorragie mesurée, et contre l'enchaînement inéluctable des chagrins elle se raidissait avec la conviction qu'elle ne pourrait faire un seul geste pour les apaiser ou seulement les suspendre une seconde. Cependant, elle tentait sans cesse un effort qui, elle le savait, devait rester ébauché ; et chaque retombée de son courage lui donnait l'impression du déjà vu, du déjà senti, comme si elle retrouvait une chanson d'enfance depuis longtemps oubliée, mais réveillée soudain par sa peine, ainsi qu'une berceuse qui ne pouvait plus l'endormir.

L'hostilité jaillissait de partout. Les murs suintaient la haine avec l'humidité du temps trop lourd. La jeune fille entourée par les siens devinait qu'au moindre défaut de surveillance elle verrait se renouer autour d'elle le cercle des mégères avec leurs visages grimaçants et leurs cris, et que cette fois, elle n'échapperait pas à la mort.

Certes, elle avait distendu des liens intangibles. Toujours dans son cœur divisé contre lui-même, elle reconnaissait ses erreurs et s'affaiblissait en se jugeant. Mais elle n'arrivait pas à l'idée de souhaiter le supplice en expiation.

Fuir ! Un jour elle dit à Céline :

- Je veux m'en aller. Si je reste ici, ces femmes me tueront. Je veux partir.

- C'est ce que tu as de mieux à faire, répondit l'autre.

- Et où ira-t-elle ? s'inquiétait Léotard, le front

plissé.

- Je pourrais aller avec ma mère, dit Paquita. C'est l'époque où va venir le bateau de Sanchez. On m'emmènerait bien là-dessus.

Mais Léotard souffrait à la pensée qu'elle connaîtrait et partagerait la vie de sa mère. Paquita le sentit.

- Je ne resterai pas longtemps, là-bas ! Nous reviendrons papa et il décidera.

Déjà les mots enveloppaient le rêve dans leur forme, le matérialisaient à demi. Il devenait présent, silhouette qu'on pouvait ébranler, frapper, mais plus détruire. Léotard l'examinait comme un rival heureux qui allait emporter en même temps que la jeune fille, tant de mystères à demi-révélés, ne laissant à l'étang que sa limpidité vide où la belle morte d'autrefois ne s'agitait plus. La femme, au contraire, craignait de voir s'évanouir la possibilité d'éloigner cette nièce avec sa traîne de trouble.

- Tu crois qu'il viendra alors ton Sanchez ? Il t'a écrit peut-être ? Ça me fait peine de te renvoyer ainsi, toute seule...

- Je ne peux plus rester, tia...

- C'est bon, dirent le mari et la femme, tu partiras.

La tante commença d'accumuler une provision de conseils. Toute la morale que Paquita avait jusque-là dédaignée lui fut administrée en formules tant de fois répétées qu'elles en devenaient métalliques, comme des médailles.

Léotard voyait déjà chez Paquita le départ à demi-réalisé et non la douce fille présente qui ressuscitait peu à peu après son tête-à-tête avec la mort la plus brutale. Elle devenait l'aboutissement de tous les chemins par où l'on pouvait s'évader : cœur d'une immense roue dont les rayons aboutissaient aux pays où les étoiles elles-mêmes ne ressemblaient pas à celles d'ici.

Alors que son voyage allait éliminer tant de cieux, Léotard les pressentait tous dans ces regards qui se pose-

raient bientôt sur des horizons inconnus. Et tandis que se détendaient les liens qui l'attachaient au Clamadou, il écoutait naître et laissait vivre en lui le désir de suivre Paquita. Elle le devinait, s'émouvait de se sentir si précieuse, pardonnée, riche des aventures qui l'attendaient dans un avenir jusque-là si étroitement clos.

- Si tu venais avec moi, tio ?

Rien que pour avoir été exprimée, l'idée invraisemblable devenait un projet.

La fuite de la jeune fille lui permettait de lancer un coup de sonde dans le monde pour en ramener quelque richesse, comme lorsqu'il cherchait les bijoux de la belle morte au fond de l'étang. En un point seulement devait se bloquer sa recherche, et ce n'était jamais exactement celui qu'il eut fallu. Paquita partie, à qui parler de rêves ? Mais l'accompagner, laisser la femme et les enfants, ne fut-ce que quelques semaines, quelle lourde charge pour Céline, quelle folie !

- Non ! Je ne peux pas les laisser, se répétait-il.

- Mais tu reviendras, tio. Tu ne les abandonnes pas. Rassuré, une seconde, il sourit :

- C'est vrai...

Ce retour, il n'y avait pas songé. « Avais-je donc souhaité de ne plus revenir ? » Il s'en voulait comme d'une lâcheté.

- Non ! Personne ne comprendra que je parte avec toi. On sait bien que ce n'est pas si loin, Palma, que tu es assez grande... Ou alors ils penseront, et Céline plus que les autres, que c'est parce que...

Paquita devina ce qu'il n'avait pas osé exprimer. Déjà fatiguée de lutter, elle dit cependant en détournant son regard :

- On n'a qu'à ne pas le lui dire.

Trop jeune, elle ne voulait pas penser aux conséquences du départ de son oncle. Et elle avait peur de s'en

aller seule. Elle savait la forte affection de son parent, et que depuis quelque temps cette affection était autre. Elle sentait aussi confusément qu'elle lui avait transmis une part de son rêve. Et cela ranimait son courage.

Sur l'îlot, dans le vent marin, les rancunes enflaient et retombaient avec les hésitations des courants.

- Soigne-la bien ta nièce, disait la Bessoune à Céline. Les hommes attendent après elle, tous les soirs.

La chaleur restait plate, immobile au milieu même de la nuit. On attendait vainement la virée du Cers, seule chance d'apaiser les nerfs, de rendre les couleurs aux enfants pâlis par la dysenterie, et de calmer les poissons qui désertaient les tramails.

Paquita, remise, essayait de ramer seule sur son betou neuf. Elle allait chaque jour un peu plus loin sur le chemin de la passe, à coups de rames encore maladroits qui la fatiguaient vite. Quand elle revenait vers l'îlot, elle sentait l'hostilité des femmes comme une barrière pour l'empêcher d'aborder. Nulle part elle n'avait d'accueil, ni dans cette étroite forteresse à peine dressée au-dessus de l'élément qui paraissait devoir l'emporter, ni dans les ports de l'autre côté de la mer où pourtant il fallait qu'elle cherchât asile. De son dénuement même, elle se faisait un orgueil, parce qu'elle était la plus belle et la plus aimée. On la chassait, mais, ailleurs, elle créerait encore plus d'amour ; et du bonheur pour remplir toute sa vie.

- Alors, comme ça, tu vas partir ? lui demandaient tantôt l'une, tantôt l'autre.

Elle répondait du bout des lèvres, étonnée que les femmes aient quitté comme un vêtement trop lourd, d'un geste simple, le souvenir du jour atroce où elles avaient tenté de la noyer. La colère du village avait explosé, était retombée, selon la rechute fatale des violences. C'était fini, presque oublié, puisqu'elle devait partir. Pour Paquita, la peine et la peur restaient présentes. Elle se sentait tendue,

prête à la fuite, maladroite dans ses réponses aux questions qu'on lui posait. Les plus concentrés d'ailleurs la fuyaient la Bessoune, le Grand Guzas, comme si elle portait sur elle une menace.

Pour tous, elle incarnait déjà une vie qu'ils ignoraient, cette curieuse existence de danses et de boire pour laquelle sa mère avait quitté le Clamadou. Portés sur l'eau, les chants, les claquements de mains, les cris des marins unissaient la jeune fille à ce qui serait son avenir.

Cependant, quand elle revenait le soir de ses promenades sur l'eau, et que le bettou poussé par le vent marin glissait vers l'îlot de maisons presque sans le secours des rames, Paquita se sentait étrangement attachée au Clamadou. Ce rocher ingrat où les hommes s'entêtaient à vivre, disputant durement à l'eau les quelques pieds où ils s'allongeaient pendant leur sommeil, ces murs toujours mouillés, ces chats maigres, ce figuier tordu, elle connaissait toutes leurs couleurs à chaque heure du soleil. Le tour de l'étang, jusqu'à l'éveil de l'amour, avait été pour elle la limite de la vie. Partir serait un arrachement.

Ou bien, peut-être tenter d'emmener avec elle les partenaires de ses amours inachevées. Elle se les nomme, les revoit, avec leur gaucherie, leurs silences plus expressifs que leurs compliments maladroits. Elle sait ce qu'elle a accordé à chacun, peu de chose... ce fut si court cette flambee ! A l'un une longue pression de main, à l'autre moins encore, au Grand Guzas un baiser un seul, mais qu'elle n'oubliera pas. A Palma, des hommes moins frustes lui donneront sans doute d'autres caresses mais elle rêve surtout que Sanchez l'aimera d'un amour à lents regards, comme on en voit au cinéma. Tout de même, elle se sentirait plus en sécurité si elle pouvait emmener son oncle.

- Tu t'es décidé, tio ? lui demandait-elle de temps à autre.

Un matin, un gamin revient du port, ramenant une

bonbonne d'eau sur son bettou.

- Le *Torino* est arrivé.

Céline s'agite :

- Je vais préparer ses affaires. Toi, Léotard, tu iras trouver le capitaine pour le passage de Paquita.

L'îlot reste suspendu autour de ce départ imminent.

La jeune fille attendait son oncle près de la passerelle.

- Eh bien ! quand partons-nous ?

- Après-demain. C'est entendu avec le capitaine. Il t'emmène à Palma.

- Et toi ? dit-elle, penchée vers lui.

Il évitait de la regarder. Dans le silence les cris des enfants qui jouaient à cache-cache autour des bateaux se mêlaient au clapotement des vagues. Il distinguait la voix de son quatrième, plus aiguë. Une bette retraits ; sa voile perpendiculaire à l'axe du bateau était gonflée :

- Le vent tourne, se dit-il à mi-voix.

Paquita sentit qu'il lui échappait, repris par l'étang. Elle se rapprocha, lui passa les bras autour du cou, se serra contre lui comme un enfant :

- Ne me laisse pas, tio. Tu le retrouveras bientôt tout ce que tu aimes.

Il sentait contre lui ce corps d'une femme qu'il aimait comme sa fille. Il se dégagea doucement ; il n'entendait plus les jeux des gosses. Paquita comprit qu'il ne fallait pas exiger de lui une réponse en ce moment, Mais elle savait qu'il partirait et son cœur s'emplit de victoire. C'était le Clamadou même qui la suivait.

Lui, muré dans ses habitudes de silence, regardait la face silencieuse de l'eau comme si elle allait enfin répondre à cette inquiétude qui le tenait depuis que la jeune fille le forçait à réfléchir sur la vie, sur la possibilité de changer quelque chose à l'avenir, de rêver d'autres amours... Que serait le Clamadou une fois Paquita partie ? Un lieu vide où

les gestes de l'existence quotidienne n'auraient plus aucun sens. Il ne fallait rien dire à Céline, même qu'il ne voulait faire qu'un court voyage, qu'il reviendrait aussitôt... Elle ne le croirait pas. Elle discuterait, se plaindrait, et il n'aurait plus la force.

Cependant Paquita bouleversait sa chambre, déplaçant les mêmes choses vingt fois, hésitant dans le choix d'une paire de sandales, d'une robe.. Elle bousculait les enfants venus pour la regarder, parlait haut, soudain vivante sur tous les points de la route du bateau, à Palma même, et dans toutes les places de la petite maison. Tout chantait. Parfois, moite dans l'air marin, elle s'asseyait brusquement, réfléchissait, puis écartait les objets qu'elle venait de grouper.

- Non, pas ça... Où ai-je mis le châle rouge... Elle enveloppait ce qu'elle laissait dans des journaux, dans des cartons, poudrait de poivre la robe de laine. Les enfants éternuaient. A la voir si soulevée de joie, ils pensaient qu'elle allait à une grande fête... Soudain elle sortit : elle avait envie de revoir l'étang et d'être seule. Elle se glissa le long du mur de la Bessoune où personne n'allait presque jamais parce qu'il n'y avait qu'un étroit passage sur le roc au bord de l'eau. Elle s'assit dans un creux de sable. Au loin, vers Tournebelle, vers Sainte-Anne, des bettous regagnaient leur coin d'attache :

- Mon joli bateau, pensait-elle, je pars avant d'avoir appris à le mener...

Une respiration précipitée la fit se retourner le Grand Guzas était debout derrière elle.

- Alors, c'est bien décidé, tu pars, Paquita ?

Sa voix tremblait un peu. Il s'étonnait de se sentir aussi atteint et réagissait de toute sa force, dressé dans toute sa taille comme un dur animal sûr de lui.

Elle n'osait pas répondre. Elle le fixait, fascinée par cette violence contenue.

- C'est bon, dit-il je pars avec toi.

Il se sentit détendu, d'un coup, par cette décision qui l'éloignait déjà du Clamadou et le rapprochait de la jeune fille dans des pays futurs.

Il s'était penché :

- Comme pêcheur, comme docker, je peux aller partout... La belle vie, Paquita !

- Et Régine ? dit-elle ; et ta fille ?

Il niait de toute son attitude qu'autre chose existât au monde que Paquita. Il lui posa les mains sur les épaules, des mains puissantes qui voulaient caresser, qui effleuraient la peau à l'échancrure de la robe. Les yeux de l'homme s'embuaient, changés par le désir jusque dans leur couleur. Et la jeune fille sentait en elle une émotion inconnue répondre à la caresse. Son corps acceptait déjà. Le Grand Guzas tremblait, secoué tout entier, le souffle court... Alors sans savoir pourquoi, elle eut peur, glissa dans les mains velues comme elle l'avait fait l'autre fois en revenant du Port, et s'enfuit.

Nous partirons avant le jour, se répétait Léotard dans son lit. Il avait dit à Céline, et tout le monde croyait au Clamadou, que le *Torino* avait retardé son départ d'un jour. Nous prendrons le bettou neuf... Si ce Marin pouvait tomber... ça irait tout seul avec le Cers... Un chandail neuf, la blague à tabac, mon livret militaire, un peu d'argent.

XV

La dernière nuit de l'îlot passait inégale et heurtée, avec son envol parfois précipité dans un élan perceptible, parfois suspendu au bord de ce qui ne doit jamais arriver. Les femmes devinaient qu'il ne suffisait plus d'avoir chassé la jeune fille qui apportait la révolte dans le cœur des hommes contre leur vie de chaque jour. Plus rien au monde ne pourrait faire qu'elle n'ait pas passé, avec ses promesses amoureuses et ses refus de souffrir. Les heures resteraient fades et incolores jusqu'au jour où l'on essaierait de soulever la lourde chaîne qui rattachait le Clamadou au fond fiévreux de ses coutumes et de son acceptation de la mort.

Les pêcheurs, dans leur lit, évoquaient des caresses défendues avec cette étrange prédilection pour les images de la nuit qui rend les matins si décevants. Le Grand Guzas grondait de colère et de désir.

Paquita s'enfonçait dans une inquiétude molle qu'elle ne parvenait pas à surmonter. Elle doutait de sa victoire et ne sentait que la défaite de sa fuite.

Ce départ ne ressemblait plus à son rêve. Tout ce qu'inconsciemment elle avait tenté de secouer, de soulever, d'entraîner avec elle, retombait à sa place et la laissait, seule, comme un frêle radeau sans gouvernail dans le temps et l'espace, seule avec la peur de demain. Ce qu'elle aurait voulu ? C'était peut-être emporter avec elle tout ce qui avait enchaîné son enfance : les hommes, et les femmes, et les enfants, et ce Clamadou avec ses barques et son rocher ; tout ce qui, en s'opposant, avait permis l'éclosion du rêve et de l'aventure... Elle partie, tout continuerait sans elle. Oubli pire que la mort, effort inutile, tentative perdue, rien ne servait plus à rien.

- Qu'est-ce que j'ai donc ? se dit-elle alors dans un sursaut. Je ne sais plus ce que je pense. Ce n'est pas pour eux que je me révolte. Ils n'en valent pas la peine. Puisque

c'est eux au contraire, puisque c'est cette prison que je veux fuir... Ce que j'ai désiré : un espoir, un avenir neuf, je l'ai, je n'ai plus qu'à...

Mais cet espoir pliait sous ses doigts, se dérobaît : « Il me semble que quelque chose s'arrache de mon cœur... » Dans tous les coins du monde sans doute la vie se perdait ainsi dans une agitation vaine, aucun geste humain n'atteignait un sens, ni une certitude. Il fallait accepter le poids des jours et leur immobilité sans même la gloire de la païenne trop aimée qui emportait ses parures et sa beauté à travers les siècles. Tout cela tournait en elle, autour d'elle, informulé, mais aussi nettement senti qu'un souffle de Marin, la venue d'un orage ou le glissement du bétou entre deux vagues...

Sanchez lui-même qui l'emmènerait tout à l'heure, l'aimait-il ? Quelle preuve lui demander ? Il n'était pas venu vers elle, à cause des exigences de son service, mais il s'était occupé de son passage, il lui avait fait dire qu'il l'attendait. Malgré tout, c'était se donner bien peu. Elle rêvait d'un amour si absolu, si fou qu'aucune puissance ne pourrait le retenir une heure. Le trouverait-elle de l'autre côté de la mer ? Peut-être était-ce l'amour du Grand Guzas, peut-être fallait-il s'y soumettre...

La nuit fraîchissait à l'heure qui précède l'aube, et le vent ondulait, faisant claquer l'eau à petits coups contre les barques. Les vieux éveillés songeaient :

- Ce sera la rentrée du Cers.

Pour Paquita, qui, déjà prête, attendait assise auprès de sa fenêtre, tout était remis en question. Sans cesse elle reprenait l'échafaudage de semaines qui constituait la dernière année, cherchant par quelle faille elle aurait pu fuir son destin. Tout, de nouveau, lui paraissait fatal. Sa rage la plus concentrée, la plus tendue, ne pouvait déplacer d'un pouce le bloc des événements enchaînés. Le monde restait plus fort qu'elle, et le temps ne se laissait même plus mesu-

rer, précipité vers l'heure du départ que le vent seul pouvait avancer ou reculer. La mort régnait sur l'eau, mêlait son odeur à l'haleine de la vase et rêvait sous la terre auprès de toutes les églises. L'amour ne soulevait rien que des chagrins fragiles. Les hommes n'étaient méchants que pour vaincre l'ennui.

- Nous partons, Paquita, dit Léotard à voix basse, la porte brusquement ouverte.

Mais presque en même temps, dans le rectangle de nuit pâle, derrière lui, la jeune fille vit la silhouette de Céline qui gesticulait :

- Tu es une fille perdue ! criait-elle ; comme ta mère... Et je t'ai élevée comme si tu étais mienne !

Léotard s'était retourné :

- Ne crie donc pas comme ça ! dit-il durement.

Elle baissa la voix par une vieille habitude d'obéissance.

- Pense à tes petits, Léotard ! Ne t'en vas pas ! Qu'est-ce que nous allons devenir ?

- Mais tais-toi ! Je te dis que je reviens dans une dizaine de jours.

Et il pestait en lui-même contre cette faiblesse qu'il avait eue de vouloir embrasser les enfants et qui avait permis à sa femme de s'éveiller, de le poursuivre, accrochée à lui comme une pieuvre.

- Tu dis ça ! Mais quand elle te tiendra la garce, elle ne te laissera pas t'en retourner.

Paquita s'habillait sans rien dire, serrée par les mains froides de la peur..

Brusquement, quand elle fut assise à la poupe du canot, le pêcheur repoussa sa femme, sauta dans la barque qui s'enleva sur ses rames. Le vent tombait et la mince brume d'avant l'aube, immobile, faisait des visages d'argent à ceux qui s'enfuyaient.

Céline, clouée de surprise et de rage, restait là,

impuissante, ne pouvant détacher ses regards de la barque qui s'éloignait... Elle se sentit reprise tout à coup par sa fureur qui l'agita comme un pantin, la jeta vers la maison du Grand Guzas :

- Ho ! lève-toi! Paquita s'en va !

Elle secouait la poignée de la porte comme si elle avait tenu sa rivale. L'homme surgit, la renversant presque :

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Elle s'en va, je te dis, et son marin espagnol ne lui suffit pas, elle me prend mon homme.

Le Grand Guzas regardait fuir la barque.

- Ils ont pris le bettou neuf, dit Céline.

- C'est bon ! Nous allons voir si le bois vieux vaut plus que le bois neuf.

Il détacha son bettou, largua la voile...

Là-bas, Léotard voyait le triangle noir découpé dans le gris sombre de la nuit finissant. Paquita devinait un danger dans ce regard et n'osait se retourner.

Maintenant, les deux hommes ramaient dans une eau presque morte.

- Et ce vent de Cers qui ne veut pas se lever, grognait Léotard. Il avait une bonne avance et se savait plus fin rameur que le Grand Guzas. Mais l'autre avait des muscles plus puissants et surtout cette colère...

La nuit s'éclairait par plaques inégales. Par instants, un souffle venu du Nord traversait la brume.

- Qu'il rentre ce Cers ! bon Dieu ! qu'il rentre...

Paquita tendue vers le goulet de l'étang voyait le haut des mâts du Torino déployer un peu de voile, encore molle.

- Ils appareillent, tio.

Mais elle croyait entendre les rames du Grand Guzas derrière elle... Léotard écoutait entre chaque brasse un ruissellement sous le fond plat du bettou, un élan du

bois indépendant de son effort... Il souffla, avec une grande joie intérieure :

- La mer avale, Paquita, nous arriverons.

Sur toute la surface de l'étang et de la mer, les vagues hésitaient entre les vents contraires, lentes à retomber après l'élan qui les soulevait. L'écume frisait, puis laissait des ronds de moire sur l'eau que l'aube colorait par places de plaques vertes alors que s'effiloçaient encore des traînées de soie grise au creux des flots. Soudain, il se fit un grand appel. Le Marin, vaincu, s'enfuyait, entraînant une houle d'eau. Le Cers soulevait mille panaches sur sa route. A tous les mâts de la Méditerranée des voiles claquèrent.

Léotard perdait cependant un peu de son avance. Déjà le *Torino* grossissait, l'eau de l'étang semblait se creuser à l'approche du goulet...

- La virée du Cers ! Paquita.

Mais le Grand Guzas, soudain, changea de direction. Il prenait le vent, gagnait le large.

- Il ne nous suit plus, tio, cria Paquita. Il s'en va...

Léotard ne répondit pas. Il venait soudain de comprendre : le Grand Guzas allait tirer une courte bordée, vent en poupe, en plein courant, puis il allait revenir, il lui couperait la passe...

Déjà la coque du *Torino* apparaissait, assise bas sur l'eau et à l'arrière, mince silhouette verticale... Sanchez attendait sur le pont, et regardait, étonné, la manœuvre insolite.

Soudain, le Grand Guzas vira de bord. La trajectoire de sa course coupait l'eau à l'avant de Léotard dont le bettou semblait glisser en dansant. Allait-il passer ?... Le Grand Guzas s'approchait. Les deux canots n'étaient plus qu'à quelques mètres l'un de l'autre, dessinant un angle de 80 degrés. Paquita crispait ses mains sur le bois, les dents serrées d'effroi. Brusquement, le Grand Guzas brassa sa

voile et jeta son étrave en plein travers du bettou... Le cri de Paquita se mêla au craquement des planches, au déchirement des fibres, au claquement sourd de l'eau qui rentrait...

Léotard s'était jeté à l'eau et nageait vers le bord. Paquita resta quelques secondes cramponnée au bettou, espérant elle ne savait quel miracle. Mais le bettou s'enfonçait rapidement penché à tribord. Alors elle se laissa tomber...

Sanchez, là-bas, n'avait pas attendu l'abordage. Avec quelques marins du *Torino*, ils avaient pris le premier canot qu'ils avaient trouvé. Ils avaient déjà franchi le goulet... Paquita ne pensait qu'à se maintenir sur l'eau à petites brasses jusqu'à leur arrivée. A sa gauche le bettou s'était couché et s'en allait à la dérive avec sa voile mouillée posée sur l'eau comme une aile morte.

Le Grand Guzas avait repris le large...

Gênée par sa robe, souffletée par les vagues, Paquita ménageait ses forces ; tout son corps, toute sa pensée tendus par la volonté de ne pas couler... Elle sentait que quelque chose venait de finir et tout en brassant vers le canot qui s'approchait, elle écoutait renaître en elle, libre d'angoisse, le désir de vivre...

Le canot arrivait. Une détente de tous ses muscles la jeta vers lui. Sanchez se penchait, la hissait, l'arrachant à l'eau presque nue dans sa mince robe mouillée, légère d'abord, puis lourde à soulever au sortir de l'eau comme si des attaches la retenaient encore. Le canot vira...

La passe franchie, le *Torino* apparut de pied en cap et ses voiles semblaient claquer de joie, tandis que, là-bas, Léotard, à grandes brasses les dents serrées, approchait du bord. Le capitaine le regardait paisiblement :

- Il s'en tirera seul, c'est un bon nageur.
- On l'attend ? demanda Sanchez ?
- Pas de blagues ! La petite, ça va ; mais lui, avec

son bateau coulé, il nous amènerait des histoires.

Léotard prenait pied... Il reconnaissait. Paquita, là-bas, appuyée à la rambarde, enveloppée dans une veste bleue de marin. Elle le regardait aussi, heureuse de le voir vivant. Mais elle n'avait plus envie de l'amener, et elle s'en voulait. Maintenant qu'elle avait pris possession de ce monde neuf qu'était le *Torino*, qu'elle se sentait protégée par tous ces marins sur ce pont mouvant, mais large et solide, elle redoutait la présence de Léotard. Son « tio » c'était encore le Clamadou et toutes les forces adverses qui l'avaient ancrée là jusqu'à ce matin d'été...

Au-dessus de sa tête les voiles tendaient vers la mer ; déjà la coque brune du bateau se déplaçait d'un mouvement insensible pour s'éloigner du quai. Les feux rouge et vert à l'ouverture du port, là-bas, n'étaient pas encore éteints...

Léotard n'avait hésité qu'une seconde, puis s'était élancé. Il avait couru de toute sa force tant qu'il avait vu le bateau immobile. Il courait, enlevé par le Cers qui plaquait sur son corps les vêtements mouillés. Puis, les toits rouges du port avaient bougé entre les vergues. Il espéra encore et allongea sa foulée, laissant des traces d'eau à chaque élan. Il approchait, mais les tuiles rouges glissaient à présent d'un mouvement régulier entre les voiles qui emportaient son rêve...

Alors, il s'arrêta, vaincu, tandis que le soleil levant faisait un chemin de pourpre à celle qui partait...

XVII

Comme avant le départ de Paquita, chaque jour déterminait les tâches coutumières. Les virées du vent, l'étiage des eaux, le changement des saisons, commandaient le choix des barques et des filets ; l'arrivée d'un bateau d'oranges ou de soufre appelait les femmes au Palus, les migrations d'automne et de printemps qui ramenaient les foulques, les sarcelles et les cols verts dans les anses abritées, peuplaient les roseaux de barques à l'affût, et, toute la nuit, les cris d'oiseaux effrayés ou blessés se mêlaient aux détonations et aux hoquets des vagues.

La fuite de l'adolescente n'avait pas déchiré la trame des heures. Cependant, tous et toutes au Clamadou éprouvaient confusément une sensation de vide, une inquiétude imprécise.

- Je ne sais pas ce que j'ai. Je languis et je fais tout par force, disait souvent la Raymonde.

- C'est comme moi. Si je ne me raisonnais pas, je resterais tous les jours au lit jusqu'à midi...

- C'est le Marin qui fait ça...

Un autre jour, elles accusaient le Cers trop violent, la Joncasse « plus fiévreuse cette année » ; mais plus souvent la mauvaise humeur des hommes.

- Mais qu'est-ce qu'il a ? Il n'est content de rien.

- Et le mien ! Il reste des heures sans rien dire, disait Céline. Je sais bien qu'il n'est pas parleur, mais comme ça !

Elles traînaient leur ennui dans de vieilles sandales déformées, restaient de longues heures assises au bord de l'eau, les doigts machinalement occupés au remaillage d'un filet, à la reprise d'un vêtement ; les seins lourds dans de vieux corsages décolorés, les cheveux luisants d'humidité. Les plus jeunes abandonnaient toute coquetterie et la fille du Rouquet elle-même se laissait aller. Elle avait répondu

un jour à sa mère qui lui reprochait sa nonchalance :

- Si tu crois que c'est une vie !

Les hommes, mieux protégés par leur travail, éprouvaient moins le poids des heures vides, mais les jours de mauvais temps ou de mauvaise pêche, ils se sentaient d'un coup dépossédés de leur courage, de tout ce qui jus-qu'alors avait étayé, justifié leur vie ; l'espoir des pêches fructueuses, des belles ventes, le rêve d'un bettou ou d'un filet neuf, l'orgueil de se montrer plus fin pêcheur que les autres, les joies plus souvent renouvelées, l'élan affectueux d'un enfant, le fumet d'une bouillabaisse, d'un cassoulet à la sarcelle, ou d'un gigot rapporté du Palus le dimanche, l'exaltation sensuelle de certains soirs heureux qui, durant quelques secondes, colorait l'étreinte conjugale de toutes les lumières du monde.

C'était alors, dans les maisons, après de lourds silences, des scènes subites et violentes, pour un rien, une soupe trop salée, le verre que renversait un enfant, une paire d'espadrilles égarée... Les pleurs des petits se mêlaient aux injures. Puis, brusquement, la querelle cessait.

On n'avait plus revu le Grand Guzas. Il avait disparu le soir même du départ de Paquita...L'abordage du bettou, l'incendie de l'usine, quelques autres méfaits endormis... il avait préféré s'enfuir avant l'arrivée des gendarmes.

Trois semaines après, sa femme et sa fille avaient quitté le Clamadou pour le rejoindre, on ne savait où.

On pourra bientôt se compter sur les doigts, avait dit alors la fille du Rouquet. Moi, j'ai idée que je ne moisirai pas longtemps.

Un soir, en rentrant du port, elle annonça à sa mère

- Ça y est ! J'ai vu Marthe, du Palus. Sa patronne, à Perpignan, a besoin d'une bonne. Je pars samedi...

Elle revenait quelquefois, de plus en plus rarement pour voir ses parents. Fardée, ondulée, elle apportait au Clamadou une odeur d'eau de Cologne et d'amande amère,

des récits de dancing, des images de cinéma et de boutiques qui restaient après son départ comme un sillage trouble et persistant.

On ne prononçait presque jamais le nom de Paquita, mais le souvenir de la jeune fille se glissait souvent entre les pensées quotidiennes, se posait un instant, ranimait une émotion, un désir, un rêve ou une envie, puis s'échappait, insaisissable comme un feu follet.

Après sa fuite, les images ravivées pâlissaient, et la fraîche chanson des sources éveillées s'éloignait, s'éteignait lentement dans un lit souterrain et silencieux de sable. L'effort qui devait continuer la vie devenait plus pénible.

- Toujours recommencer les mêmes choses ! Il y a des jours, comme aujourd'hui, où je me demande à quoi ça sert, songe Léotard.

Il se sent atteint dans, tout son corps, diminué, appauvri. Cette peine qui le tenait, depuis que Paquita était partie, il n'aurait jamais cru qu'elle pût être aussi lourde à porter et aussi obstinée. Il avait souffert, comme tout le monde, depuis sa naissance : il se rappelait les blessures d'enfant qui l'avaient fait pleurer ; cette douleur plus tard dans la jambe, qui lui arrachait un cri au moindre mouvement ; les nuits glacées de la guerre... mais ça ne ressemblait en rien à cette souffrance de maintenant, mouvante et peuplée de bruits indistincts, qui vient sur lui par vagues au rythme inégal, qui le ballote dans un élément dense, qui le maîtrise cœur et membres. La vague passée, il se retrouve assourdi, proche du sommeil... Un voile s'interpose entre les choses et sa pensée... Mais il se sent amputé d'une richesse torturante : cette souffrance, qu'il ne sait plus imaginer dès que sa voix se tait. Il comprend la curiosité qui pousse certains blessés à irriter leur plaie pour se convaincre de sa présence, pour ressentir jusqu'au bout de l'élancement un accroissement de leur puissance de souffrir.

Brusquement sans, motif, la vague déferlait à nouveau. L'homme lâchait les rames livrait le bettou au caprice de l'eau et s'abandonnait... Ces jambes dorées de soleil, cette peau plus douce et plus blanche à la naissance des seins, où le regard se posait comme contact... Paquita danse, ondule, voluptueuse et puérole au milieu d'une houle de mains levées...

Mais, au delà de la mer, le vrai centre de sa vie demeurait sourd ; aucun message ne venait éveiller un écho dans ce cœur solitaire et silencieux qui veillait son attente sans promesse.

Et Léotard se répétait ses pauvres souvenirs comme il se serait chanté une vieille chanson pour marcher sans avoir peur dans la nuit.

Quand, le soir, on se tournait vers la palpitation du phare, personne n'aurait pu dire ce que le Clamadou attendait de la nuit.

*

- Le Maire du Palus m'a dit qu'il avait quelque chose d'important à nous communiquer. Il nous attend tous vendredi, à neuf heures, dit Martrou qui rentrait du port.

- Et tu ne sais pas ce qu'il nous veut ?

- Je le lui ai demandé. Il m'a dit qu'il n'avait pas encore tous les renseignements, qu'il attendait des détails de la Préfecture.

Le vendredi, vers midi, les femmes, les enfants attendaient avec une impatience jacassante l'arrivée des bettous qui ramenaient les hommes... Les barques amarées, Martrou leur jeta :

Pour une saleté, c'est une saleté ! On nous f... à la porte de chez nous.

Le brouhaha s'éteignit d'un coup, les femmes stupéfiées attendaient l'explication d'une si extravagante nou-

velle.

- En tout cas moi...

Rouquet fit taire Martrou :

- Tu vas laisser parler Léotard. Sans cela on n'en sortira pas.

Tous les regards se tournèrent vers Léotard.

- Voici ce que nous a dit le Maire. Le Gouvernement a décidé de commencer bientôt la construction du Canal des Deux-Mers de Bordeaux au Palus. Dans le plan des ingénieurs, le Clamadou, qui se trouve sur le tracé du Canal, doit sauter. Nous serons expropriés pour raison d'utilité publique. Dans quelque temps des experts viendront estimer les maisons. Dans des cas pareils, nous a dit le Maire, l'Etat ne se montre pas regardant.

- Et quand c'est qu'il faudrait partir ?

- Nous avons le temps. On nous prévient assez à l'avance pour que nous puissions prendre toutes nos dispositions. On commencera par les deux bouts ; et d'abord on va agrandir le Palus, en faire un grand port comme Cette, peut-être comme Bordeaux, pour qu'il puisse recevoir les plus grands bateaux...

Les derniers mots n'éveillèrent d'abord aucun écho. La nouvelle, tellement inattendue, bouleversait tant de choses stables, des choses qui semblaient immuables, qu'elle paraissait invraisemblable. Le petit peuple de l'îlot sentait osciller le temps, l'imperceptible point présent sur lequel il reposait, comme le roc au milieu de l'étang qu'un mot venait de jeter vers les choses condamnées et quasi révo-lues, déjà presque inexistant, demain recouvert d'eau.

La mère du Rouquet dit :

- Je ne pourrai donc pas mourir chez moi ?

Les petits Garric entraînaient leurs camarades à l'écart pour commenter entre eux cette nouvelle qui leur ouvrait tous les rêves. Mieux que les grandes personnes, ils en percevaient toute la richesse.

Les pêcheurs et leurs femmes écoutaient en eux la bousculade désordonnée de souvenirs, de sentiments, de projets qu'avaient déclenché les mots de Léotard. Les mères revoyaient un cortège de mariage sur l'étang, entendaient des cris de nouveaux-nés... Les images se pressaient, multiples, se dispersaient, se chassaient l'une l'autre... Peut-être trente mille francs pour la maison... Une grande ville, le Palus... Je mettrai Emilie à la pension... Et les bettous ?... C'était pas la peine que je commence ce filet. Si mon père avait fait ça ?... J'en demanderai 40.000... Une épicerie sur le quai ! Celle de Paloc est à vendre... Matelot sur un voilier... Palma... Docker ! il y aura de l'argent à gagner !... Si on ne m'en donne pas 35.000... Sainte-Anne, les sarcelles... Je reviendrai chasser à l'époque des passages...

L'agitation s'apaisait peu à peu. Plus dociles, les pensées s'ordonnaient. Les regrets, plus lourds, retombaient comme le limon d'une eau de crue. Plus légers, les projets, les espoirs limpides couraient à la surface, et parce qu'ils devenaient le secret familial de demain, il valait mieux ne pas les divulguer, ne pas attirer l'envie des autres ou la méchanceté du destin.

- Tout ça, dit Martrou, ça ne m'enlève pas l'appétit ! On va dîner Raymonde.

Il leur tardait maintenant d'être dans leur cuisine, la porte fermée, pour échafauder leur rêve, pour achever aussi de rompre l'enchantement, perdre tout à fait cette tristesse -qui, depuis le départ de Paquita, les poursuivait sur l'eau et la nuit- comme une bête traquée brouille sa piste et fuit au plus loin qu'elle peut.

La petite plage se vida. Chaque maison à présent s'emplissait de rêves à éclater. L'eau respirait à petits coups, comme oppressés. Son souffle humain soulevait des vagues régulières et rapides comme le battement fiévreux d'un cœur. Le Cers qui luttait depuis la veille contre le Marin, jeta soudain un grand appel... L'Etang allait-il s'ouvrir à grandes

murailles d'eau, comme dans les contes d'autrefois pour creuser un abîme, où les maisons courraient se jeter, fenêtres claquantes, toits renverses...

Dès le lendemain, la Bessoune et la Raymonde se mirent en quête. La veuve guignait l'épicerie de Paloc, près du Casino ; Martrou songeait au café d'Italie, sur le quai.

- Et surtout, n'aie pas l'air de trop y tenir, disait-il à sa femme. Je sais que le patron a envie de revenir en Corse, chez lui, avec ses sous...

Le Rouquet ne croyait pas à la prospérité prochaine du Palus. Et en attendant ? Qu'est-ce que j'y ferai ? décharger du soufre, des oranges, fabriquer des engrais dans une usine puante ! Je suis né sur l'eau moi... Un souvenir éclaira son visage : Ma mère, quand j'étais petit, me racontait que j'étais né dans un tramail, avec des poissons, au fond du bettou.

Il avait son idée. Un matin, il dit à sa femme :

- Je vais à Port-Vendres.

A son retour, il rayonnait :

- Voilà nous irons retrouver le Grand Guzas, au Portugal. Il est sur un sardinier : une grande chaloupe, tu sais, avec une misaine, une grande voile, un foc, des huniers. Et ça va loin pêcher ! ça tient les gros temps ! Ça oui, c'est de la pêche... Il paraît que la Régine n'a jamais eu tant d'argent entre les mains... C'est le frère du Grand Guzas qui m'a raconté tout ça, à Port-Vendres... Il a même envie d'y aller, lui.

Le Taparot ne savait pas encore ce qu'il ferait. Mais il savait qu'il n'en voulait plus maintenant de ce pays de vent, de marécages et de moustiques. A s'en aller, pensait-il, autant vaut-il s'en aller loin, et faire peau neuve.

Céline se méfiait de Léotard. Elle n'avait d'autre ambition que de rester au Palus. Avec cinq enfants on ne va pas « rôder le monde » ! Léotard trouverait bien du travail, un docker, ça gagne de bonnes journées...

Il n'avait pas répondu. Chaque fois qu'il songeait à l'avenir, et c'était à toute heure depuis la grande nouvelle, il pensait à Palma, à Paquita, mais il se gardait bien d'en parler. Il connaissait le capitaine d'un caboteur international qui faisait les ports espagnols, Port-Vendres, Le Palus, Cette et Mallorca... Tout s'éclairait ; et lui, si renfermé, lui qui riait rarement, se surprenait à fredonner en souriant des chansons de son enfance, des chansons qu'il ne croyait plus vivantes en lui...

Chaque nuit le Clamadou enfantait de nouveaux rêves. La vie des pêcheurs se fermait peu à peu à la vie de l'étang pour s'ouvrir à des images de demain. Les hommes ne s'éveillaient plus la nuit lorsque le vent changeait le rythme de son chant. Le jour, quand les barques les amenaient à la pêche, leurs yeux n'interprétaient plus les signes de la lumière sur l'eau et dans le ciel. Ils regardaient au-delà des roseaux, et ce qu'ils voyaient, c'était au plus profond d'eux-mêmes, une floraison d'espairs heureux que chacun colorait au gré de ses désirs... Une jeune fille avait passé... Et des rêves heureux dansaient dans son sillage.

Chaque cuisine, chaque chambre gardait le secret des jours à venir, mais à certaines heures comme un souffle inattendu, le doute se glissait sous les projets les mieux échafaudés. La vie du Clamadou et de l'étang redevenait plus sensible, rappelait avec plus de force sa présence comme pour retenir encore ceux dont elle avait forgé les muscles et le cœur : des souvenirs tenaces reparaissaient, s'insinuaient avec un clapotis de vagues, un craquement de planches, un appel de courlis.

Qui sait s'il ne valait pas mieux finir ici !

Mais les pêcheurs ne pouvaient plus peser sur leur destin :

- Puisqu'on nous force à partir...

*

Ils décidèrent de quitter le Clamadou tous ensemble. Aucun de ceux qui restaient n'osait couper le premier les liens qui l'attachait à l'îlot. Une semaine avant le départ, les maisons commencèrent à se vider. Elles se vidaient par à-coups dans les va-et-vient incessants des bettes et des bettous qui emportaient les miettes du Clamadou comme un vol de mouettes déchiquetant une proie. Les cœurs des familles se livraient à nu dans cette autopsie : les trésors de linge, de vêtements, de vieux souvenirs gardés dans les armoires s'entassaient dans un drap jeté au fond des barques ; femmes et hommes s'agitaient avec fièvre pour chasser l'obsédante pensée de ce qui allait mourir. Ils se défendaient en vain d'évoquer l'étang vide du Clamadou lorsque celui-ci aurait disparu... Plus rien alors n'arrêtera les yeux sur le miroir plat.

Là où des générations misérables et orgueilleuses accrochées à quelques mètres de roc s'étaient obstinées à vivre, comme le pauvre figuier tordu, passeront les hauts vaisseaux indifférents et, les riches passagers, sur le pont, n'entendront pas battre le cœur de l'étang...

Le dernier jour, il ne restait que les bettous suffisants pour emporter les derniers objets. Déjà, la place qu'on ne balayait plus, semblait abandonnée depuis des mois.

On n'attendait plus que la Raymonde. Elle parut bientôt avec un pot de géranium dans les bras...

Le Rouquet se détacha le premier. Martrou suivit, puis le Taparot. Léotard d'un mouvement brusque d'épaules chassa une obsession, prit les rames... Alors, Céline poussa un cri :

- La porte! j'ai oublié de la fermer !

- Voilà bien des idées de femme, grogna l'homme, on ne viendra pas nous voler les murs, maintenant !

La barque s'éloignait.

- Cette porte va frapper toute la nuit, dit Céline en se signant.

Une seconde les rames et les respirations restèrent suspendues ; ils croyaient entendre ces coups qui seraient le dernier bruit le dernier appel du Clamadou.

Alors, sur un toit, ils virent un chat oublié qui regardait fuir les bettous.

Imprimé en Italie par
Prisma Service - Foggia
Dépot legal premier trimestre 2006
ISBN 2-906156-30-2